

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA CHIENNE DE PAVLOV
SUIVI DE
DE JOYEUX SABBATS : L'ÉCRITURE DE L'ABJECTION POUR ANNIHILER
L'ABJECTION

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
CATHERINE FORTIN

OCTOBRE 2020

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

À la mémoire de Violet Dow et pour Réginald Fortin.

Merci à ma directrice, Lori Saint-Martin, d'accueillir mes obscénités avec bienveillance, de me lire rigoureusement, de se réjouir et de s'indigner avec moi. Je ne pensais pas avoir la possibilité d'avoir autant de plaisir à l'université avant de la rencontrer. Merci à Stéphanie Roussel, amie, collègue et fellow espionne, toujours prête pour une course, une réprimande bienveillante, un mauvais coup. Merci aux éducateur-ices de mes enfants Valérie, Valérie, Valérie, Lili, Jolène, Hervé, Cassandra, Geneviève, Stéphanie, Liane, Katell, Yuan, Annie, Annie et Carine, sans qui ce travail ne serait pas possible. Merci aux équipes de Filles Missiles, de Quartier F, des Presses de l'Université de Montréal et de Moebius qui ont accueilli certaines pages de ce mémoire dans leur publication, notamment au travail d'éditrice merveilleusement sans pitié de Stéphanie Roussel et de Joséane Beaulieu-April. Merci à Catherine Leblanc, de m'avoir trouvé drôle en premier. Merci à Vincent Michaud, d'être venu à ma rescousse à chaque fin de session, d'avoir passé la serpillère sur mes eaux et de m'avoir trouvé drôle en deuxième. Merci à ma mère Jacinthe Mercier, de m'avoir fait confiance dans mes choix douteux. Merci au CRILCQ pour le soutien financier de fin de rédaction et le financement de la fête qui suivra le dépôt de ce mémoire. Merci au personnel de soutien André Marchand, Lyne Lebeau, Diane Brabant et Bouchra Rahmouni pour leur soutien et leur cordialité.

Merci à toi, Jonathan, de toujours me ramener vers le plaisir quand j'hésite entre lui et ce que je pense que l'on attend de moi. Tous les risques que je prends, et tout ce qu'ils m'apportent de bien, de drôle et de grisant, je les dois à la confiance que tu me donnes et que tu places en mon travail, à ta patience infinie, à ton accompagnement.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	v
PARTIE 1: LA CHIENNE DE PAVLOV.....	1
I.....	3
II.....	5
III.....	11
IV.....	14
V.....	18
VI.....	21
VII.....	23
VIII.....	24
IX.....	26
X.....	28
XI.....	30
XII.....	31
XIII.....	33
XIV.....	35
XV.....	36
XVI.....	40
XVII.....	43
XVIII.....	44
XIX.....	47
XX.....	49
XXI.....	51
XXII.....	54
XXIII.....	56

XXIV	58
XXV.....	61
XXVI	63
XXVII.....	66
XXVIII.....	67
XXIX	69
XXX.....	71
XXXI	73
XXXII	75
XXXIII.....	76
PARTIE II: DE JOYEUX SABBATS : L'ÉCRITURE DE L'ABJECTION POUR ANNIHILER L'ABJECTION	80
Je ne suis pas invitée au carnaval	81
Lettre à Mikhaïl	84
Mikhaïl se fout de moi.....	88
Mikhaïl a la réponse au problème de Mikhaïl	94
Nous sommes abjectes (mais pas pour longtemps)	99
Regarder et écrire nos corps	105
Une fête impossible	110
L'ironie comme moyen de se reconnaître	114
Josée Yvon, grande prêtresse.....	118
Il n'y a pas d'insulte dont nous n'oserons nous parer	122
J'écris des niaiseries	127
Nous sommes des oppresseuses.....	129
Le rire des sorcières.....	133
De joyeux sabbats.....	135
BIBLIOGRAPHIE.....	140

RÉSUMÉ

La partie création de ce mémoire est un roman qui explore la relation au corps et tente de la purger de ses tabous en donnant une place centrale au bas corporel tel que défini dans les théories du carnivalesque de Bakhtine. *La chienne de Pavlov*, narré à la première personne, s'ouvre sur la mort de la grand-mère de la narratrice, une femme mystérieuse dont on apprend après sa mort qu'elle menait une double vie. Le roman suit la narratrice qui doit faire le deuil de la femme qu'elle aimait et le deuil de la femme qu'elle ne connaît pas, mais qu'elle découvre à travers des vidéos, des papiers et des boîtes recelant ses secrets. La narratrice continue le travail de sa grand-mère, qui lui donne une perspective nouvelle sur ses relations, notamment celle qu'elle entretient avec sa mère. Le roman procède par alternance entre des épisodes quotidiens et des épisodes hallucinés où les personnages vivent des sabbats corporels et développent solidarité, empathie et une relation plus concrète avec leurs corps. Le *je* laisse une place de plus en plus importante à la narration d'événements comme témoin plutôt que comme sujet, allant jusqu'à s'effacer au profit d'un *nous* hétérogène qui mène une révolution féministe dans une ville de banlieue.

La partie théorique de ce mémoire éclaire les intentions de démythification ludique et politique du corps des femmes du roman. L'essai, *De joyeux sabbats : L'écriture de l'abjection pour annihiler l'abjection*, observe la place faite au corps des femmes dans les littératures en analysant dans une perspective féministe les concepts de carnivalesque-grotesque chez Mikhaïl Bakhtine et d'abjection chez Julia Kristeva et en exposant leurs angles morts. Dans une approche socio-linguistique, mon essai conceptualise, en s'appuyant sur les critiques queers et féministes de Bakhtine et de Kristeva ainsi que sur les théories de l'ironie, une écriture de l'abjection politique qui aurait comme objectif de normaliser les corps de sorte qu'ils ne suscitent plus d'abjection. Je suggère qu'une définition détaillée, voire démesurée, de la fonctionnalité des corps invite à un partage d'expériences générant rires et solidarité, en plus de contribuer à une désérotisation du corps. Par désérotisation, j'entends la possibilité que les fonctions sexuelles et les autres fonctions biologiques du corps féminin ne soient pas représentées de façon mutuellement exclusive, qu'il ne soit pas nécessaire d'objectifier un corps pour le considérer désirant et désirable. J'analyse la manière dont la revendication d'un corps fonctionnel s'opère, de manière prédominante, selon un processus d'antiparastase, soit par la réappropriation politique des insultes et des blâmes. Cherchant à prendre part à un projet d'émancipation, d'autodétermination et de subjectivation, l'essai adopte des stratégies de subversion et de solidarisation et invite à imaginer une fête plus inclusive et plus féministe : les sabbats.

MOTS CLEFS : carnaval, abjection, corps, Josée Yvon, féminisme, ironie, théories queers

PARTIE I

LA CHIENNE DE PAVLOV

*There is nothing like puking with somebody
to make you into old friends.*

Sylvia Plath

Sy

Je masse les jambes de ma grand-mère, je la badigeonne de crème. Elle est allongée là depuis une semaine et le chauffage assèche sa peau. Je suis gênée de sentir la repousse de ses poils sous mes doigts. Elle n'aurait pas toléré qu'on la voie de la sorte, encore moins qu'on la touche. J'ai lavé ses cheveux avec du shampoing sec, j'ai coupé ses ongles, j'humecte sa bouche avec une éponge que j'imbibe d'eau. Je ne sais pas si je dois lui enlever son dentier. Ce doit être inconfortable. Je ne l'ai vue le retirer que pour m'effrayer et me chasser à travers l'appartement quand j'étais enfant.

J'écoute chacune de ses respirations avec appréhension. Je porte attention à leur rythme. Elles s'enchaînent avec régularité. Je ne sais pas en quoi la dernière sera différente. J'ai demandé à tous les docteurs comment ça se passerait et ils m'ont tous répondu qu'elle arrêterait simplement de respirer.

Thérèse était fière, toujours bien mise. Je n'avais jamais imaginé la voir comme ça, comme un corps. Juste ça, un corps qui, lentement, flanche. La semaine dernière, elle se coiffait, elle refusait de porter une jaquette d'hôpital, elle insistait pour que je trace ses lèvres au crayon, puis au rouge.

Une infirmière cogne et entre. Elle me tend des gants et du gel. Je ne comprends pas. Elle dit : *Pour les vésicules sur les organes génitaux*. Je fais comme si je savais. J'enfile les gants et soulève sa jaquette. J'ai un serrement, entre le vagin et l'anus. Un spasme d'horreur. J'aurais préféré détourner le regard. J'ouvre le tube et j'étends une épaisse couche de gel. Thérèse n'a jamais dit à personne qu'elle avait l'herpès. Ou, peut-être, personne ne me l'a jamais dit. Ce n'est pas important. Peut-être avait-elle honte. Peut-être protégeait-elle mon grand-père. Je me dis qu'il lui était infidèle, qu'il a été infecté par une maîtresse et a ramené son infection dans leur lit sans jamais rien lui dire. Je ne peux pas m'imaginer sa honte, d'abord d'avoir été trompée et ensuite de devoir avouer à son médecin que ça la démange sous la ceinture. J'en veux à mon grand-père rien qu'à y penser. Je me demande s'il s'est excusé, s'il a recommencé.

Il est mort depuis dix ans. Je pense que ma grand-mère était mieux sans lui. Je baisse la jaquette, je remonte les draps. J'enlève mes gants. Je borde Thérèse et je lui applique de la crème anti-rides. J'ai lu quelque part que l'ouïe est le dernier sens à nous quitter. Je lui mets une compilation de Céline Dion. Je m'endors sur le fauteuil.

C'est le soir et l'hôpital est silencieux. J'ouvre les yeux. Une main agrippe le cadre de la porte. Une femme entre. Elle porte un uniforme d'un rose criard, ses ongles sont longs, manucurés et sertis de faux diamants. Ses yeux sont entourés d'une épaisse ligne de crayon noir, sa peau est orangée et ses cheveux teints en blond. Elle chuchote, mais j'ai quand même l'impression qu'elle crie. Elle me fait penser à Brigitte Bardot. Pas celle des années cinquante ou soixante. Celle qui défend les phoques en 2010. Elle crême ma grand-mère en lui expliquant chacun de ses gestes. Elle est douce et rigoureuse. Elle masse avec plus de vigueur que moi. Je vois la peau de ma grand-mère reprendre vie sous ses mains. Elle lui fait son injection en lui murmurant quelque chose comme une incantation.

Je lui demande à elle aussi comment ça va se passer. Elle s'assoit sur le lit. Elle m'explique *Ses mains vont devenir bleues, froides. C'est comme ça qu'on sait que ça approche. Puis, Thérèse va expirer longuement. Et encore une fois. Après, elle ne respirera plus.*

Elle me dit que je peux lui enlever son dentier et je la crois. Je me lève pour me rapprocher de ma grand-mère et quand je jette un coup d'œil vers la porte, l'infirmière a déjà disparu, sans bruit, en laissant une odeur de Purell et de cigarette. Les rideaux flottent encore derrière son passage.

Je regarde les mains de ma grand-mère. Elles sont blanches, presque transparentes. Je dois retourner à la maison, au moins quelques heures. Manger, dormir, envoyer des courriels. Je l'avertis, grand-maman, je quitte, je reviens. Attends-moi.

II

Sur le chemin vers la maison, j'engouffre une pointe de pizza. Elle a été réchauffée si longtemps qu'elle est rigide. Je me demande si je dois appeler ma mère, la prévenir pour l'herpès. Elle sera à l'hôpital demain matin. Si j'arrive assez tôt, je pourrai nous éviter cette conversation et appliquer le gel moi-même. Ma mère aurait honte. Elle en ferait un cas et chercherait à s'expliquer aux préposés, aux infirmières, aux docteurs.

J'ai mal au ventre, j'ai la nausée. J'avale un comprimé de Pepto Bismol et deux shots de bourbon, question de bien dormir.

Je me réveille au milieu de la nuit avec la peur de mourir. Je cours vers la salle de bain, où la lumière vive me fait mal aux yeux. Je baisse ma culotte jusqu'à mes chevilles et cherche la corde de mon tampon. Je ne la trouve pas. Je ne parviens qu'à tirer des poils trempés de sang. Je pense au syndrome du choc toxique, à cette adolescente de seize ans, morte tout récemment. Je pense à cette mannequin à qui on a amputé une jambe. Je ne peux pas mourir comme ça.

Ma mère m'avait avertie : on meurt encore de menstruer, n'insère rien dans ton trou. Je n'ai pas écouté ma mère. J'ai inséré dans mon vagin, bien sûr, des tampons, mais aussi des œufs de jade, des boules chinoises, des doigts, un sachet de pot, des pénis, des dildos, des strap-ons, des amulettes, des spéculums, un crayon avec lequel je suis parvenue à écrire mon nom, le goulot d'une bouteille de vin, des chaînes, une balle de ping pong, une Oh Henry. J'ai essayé de souffler les bougies du gâteau d'anniversaire de mes trente ans avec mon vagin, mais je n'ai réussi qu'à me brûler une lèvre.

Il a toujours été clair pour moi que je mourrais ivre dans un banc de neige. Je m'imagine parfois en talons hauts, rigide et souriante, avec un manteau de fourrure rose. Je resterais figée pour toujours dans une élégance exubérante, les membres disposés gracieusement dans la neige par cette chute fatale. On me découvrirait au petit matin, comme un trésor. Des villageois formeraient un cercle bienveillant autour de moi. On s'émouvrait de ma beauté et on se

questionnerait sur la raison de ce rictus. Mon transport à la morgue serait retardé par l'attrait de ma dépouille. Toutes les filles vicieuses du village feraient un pèlerinage en semelles compensées pour me contempler. Elles auraient les genoux bleus à force d'être tombées sur la glace. Elles arriveraient en petits groupes, en se serrant les coudes pour rester debout. L'une d'elles s'approcherait de mon corps et étalerait une généreuse couche de rouge à lèvres sur ma bouche mauve. Elles partiraient toutes ensemble, boire un coup à ma santé. Elles iraient au bar du coin et en foutraient à la porte les habitués. Elles riraient jusqu'au petit matin et, une fois bien au chaud dans leur lit, constateraient qu'elles avaient un peu moins peur de la mort.

J'ai du sang plein les doigts. Je ne retrouverai jamais ce tampon. Je sens mon vagin s'assécher et se refermer sur ma main. Je me rappelle l'avertissement de ma mère. Je vais mourir seule dans ma salle de bain, avant ma grand-mère. Quelqu'un, sans doute le pervers qui m'observe marcher jusqu'à ma voiture tous les matins, va retrouver ma dépouille dans quelques jours. J'aurai déjà commencé à moisir. Il y aura du sang partout. Je me serai chiée dessus. J'aurai les yeux révulsés, les cheveux gras, le visage taché de mascara. Il vomira sur mon corps, dégoûté. Quand les pompiers arriveront, l'odeur du vomi camouflera à peine la mienne. Ils en feront des cauchemars pendant des années. Ils verront une photo de moi sur le réfrigérateur et ne me reconnaîtront pas. Je serai une carcasse repoussante. Le plus jeune d'entre eux devra sortir sur le balcon pour prendre l'air. Il pleurera et sera malade dans mon plant de tomates.

J'ai les jambes qui commencent à flancher. Je suis en sueur. J'ouvre la fenêtre, je crie, j'appelle les filles vicieuses, je les entends me répondre. Nous sommes des louves qui hurlons à la lune. J'écoute attentivement les dizaines de fermetures éclairs de bottes hautes qui remontent en même temps partout dans le village. J'entends le claquement des talons qui se rapprochent. Je sens le parfum de leur fixatif à cheveux, de leurs crèmes de nuit, des doigts encore humides de celles qui se masturbaient. Elles arrivent en courant. Elles se jettent à mes pieds. Je pose ma tête sur leurs genoux. Des caillots gros comme des rats courent de la salle de bain à la ruelle. Elles passent leurs doigts dans mes cheveux. Je patauge dans mon sang menstruel, je glisse et me fracasse la mâchoire sur l'évier.

Elles constatent l'imminence de ma mort. Je les supplie de m'y préparer, de me faire belle. Je veux que mon cadavre soit mémorable, magnifique, que ma salle de bain soit un tableau

tragique et lumineux. Elles me déshabillent, me glissent jusqu'à la baignoire et font couler l'eau. L'une d'entre elles va chercher des coupes et sert du vin. Elle porte le verre à mes lèvres pendant que les autres me baignent. Nous sommes des dizaines dans le bain. Certaines sont encore habillées, d'autres nues. Elles m'enduisent de savon, lavent mes cheveux. Les coupes se vident et se remplissent joyeusement. On m'échappe une coupe sur le visage. Il y a du vin dans l'eau. Nous rions. Chaque rire m'élance, me donne envie de mourir, mais je suis hilare. Elles trouvent mon rasoir et entreprennent de me raser les jambes. Elles m'arrachent des lambeaux de chair. Une fille nue dérape et tombe sur ma tête. Sa vulve glisse sur mes cheveux et les enduit de glaire. Nous gloussons, nous nous crachons notre vin dans la bouche. Nous nous exfolions avec entrain, jusqu'à la desquamation de nos visages. Une fille m'allaitait pendant qu'on lui épile les poils autour de l'anus. Nous nous passons la bande de cire et la regardons avec ravissement et orgueil.

Les murs de la salle de bain se lubrifient, les cadres glissent sur le sol et sont broyés par nos pas. Les rideaux de douche se tendent. Nous nous contractons les unes sur les autres. Nous ne distinguons plus les frontières de nos corps. Des filles s'empilent sur la cuvette qui déborde. Nous marinons dans notre sueur, notre sang, notre merde et le jus de nos sexes. La porte de la salle de bain cède sous la pression et nous nous déversons dans tout l'appartement. Pendant un instant, la cuisine est une piscine opaque, un vase clos où nous nageons sans rien y voir. Personne ne respire, mais personne ne meurt non plus. La mare de fluide se répand dans l'appartement. Nous y barbotons en nous arrosant, radieuses. Nous sommes des Carrie glorieuses au bal des finissants. Nous sommes rampantes, désarticulées. Les filles vicieuses se relèvent tranquillement. Elles ajustent leur maquillage avant de s'occuper de moi. Je m'accroupis difficilement. Je sens le tampon glisser entre mes cuisses. Elles le récupèrent, le percent. Elles en font une breloque qu'elles accrochent à la chaîne en or que je porte au cou.

Je pense à ma mère qui dort, qui appellera demain ou après-demain, qui ne s'inquiétera pas tout à fait, qui rappellera le jour d'après et qui gueulera sur mon répondeur que les mains de ma grand-mère sont bleues et qu'elle m'attend pour mourir depuis deux jours déjà.

Les filles vicieuses me relèvent, m'amènent jusqu'à mon lit. Elles me sèchent la peau. Elles distribuent mes organes. Mon corps sauve des vies. Elles m'arrachent le cœur et le placent

dans mon vagin, là où je l'ai toujours senti battre. Elles me maquillent les joues et les lèvres avec mon sang. La glaire a fait durcir mes cheveux. Pendant que le sang coagule et se fixe sur mon visage, elles m'habillent en reine. Elles me vêtent d'une robe en cuir et de mon manteau en fausse fourrure rose. Elles s'émeuvent de ma beauté et pleurent bruyamment. Je les console, je les remercie. Nous rions encore ensemble. Elles posent leur tête sur moi et leur morve coule sur mon manteau. Elles se ressaisissent. Je sens mon cœur battre de plus en plus lentement contre mes parois vaginales. Je sens les muscles de mon périnée qui se resserrent sur lui. Elles entament solennellement, en chœur, les plus grands hits de Céline Dion en m'enveloppant dans mes draps les moins sales. Elles disposent autour de moi mes plus belles selfies, mon vibreur, les perles de ma grand-mère, la biographie de Michelle Obama, une bouteille de Nicolas Laloux, du mascara, des marguerites, mes coffrets dvd de *Friends*, la tasse avec la photo de graduation de garderie de ma filleule, des Oh Henry et mes sous-vêtements de satin les moins tachés.

Je vois mon reflet dans le miroir au-dessus de mon lit. Je suis intemporelle, primitive, futile, complètement insignifiante et pourtant touchante. Les filles vicieuses arrêtent de chanter. Elles ont la voix enrouée et leurs pieds commencent à enfler dans leurs bottes à talons hauts. Je leur laisse ma carte de crédit pour qu'elles appellent des taxis, qu'elles retournent chez elles en toute sécurité avant que le jour se lève. Elles m'embrassent sur le front et referment la porte avec un dernier regard tendre.

Entre mes cuisses, mon cœur se met à battre un peu plus rapidement. Je sens mon vagin se lubrifier. Mon cœur gonfle et appuie sur les ramifications internes de mon clitoris à chaque fois qu'il se dilate. Je pense aux filles vicieuses, à leurs mains, à leur amour pour moi. Je jouis, je mouille mes draps, mon jet ne finit plus, je me déverse comme une arroseuse sur une pelouse bien verte, puis je meurs. Enfin.

On cogne à la porte. Une voisine impatiente. Elle veut me parler, elle sait que je suis là. Elle a entendu des chansons pochés toute la nuit, il y a une infiltration d'eau chez elle, je lui dois des réponses. Évidemment, je ne réponds pas : je suis morte. Elle appelle les pompiers. Ils arrivent, ils cognent eux aussi, ils défoncent la porte. Ils me trouvent. Je n'ai pas commencé à moisir. Ils pataugent dans la merde, le sang, la cyprine, le vin. Ils ouvrent la porte de ma

chambre. Ils reculent. Ils n'osent pas entrer. Je les effraie. Je suis une divinité. Ils ont autant envie de se branler que de vomir. La voisine crie, elle leur demande d'arrêter le déluge. Ils restent sans mots. La voisine se faufile, elle gueule, mais sans conviction. Elle s'arrête devant la porte de ma chambre, m'entrevoit, me sent et puis mouille, incontrôlable. Sa main se pose sur son sexe sans qu'elle y puisse rien. Elle la regarde avec horreur et fascination. Elle s'approche de mon lit et s'y penche. Elle baisse son pantalon, puis sa culotte. Un pompier la prend par derrière. Les autres, émus et terrifiés, se masturbent en sanglotant. Elle regarde ma dépouille et jouit.

Ma mère appelle, pour la première fois depuis ma mort. Je ne suis pas dans un banc de neige, je suis nue, je suis enveloppée de draps. Je suis digne, je suis un tableau. Je m'espérais rigide et souriante, mais je suis chaude et moqueuse. Je suis dégoulinante, je suis repoussante et, pourtant, on ne peut me quitter des yeux. Je me suis vidée dans mes draps blancs. Je dégage une forte odeur de putréfaction et de musc. Le sang sur mes lèvres et mes joues a séché. Mon image et mon odeur se gravent dans la chair de mes spectateurs. Elles réveillent en eux quelque chose de primitif et de jubilatoire. Je m'insinue en eux, entre les muscles et les nerfs. Je suis morte depuis des heures, mais mon corps refuse de refroidir.

Dans leurs maisons, les filles vicieuses se réveillent après des heures de profond sommeil. Elles sont reposées, elles n'ont plus de cernes ni de soucis. Elles sont plus vivantes que jamais. Elles sourient en pensant à moi, en pensant à ma voisine et aux pompiers. Elles savent bien ce qui se passe. Elles ont compris. La mort, entre nous, n'a plus de secrets. L'amour et le plaisir non plus. Ma mère appelle, pour une seconde fois depuis ma mort.

On ouvre une bouteille, une foule entre, on vient voir la morte. C'est le pervers qui a averti toute la ville. Personne ne pense à prendre de photos. On folâtre comme on peut, en pleurant doucement. Comme seul bruit, le frottement des peaux humides. Les genoux s'abîment et bleussent sur le plancher. Il y a une mouche sur mon visage, mais on ne trouve pas la force d'appeler la morgue. Il n'y pas de lendemain, juste une longue fête qui ne finit plus. Ma mère appelle, pour la troisième fois depuis ma mort. Elle est devant la porte de mon appartement. Elle sait déjà. Sur mon répondeur, elle dit qu'elle a peur. Elle ouvre la porte. Elle répète *J'ai peur*. Elle marche lentement vers ma chambre en serrant son sac à main contre elle. Elle voit

les pompiers, la voisine, le pervers, les villageois, les ébats. Derrière, elle m'aperçoit. Elle remarque la mouche sur mon nez. Elle s'approche du lit en se faufilant entre les corps. Ses beaux vêtements se mouillent. Ma mère s'avance vers moi. Elle observe mes offrandes, la glaire dans mes cheveux, le sang sur mon visage, la merde sur mes draps. Elle tente de faire décamper la mouche, qui s'envole et se repose aussitôt au même endroit. Elle essaie à nouveau, mais la mouche est plus rapide. Ma mère lève son poing et me frappe au visage. La mouche s'écrase entre ses jointures. Mon nez est cassé, le sang ruisselle. Autour, les villageois continuent à s'ébattre. Ma mère chantonne *Je n'ai besoin de personne en Harley Davidson* en me flattant les cheveux, je sens ses longs ongles sur mon front. Elle rit fort. Longtemps. Jusqu'à s'épuiser, jusqu'à s'endormir près de moi, sa main dans la mienne, en observant, les yeux mi-clos, des pompiers qui s'enculent.

III

Le téléphone sonne. J'ouvre les yeux. Mes draps sont trempés. Je m'assois sur le bord de mon lit et pose un pied dans une flaque de vomi encore tiède. Des morceaux de pepperonis surnagent au milieu d'une purée grisâtre et nauséabonde. Après des années à manger de la pizza dans des restaurants plus crasseux les uns que les autres, je pensais que mon système digestif était à toute épreuve. Je ne pourrai peut-être plus jamais manger de pizza. Le téléphone continue de sonner. Je décroche. C'est ma mère. *Thérèse est morte. J'ai essayé de t'appeler plus tôt mais tu ne répondais pas.* Je suis désolée. Je lui demande si je peux encore passer la voir. *On a encore deux heures, apporte ses vêtements.* Je prends une douche dans laquelle je vomis encore. Je bois une bouteille de kombucha. Je crois à la kombucha comme certains croient en Dieu.

J'oublie presque, ma grand-mère est morte, c'est arrivé, Thérèse est morte. Mais je ne pense qu'à la pizza d'hier. J'ai peur de vomir sur son cadavre. Je m'habille lentement. Il y a une trace de rouge à lèvres sur mon miroir.

Je passe à la maison de ma grand-mère. Elle a laissé dans sa garde-robe une housse avec les vêtements qu'elle a choisis pour le jour où ça arriverait.

Je file dans un taxi jusqu'à l'hôpital. Je monte au deuxième. Il y a une affiche sur la porte. *Veillez communiquer avec une infirmière du poste.* Je cogne et j'entre. Ma mère est seule au chevet de ma grand-mère et lui tient la main, bleue, comme me l'avait prédit l'infirmière hier. Je m'allonge près de Thérèse, je lui caresse les cheveux. Je pose ma tête sur son épaule. C'est la première fois qu'elle ne me consolera pas. Céline Dion joue encore. Ma mère ne parle pas anglais, mais il suffit que Céline chante *I'm your angel* pour qu'elle s'effondre. Je m'assois sur le bras du fauteuil dans lequel elle est assise, je lui donne un mouchoir et passe mon bras autour de son cou. *Je l'aime, ma mère.* Je sais, maman. Nous restons silencieuses un instant.

Quand Céline se tait, ma mère se lève d'un bond, comme si elle ne pouvait s'accorder que le temps d'une chanson pour pleurer. Elle s'empare de la housse et fait glisser la fermeture éclair. Elle en sort un tailleur noir, simple, brodé de perles, noires elles aussi, sur le revers des manches et du col. Il y a aussi une chemise blanche, des chaussures cirées, un collier et des boucles d'oreilles en or. Elle ouvre un sac en soie duquel elle sort de la lingerie fine, un soutien-gorge et des culottes de dentelle. Je suis à la fois étonnée et émerveillée devant la qualité des sous-vêtements. La dentelle est noire, transparente, ouvragée. Il n'y a pas d'étiquette, comme si on les avait conçus sur mesure. Ma mère regarde ses doigts à travers le tissu transparent. *Déshabille-la, s'il te plaît.* Ok. Le corps de ma grand-mère est encore chaud et souple quand je soulève son cou pour dénouer sa robe d'hôpital. Elle est nue. Je frissonne pour elle, avant de me rappeler qu'elle n'a pas froid. Nous commençons par lui mettre la culotte, qui habille ses bourrelets sans les mouler. Elle lui arrive juste au-dessus du nombril, des poils blancs sortent des filets de la dentelle. Nous lui enfilons le soutien-gorge, mais nous devons la tourner sur le côté pour l'agrafer. Je prends ma grand-mère par l'épaule et la ramène vers moi. Ma mère s'exécute, doucement mais fermement. Son regard s'arrête sur les fesses de ma grand-mère. Elle est stupéfaite, immobile, les lèvres entrouvertes. Maman. Ça va ? *Oui.* T'es certaine. *Oui, oui.* Elle couche Thérèse sur le dos. Qu'est-ce qu'il y a ? *Rien.* Je contourne le lit et la serre dans mes bras. Ça va aller. *C'est pas ça.* Elle se défait de mon étreinte et se déplace de l'autre côté du lit. Elle met une main sur l'épaule de ma grand-mère, une autre sur sa hanche, et la retourne vers elle. Je regarde un instant le dos de ma grand-mère sans comprendre, puis à travers de la dentelle, j'aperçois un tatouage : une fée avec des grosses cuisses vêtue seulement d'un chapeau pointu. Elle tient une baguette et sourit. Au-dessus d'elle, quelques étoiles et ce mot, *slut.* Je me couvre la bouche et je regarde ma mère. Ses yeux sont rivés au sol. Ses épaules se mettent à sauter. J'entends son rire, presque silencieux. Je ris aussi. Ça ne peut être qu'une blague, mais, pourtant, c'est là, noir sur blanc, sur le cul de ma grand-mère. *Je ne comprends pas.* Je lui réponds : Habillons-la, cette slut. *Dis pas ça.* Mais Maman... *C'est pas une façon de parler de ta grand-mère. Garde ça pour toi.* Nous habillons Thérèse en silence. Ma mère boutonne sa chemise jusqu'au col.

L'infirmière qui ressemble à Bardot entre doucement. *Ah, c'est gentil de l'avoir habillée, mais c'était pas nécessaire, on va devoir la déshabiller plus tard.* Ma mère sourit faiblement

en lui montrant la robe d'hôpital *C'était pas sa couleur*. Je prends la housse et je sens un poids au fond. J'y plonge ma main et trouve un œuf en jade. Ma mère le prend et le glisse entre les mains de ma grand-mère, qu'elle croise sur sa poitrine. Elle l'embrasse sur le front et sort de la chambre. Je m'approche du lit à mon tour. Je lui dit : Je m'excuse de t'avoir demandé de m'attendre. Je t'aime. J'ai envie de lui dire : je t'aime, vieille slut. Je l'embrasse une dernière fois. Je fais un signe de la main à Bardot. *Merci ma belle. Je vais m'occuper d'elle, fais-toi s'en pas.*

IV

Mes oncles sont arrivés de loin. Ils sont aux cotés de ma mère près des cendres, des couronnes de fleurs, de la photo de ma grand-mère. Des personnes font la file pour offrir leurs condoléances. Je suis soulagée de ne pas devoir serrer la main de ces inconnus, mais triste qu'on ne m'ait pas offert de prendre place avec eux. Ma grand-mère, je la voyais toutes les semaines, je mangeais avec elle tous les dimanches. Je lui épilais la moustache tous les mois. Je connaissais par cœur les poils de son menton que je lui arrachais un à un pendant qu'elle me criait dessus pour me faire rire *Ma tabarnac, ma crisse, petite-fille de pute*. Je la maquillais lorsque nous sortions. Personne n'a connu son visage comme moi.

Ma mère me voit. Elle me rejoint. Elle me dit *c'est pas un peu osé pour des funérailles*. Je me tais. Elle a besoin de se sentir en contrôle. C'est correct. Ma grand-mère aurait changé de sujet en me lançant un clin d'œil. Je lui offre de servir du vin aux invités, elle me remercie et retourne se coincer entre ses frères. Je débouche une bouteille et je m'en sers une coupe avant de commencer ma tournée. Un vieil homme noir entre dans le salon avec un air perdu. Il me demande d'une voix profonde comme un vagin de baleine *Mademoiselle, c'est ici pour la chienne de Pavlov ?* Je lui demande pardon. Il porte ses mains à sa poitrine et répète *La chienne de Pavlov*. Une dame surgit derrière moi, elle prend l'homme par le bras *Yvon ! Enfin. Viens-t'en, on est dans le fond*. Ils partent ensemble et je passe de groupe en groupe remplir les coupes de vin. Je reconnais certains visages, mais je ne parle à personne. J'aurais dû appeler mes amies, les avertir, les déranger, leur annoncer que Thérèse était morte et qu'il faudrait prendre congé du travail, faire garder les enfants, prendre la voiture et revenir ici. Je n'ai pas voulu. C'est un jour de semaine, tout le monde est occupé, je n'ai moi-même pas eu le temps de comprendre quoi que ce soit et maintenant je suis ici, je sers du vin, on me prend pour une employée du salon, mais je suis en deuil, je suis l'endeuillée principale, même ! Les vieilles personnes autour de moi sont en fête. Je les entends se dire à la blague *À qui est-ce que c'est le tour maintenant ?* Ils ne font que ça, fréquenter des funérailles. Moi je voudrais m'effondrer, je voudrais qu'on me dise que c'est injuste, que c'est con, qu'elle était encore jeune et que ça n'aurait pas dû

arriver. J'aurais voulu qu'on me dise que je lui ressemble, même si c'est faux, qu'on me donne une photo d'elle à mon âge et que je m'y reconnaisse. Je vide une bouteille dans le verre de mon oncle quand j'aperçois un autobus jaune par la fenêtre. Il se stationne droit devant. Des dizaines de vieux sortent. Ils portent des vêtements à paillettes et parlent fort. Ils entrent dans le salon funéraire. Je regarde ma mère avec stupeur, elle hausse des épaules, je lis sur ses lèvres : CHLSD.

Je vais m'enfermer dans une cabine de toilette un instant. Je pleure. J'essaie d'appeler Antoine, mon copain, qui est en voyage pour le travail. Il ne répond pas. Il ne répond d'ailleurs pas souvent. Il préfère m'écrire des lettres qu'il m'envoie par la poste. Des femmes entrent dans la salle de bain. L'une d'elles se plaint de l'absence de toilettes accessibles, l'autre lui offre de pisser dans son chapeau. Elles rient. J'en profite pour sortir. La dame qui se plaignait est accoudée devant le miroir pendant que l'autre soulève sa jupe et y place la poubelle. L'urine qui tombe fait un bruit sourd. Je les regarde un instant, interdite, et je quitte sans rien dire.

Je bouscule un monsieur avec une canne en sortant. Je m'excuse. Je l'aide à retrouver l'équilibre. Ma mère me rejoint, elle me dit qu'on manque de vin, qu'elle part à l'épicerie. Je lui demande ce qui se passe. Elle me regarde sans comprendre. Tu ne les trouves pas bizarres, Maman, les vieux ? *Ce qui est pas normal c'est que ta grand-mère est morte et qu'il n'y a plus de vin.* Je toise la foule, j'essaie de trouver quelqu'un qui voit ce que je vois. Je croise le regard de l'homme que j'ai bousculé. Il me sourit avec bienveillance.

Le directeur du salon invite mes oncles dans son bureau pour signer des papiers. Quelqu'un crie : *Ça y est. C'est l'heure.* Tout le monde applaudit. Une musique retentit de je ne sais où. On me prend par le coude. Il y a tant de mouvement que je ne vois plus rien, je ferme les yeux et quand je les ouvre à nouveau, je fais partie d'un grand cercle. Un grand homme d'origine coréenne et une personne non binaire soutiennent le cadavre de ma grand-mère, dont la tête dodeline au rythme des pas de danses. Nous tournons et nous dansons. *C'est la Chienne ! Pour une dernière fois, la Chienne !* La musique ralentit, les lumières se tamisent, une femme brise le cercle et s'avance vers Thérèse. Le visage dans l'ombre, elle semble presque en vie. La dame enlève son cardigan et tend sa jambe, surprenamment musclée. Elle enserre le cadavre et entame un tango. Les membres de ma grand-mère suivent gracieusement

ceux de la danseuse. Elles sont sensuelles et étranges. Une personne en fauteuil roulant s'avance. On lui couche ma grand-mère sur les genoux, elles sont joue contre joue et tournoient furieusement devant le cercueil. D'autres personnes brisent le cercle. Je ne les reconnais pas. Chacune d'elles réclame Thérèse et la fait tournoyer. Elle tourne si vite que sa tête est renversée vers l'arrière. J'ai peur qu'elle se détache de son corps. Un objet est expulsé de sous sa jupe. Un œuf de jade qui roule vers moi. Tout le monde s'immobilise. Nous suivons l'œuf des yeux. Il se cogne à mes chaussures. C'est moi qu'on regarde, maintenant. Je le prends. Il est humide et collant. Je le glisse dans ma poche. Quand je lève les yeux, ma grand-mère est à nouveau dans son cercueil, les gens discutent paisiblement. Ma mère entre avec un jeune homme aux bras chargés d'une caisse. Je m'approche de ma grand-mère. Elle est paisible, rigide, immobile. Je me penche vers elle. J'ai l'impression de voir quelques fines gouttes de sueur sur son front. Je les touche du bout de doigt, mais je ne fais qu'étaler l'épaisse couche de fond de teint qui la recouvre. Je l'embrasse. Une voix murmure *witch slut bitch*.

Quatre hommes en complet noir entrent dans la salle et se placent en rang près de ma grand-mère. Le frère aîné de ma mère ferme le cercueil. La fratrie se prend par la main, quelques instants. Les hommes se placent à chaque coin de la boîte. L'un d'eux, plus petit que les autres, doit tendre le bras complètement pour garder le cercueil à niveau. Ils disparaissent. Les invités sont encouragés à partir. Ma mère a prévu un enterrement intime. De toute façon, il pleut, et le chemin vers le cimetière est boueux et glissant. On ne voudrait pas de blessés.

Nous attendons que ma grand-mère sorte du four. Ça joue *burn baby burn* en boucle dans ma tête. J'essaie de penser à autre chose, mais inévitablement, ça revient :

*burn baby burn
burn that mother down
up above my head
I hear music in the air
that makes me know
there's a party somewhere*

Pendant la crémation, le corps passe d'un état solide à un état gazeux. Ma grand-mère disparaît dans un nuage de fumée, comme dans un spectacle de magie. Sa peau, ses cheveux, ses muscles se volatilisent. Nous attendons ses restes. Il faut l'identifier, procéder à la mise à feu, attendre que ça refroidisse, broyer les os, placer la poudre dans un sac en plastique.

J'essaie de ne pas penser à sa main, que je ne pourrai plus prendre. Son corps me devient inaccessible. Ma grand-mère avait le cul tatoué et je n'en savais rien. Elle me laisse avec ce mystère et ses amis délirants. Parfois je m'imagine que c'est la blague d'un préposé qui tatoue dans ses temps libres, qu'il a utilisé la peau de ma grand-mère comme la peau de cochon qu'il achète pour pratiquer.

Il se passe quatre heures entre le moment où le cercueil a franchi la porte et celui où on nous a remis une petite boîte. Une grand-mère pour emporter, prête à enterrer, un format pratique, facile à ranger, une utilisation efficace de l'espace. Ma mère me dit, *Viens dans la limousine* et j'y entre. Je suis ma mère. Je fais ce qu'elle me dit. Je ne me pose pas de questions. Elle me dit de jeter une poignée de terre et je m'exécute. Elle me dit que je peux y aller maintenant, que je devrais dormir un peu, que je suis pâle. Je rentre à la maison et je me couche sans même prendre le temps de me branler.

À mon réveil, je ne me souviens plus si les funérailles ont eu lieu. J'ai l'impression de me remettre d'une dure nuit passée à boire. Je ne sais pas ce que je dois faire. S'il faut me lever, s'il faut aller travailler. Je ne sais pas quel jour on est. Je me fais un café, parce que c'est la moindre des choses, parce que c'est comme ça que les jours commencent.

J'écoute *Queer Eye*. Il y a des mères et des épouses mortes. Quand un Fab five demande *Que penses-tu que cette morte dirait de toi si elle te voyait maintenant ?*, j'ai l'impression qu'on va s'empresser d'ajouter *Pourquoi pas lui demander directement ? Elle est avec nous aujourd'hui!* Une ventriloque entrerait avec un squelette auquel il reste une poignée de cheveux et sur lequel flotte une robe mangée par les mites. La personne endeuillée serait effrayée et mal à l'aise, mais aussi émue et en colère. Elle lirait d'un ton monotone une question que la réalisatrice a notée sur de gros cartons qu'elle tient derrière la caméra, sous les hochements de tête enthousiastes de toute l'équipe. La ventriloque ferait dire au cadavre *I'm so proud of you. I love you so much. I am so lucky to have shared my life with someone like you. Don't let my death keep you away from life. My death is a part of your life. Go on and slay, because you truly are a badass bitch.* Tout le monde serait en pleurs. Et moi aussi.

J'ai reçu une lettre d'Antoine. Il m'écrit qu'il sera de retour bientôt, qu'il prend toujours une pause de la technologie et qu'il faudra donc attendre pour se parler de vive voix, que c'est difficile pour lui aussi, qu'il est désolé, qu'il m'aime, qu'il faudrait prendre des vacances ensemble, qu'il ne renouvellera pas son contrat, qu'il veut rester quelques mois à la maison, écrire un roman et me préparer du thé à l'aube tous les jours. Je comprends. Je lui réponds. Je dis des choses évidentes : J'ai mal, je m'ennuie, je suis fâchée, je suis triste, je ne sais pas comment dire aux gens que ma grand-mère est morte et que je ne m'en remettrai jamais, que ce n'est pas une grand-mère qu'on embrasse deux fois par année, que ce n'est pas une grand-mère dont on aime plus le souvenir que la présence, que la mort de ma grand-mère n'est pas une pratique pour celle, à venir, de ma mère, mais un vrai et grand drame. Je ne lui parle pas de mon empoisonnement alimentaire la nuit de la mort de Thérèse, de son tatouage, de l'œuf

de jade, de son cadavre qui danse langoureusement sous les mains d'une foule sénile et désinhibée. Je lui raconte ma mère, son austérité, l'infirmière trop maquillée.

Je n'ai pas la force d'appeler ma mère, de faire mine de la consoler. J'aurais voulu que Thérèse soit ma mère, j'aurais voulu être aimée de ma mère comme Thérèse m'aimait. J'aurais voulu pleurer aux pieds de ma mère en lui prenant les jambes à l'annonce de la mort de Thérèse, j'aurais voulu qu'elle me donne la bague de mariage de mes grands-parents en me disant *C'est à toi que ça revient*. Je lui commande des masques pour le visage, des vernis à ongles et les lui fais livrer. Je lui commande une boîte de poulet à la rôtisserie et lui fais livrer. J'appelle sa cousine et lui demande de passer la voir. Je veux l'aimer de loin, du confort de mon lit, loin de ses mains froides et de ses regards désapprobateurs. J'ai choisi des couleurs sobres de vernis : un beige rosé, un beige orangé, un beige presque blanc. Pour me faire plaisir, j'ai ajouté un rouge vif dont la teinte porte le nom de *Dépravée*.

J'essaie de me rappeler les jours où ma mère et moi nous nous amusions ensemble. Je me rappelle ces dimanches au centre d'achats, des fermettes qu'on y installait à Pâques, des foires dans le stationnement les dernières semaines de juin, des carrousels, de la gomme au savon. Je me rappelle l'année où nous avons dû renoncer à ces visites hebdomadaires. Je fais rouler des vingt-cinq sous dans une machine distributrice qui crache des poignées d'arachides dans mes mains. Je les mange en faisant la file pour rencontrer le père Noël. Après de longues minutes à sautiller et à chanter, je m'assois enfin sur ses genoux. Je lui remets une enveloppe pleine d'images de jouets que j'ai découpées dans des catalogues et des circulaires. Il me dit que j'ai été gentille cette année, qu'il est très content et que je mérite une belle peluche. Je l'embrasse sur la joue et le serre très fort. Il panique. Il se lève subitement. Je tombe à la renverse sur le sac rouge bourré de peluches, un lutin part en courant, l'autre se met à chercher frénétiquement dans un sac à dos, ma mère crie qu'elle est désolée. Je suis toujours assise sur le sac de peluches sans comprendre, je veux pleurer, je veux m'excuser. Le père Noël retire sa barbe, les enfants pleurent, l'une d'elles me pointe du doigt et crie *Assassin!* D'autres enfants suivent. Je regarde le Père Noël, dont les pantalons sont maintenant baissés. Un lutin plante une aiguille dans sa cuisse. Ma mère semble se rappeler ma présence, elle se penche vers moi, me prend dans ses bras et se met à courir. Elle ne s'arrête pas avant d'arriver à la voiture. Elle m'installe dans mon siège. Maman, j'ai tué le Père Noël. *C'est pas le père Noël, ma chouette.*

J'ai pensé pendant des années que j'avais tué quelqu'un, que j'étais une meurtrière, que la police allait frapper à ma porte un jour ou l'autre, qu'on allait venir me chercher et m'enfermer pour toujours. J'ai pensé que chaque cadeau de Noël poche que je recevais était une punition – ils étaient nombreux. Je m'en voulais de ce que je faisais subir à ma mère, de la faire vivre dans le secret comme ça. Je me cachais chaque fois que nous croisions une voiture de police. Les premières fois, je faisais pipi dans ma culotte. Un jour, ma mère m'a dit qu'on irait au poste de police pour une formation sur la sécurité à vélo. Je l'ai regardé avec des grands yeux. *Qu'est-ce qu'il y a ?* Ils vont m'arrêter, Maman. Et je ne te verrai plus jamais. *Mais, non ma puce, voyons. Pourquoi tu dis ça ?* Le père Noël. Au centre d'achats. *Ah ! Mais il n'est pas mort. T'es sûre ? Oui.* Pourquoi tu ne me l'as jamais dit ? *Je ne pensais pas que c'était important.*

VI

Je suis retournée travailler à la pharmacie. J'ai compté et trié des milliers de pilules que j'ai placés dans des calendriers pour les centaines de personnes âgées à qui nous les livrons. J'ai glissé dans mon sarrau quelques Ativan pour mieux dormir, pour ne plus faire ces rêves où ma grand-mère est à la fois morte et vivante, où elle reste dans sa maison à l'insu des gens qui y habitent maintenant, où j'essaie de la convaincre de faire ses valises, de sortir de là, sans la blesser, sans lui dire qu'elle est morte. Elle me rit au nez, me demande d'arrêter de l'emmerder, et, soudainement, elle est nue, elle porte un chapeau de sorcière et elle me dit *Sluts don't care*. Elle frotte sa vulve sur les bras des divans des nouveaux propriétaires et en y laissant une glu exubérante qui, telle Plaxmol se dandine sur le suède. J'entends une voiture se garer dans l'entrée, des portes claquer, je la supplie de partir avec moi, la glu explose sur les murs et je me réveille en pleurant. Les cachets me permettent de dormir dur et longtemps.

Un matin, je me suis réveillée et Antoine était là. Il avait préparé du thé et installé les cadres avec les photos de ma grand-mère que j'avais abandonnées sur le comptoir. Une photo de ma grand-mère qui m'envoie chier avec une manucure affreuse qui lui avait coûté trop cher et dont je me moquais. Une photo où elle tente de me voler mon nouveau sac à main. Une autre où nous posons plus sagement devant l'énorme sapin de Noël chez ma mère. Une photo où nous portons le même bikini en buvant des piña colodas à Cuba. Pour la première fois depuis des semaines, je me laisse aller à penser à elle et à pleurer. Longtemps. Mon nez coule comme une champlure et les mouchoirs ne sont pas suffisamment grands pour y loger toute la morve qui glisse entre mes doigts. Antoine me fait couler un bain, il me sert un grand verre d'eau. Quand je me calme un peu, il me raconte ses voyages, les touristes qu'il a guidés, les locaux avec lesquels il s'est lié. Il me dit que je lui ai manqué. Il me raconte qu'il a jeté son téléphone dans un ravin, qu'il ne sera plus jamais le même, qu'il se sent prêt pour de grandes choses.

Nous allons ensemble au cimetière, nous déposons des marguerites sur la tombe de ma grand-mère. Sa présence calme le pervers d'à côté qui ne me crie que rarement des obscénités. Ça fait du bien. Il me traîne dans un festival de documentaires en ville, il m'initie à l'escalade,

m'offre une nouvelle paire de chaussures de course. Il jette la boîte format familial de pogos que j'ai dans le congélateur et les canettes de Red bulls que j'achète à la caisse. Il me prépare des repas, me fait boire du maté avec une bombilla qu'il m'a rapportée de ses périples. Il parle sans cesse. Il s'émerveille devant tout. C'est épuisant. Il me répète qu'il m'aime et que je suis forte, que je suis une battante. J'aimerais avoir le droit d'être une loque humaine, d'errer dans mon appartement. Je n'ai plus le temps de fixer le mur en silence, d'avoir de la peine, d'être en deuil, de penser à ma grand-mère, de pleurer lorsque je compose son numéro de téléphone par habitude.

Il se tait quand nous faisons l'amour. Ce sont mes moments préférés. J'ai l'impression d'être vivante. C'est la seule façon que j'ai trouvée pour m'apaiser avant de m'endormir depuis que j'ai arrêté de prendre des Ativan sous ses conseils. J'ai lu un article sur Gwyneth Paltrow. J'insère l'œuf de jade que j'ai récupéré aux funérailles de ma grand-mère dans mon vagin deux heures tous les matins en espérant que ça me donnera envie de baiser le soir, que ça me permettra de dormir. J'ai l'impression que ça marche, je suis toujours mouillée, toujours prête. Je me demande pourquoi elle avait cet œuf, si c'est une décoration ou bien si elle l'utilisait pour entraîner les muscles de son périnée après ses grossesses.

Antoine prend quelques contrats et travaille de la maison. Il s'installe une table dans le salon et s'y pose à partir de 5 heures le matin, jusqu'au dîner, puis il va courir, il fait une sieste, il écrit. Nous mangeons à 19 heures. Cela dure quelques semaines, assez pour devenir une habitude. Je suis obligée de me lever et de prendre une douche. C'est peut-être mieux ainsi.

VII

Je pense à la maison de ma grand-mère. Nous devons la vider. Il faudra sans doute la vendre. Ma mère et moi n'avons toujours pas remis les pieds chez Thérèse, mes oncles sont partis. Sa voisine passe arroser les plantes, ranger le courrier, nourrir le chat errant qui s'est établi dans le jardin. Ma mère m'a remerciée pour le poulet, les masques et le vernis. Elle m'a remis le rouge : *Ce n'est pas mon genre.*

Je fais des infections vaginales à répétition. J'arrête d'utiliser mon œuf. Je maudis Gwyneth Paltrow, et ma grand-mère aussi. Je le dépose près d'une fenêtre, je le regarde absorber la lumière. J'ai l'impression d'avoir couvé un bébé dragon qui s'est nourri à même la levure de ma flore vaginale.

Mes amies ont appris pour Thérèse. Elles ont dit *Une chance qu'Antoine est là.* L'une d'elles m'a envoyé des fleurs, une autre m'a invitée au restaurant. On m'a reproché de ne pas leur avoir dit plus tôt, de ne pas les avoir invitées aux funérailles, mais, dans un même souffle, on m'a aussi dit qu'on était occupé, que c'était difficile de trouver du temps, que le travail, les enfants, la nouvelle maison, c'était beaucoup, peut-être trop. J'ai senti mes amies tristes, mais trop épuisées pour se verser dans leur tristesse et pour la partager avec moi. J'ai senti mes amies loin.

VIII

Ma grand-mère est morte depuis un peu plus de trois mois. Nous avons commencé à vider sa maison : la vaisselle, les vieux électroménagers, certains meubles, les albums photos. J'apprends que je suis enceinte. Antoine est ravi. Moi j'ai peur. Je me demande si ma tristesse n'est pas dangereuse pour mon bébé. Antoine me prépare des smoothies, il fait des recherches sur l'accompagnement à la naissance, il me parle de sages-femmes, du danger des épidurales, de déménager. Il a trouvé une courtière qui nous envoie des photos de maisons en nous indiquant toujours la cause de la vente : un divorce, une mort, une faillite, une maladie. Antoine se frotte les mains devant chaque reprise de finance. Je refuse systématiquement de visiter. Parfois, je feins un intérêt puis me désole devant l'image d'une cuisine défraîchie ou d'un linoléum qui donne le tournis.

Je suis enceinte et je suis triste parce que ma mère ne réagit pas comme les nouvelles grands-mères dans les vidéos sur Youtube. Je suis triste parce que Thérèse aurait ri et pleuré comme elles. Il s'en est fallu de peu pour qu'on partage ça, elle et moi. Les algorithmes de mes réseaux sociaux me martèlent de compilations de grand-mères heureuses et surprises qui cassent des choses tellement elles sont extatiques, les algorithmes me crissent son absence dans la face un peu plus chaque jour, me proposent des publicités d'arrangements funéraires, d'assurances-vie. Je maudis toutes les vieilles qui lui ont survécu, qui se pavanent avec leur âge vénérable, leurs rides, leurs marchettes, les photos des petits-enfants et des arrière-petits-enfants qu'elles ne voient pas ou très peu, qui s'en balancent d'elles et qui roulent des yeux quand elles osent raconter une anecdote. Je rêve d'aller lancer des œufs sur les dames qui se rencontrent sur la terrasse du restaurant familial du coin pour jouer au bridge. Je les trouve indécentes de se pavaner ainsi, avec leur santé fragile, mais stable. Je voudrais défoncer la porte du salon de coiffure en face de la résidence pour personne âgées de luxe et injecter de la teinture jaune dans les tubes des produits pour permanentes.

Je dors beaucoup, et maintenant on me laisse faire. Je pleure aussi, et maintenant on dit que ce sont les hormones. La peau sur mon ventre est un peu plus tendue sur mes deux

bourrelets du bas. On me dit que c'est merveilleux, qu'on voit déjà mon ventre, mais mon ventre a toujours été là sans qu'on s'en extasie. Je vomis partout. J'ai une poubelle dans ma voiture que je remplis généreusement en me rendant au travail tous les matins. Je verse le contenu dans le compost, je me brosse les dents, je mange une banane et je recommence.

Antoine s'est procuré un bureau à hauteur ajustable. Il travaille debout, des heures durant, il répète qu'on devrait tous le faire, il souligne plusieurs fois par jour à quel point il se sent mieux, que je devrais peut-être essayer. Je lui rappelle que je suis enceinte et que ce n'est pas possible. Il me répond *Après*.

Je lui confie, un soir, que j'ai peur que mon bébé soit une réincarnation de ma grand-mère, que j'ai peur de poser un masque sur le visage de mon enfant et de n'y voir qu'elle. Il rit. Il me dit *T'es niaiseuse, voyons*. Il me montre le visage de notre bébé qu'il a conçu à partir de photos de nous avec une application bidon. *Tu vois?* Je souris pour ne pas pouffer. Je n'ai jamais vu un enfant aussi laid, aussi ingrat. Et même pas d'une laideur qui rend attachant. Ce bébé est d'une laideur consternante. Antoine me demande *Tu penses quoi de Ferdinand?* Et, bien franchement, je n'en pense rien. Je ne sais pas quoi faire de ce bébé, de la représentation qu'il fait de ce bébé. Mon bébé à moi, il est mystérieux et dévorant, il est indéfinissable, il est en colère qu'on le prenne comme un remède, comme le messie qui vient tous nous sauver d'un deuil, moi la première. Je ne savais pas qu'Antoine et moi ne nous comprenions plus. Mon bébé me l'apprend.

Mon bébé refuse tout, il me fait dégueuler les smoothies amers d'Antoine, m'oblige à me reposer, me donne le droit de pleurer. Il n'y a personne que j'aime plus que lui, mais je ne sais pas ce que j'ai à lui offrir. Je ne suis ni drôle, ni gentille, je ne cuisine pas très bien, je ne suis pas patiente, je n'ai ni le talent ni l'envie de lui faire une murale dans sa chambre, je ne connais pas de comptines. J'aime aller au parc et me bercer, j'imagine que ce sera suffisant pour les premières années.

Je regarde toujours la couleur du papier de toilette quand je m'essuie. J'ai peur d'y trouver du rouge. Hier, Antoine a jeté un bout de papier tâché de sang après s'être rasé et n'a pas tiré la chasse. J'ai fait une crise quand je l'ai vu. Antoine m'a dit que ce n'était pas de sa faute, que ce n'était que du sang.

IX

Je suis dans la salle de bain chez ma grand-mère. Je trie les produits de beauté : les produits périmés, les produits neufs, les contenants presque vides. Je cherche son parfum, mais je ne le trouve pas. Elle n'a jamais voulu me dire ce qu'elle portait. Je lui en veux d'avoir gardé ce secret, de me priver à tout jamais de son odeur. Je la maudis, la vieille conne. Dans un contenant de plastique, je trouve son ancien dentier. Je le regarde un instant. Je ferme le couvercle, je m'appête à déposer la boîte dans la pile de choses à jeter, puis je me ravise et je la cache dans mon sac. J'ai le cœur qui accélère. Je suis tannante et dégoûtante. Ma mère entre. Je lance mon sac dans le coin de la pièce. Elle ne remarque rien. Elle m'offre des noix et de l'eau. *Il faut manger.*

J'ai mal au ventre. Je fais des pets incroyables qui résonnent dans la pièce presque vide et dont le vieux ventilateur de salle de bain ne vient pas à bout. J'ai l'impression que chaque flatulence se condense dans l'air autour de moi. J'ai des haut-le-cœur qui me font pleurer de rire. J'espère que personne ne me rejoindra.

Je jette les flacons vides, rince ceux que l'on peut recycler, offre le reste à ma mère. Elle décline. Pendant qu'elle s'occupe de la cuisine, je prends en charge le ménage du bureau. En y entrant, je suis surprise de ne pas reconnaître la pièce. Il n'y a plus de machine à coudre, de mètres de tissu qui s'empilent dans les armoires. À leur place, j'y trouve un bureau, un Macbook Pro, une chaise d'ordinateur luxueuse, une bibliothèque remplie de dossiers, un joli fauteuil, une table à café en marbre, un trépied sur lequel trône une caméra. Les rideaux de dentelle de mon enfance ont été remplacés par de lourds rideaux en velours vert bouteille. Je suis chez ma grand-mère comme chez une étrangère, mais je reconnais son goût, son assurance, les plaisirs qu'elle trouve dans le contraste des textures. Je suis trop fatiguée pour me poser des questions. Je m'assois dans le fauteuil et je m'endors. Quand j'ouvre les yeux à nouveau, il fait noir. Je descends rejoindre ma mère qui s'agite autour d'une dizaine de boîtes dans la cuisine. Les armoires sont vides, il n'y a plus de trace de Thérèse ici. Elle me demande pour le bureau,

je lui dis : c'est plus de travail que je pensais, je vais revenir plus tard cette semaine. *Ok. Prends ton temps. On a encore un mois.*

Je ramène à mon appartement les plantes de Thérèse. Antoine en accroche quelques-unes pour moi. Je constate avec joie qu'elles ne meurent pas sous mes soins, que des nouvelles feuilles apparaissent chaque jour et que l'air est moins lourd. On dirait de plus en plus un foyer et j'imagine un enfant y vivre.

Je fais des listes de prénoms, je m'endors en écoutant des vidéos de tutoriels de crochet sans jamais m'y mettre. Quand Antoine m'énerve, je prétexte le ménage à faire chez Thérèse et je vais dormir dans son bureau. J'y dors si profondément que j'ai l'impression qu'un trou noir aspire ma fatigue. Le fauteuil me libère de mes rêves, des visions des vieilles femmes sur la terrasse dont les traits prennent ceux de Thérèse, de la peur de voir le bébé laid d'Antoine sortir d'entre mes cuisses.

J'ai envoyé des photos de mes protégés dessous à mon amie infirmière, j'ai engueulé la fille du 811, j'ai supplié la pharmacienne, je me suis fait tirer au tarot, j'ai essayé de méditer, j'ai crocheté des petites tuques, puis je suis allée à l'hôpital. Je suis ici depuis des heures. J'ai l'impression que la moitié de la ville m'a vue pleurer. Tout le monde sait que je suis ici pour perdre mon bébé. On me regarde avec pitié, on me dévisage, on se donne le droit de s'enquérir sur ma situation, c'est le prix de mes reniflements, de mes sanglots étouffés. Antoine m'a demandé *T'es certaine ?* Je lui ai répondu que non, que je n'avais rien vu passer, encore. Il m'a dit *Je pense à toi. Texte-moi quand tu en sais plus.* J'ai envie de l'appeler pour l'engueuler, lui crier que je ne devrais pas avoir à lui demander de venir me rejoindre, que c'était pas correct de me laisser ici toute seule, qu'il avait voulu bien plus fort que moi avoir ce bébé, qu'il m'avait suppliée et que j'avais dit oui, et, que, maintenant, je ne voulais rien de plus que ce bébé qui est sur le point de m'échapper. J'ai peur de rester ici trop longtemps, de le perdre dans la toilette de l'hôpital pendant que quelqu'un cogne impatientement pour chier tous les mauvais cafés qu'il s'est enfilés pour passer le temps. J'ai peur de me mettre à saigner beaucoup, de tacher mes vêtements. Je n'ai pas pensé à apporter de quoi me changer. Quand je suis arrivée il y a deux heures, j'espérais encore que j'exagérais, que c'était normal. On m'a dit qu'une grossesse sur cinq s'interrompt d'elle-même, on m'a dit que c'était courant, que je pouvais attendre chez moi voir si ça arrêta, mais que je devais revenir si je remplissais plus d'une serviette à l'heure et que je devrais tout de même avoir une échographie, question de savoir si un curetage est nécessaire.

Je fais une liste de toutes les choses que j'ai fait subir à mon bébé : la boîte trop lourde que j'ai soulevée en vidant la bibliothèque de ma grand-mère, les quelques fois où j'ai bu trois verres de vin avant de savoir que j'étais enceinte, les Ativan la semaine où il a été conçu, la tristesse qui ralentit tout mon corps, les produits ménagers trop forts que j'utilise pour laver mes planchers, l'évier et le bain, les œufs que je ne mange pas cuits dur.

Le docteur m'a dit que c'était mieux comme ça, que rien n'arrive pour rien, que ça fait partie des risques. Je lui ai dit que c'était peut-être mieux qu'il ferme sa crisse de gueule, qu'il peut bien les garder pour lui, ses phrases poches, il m'a dit de me calmer madame, que je suis émotive, je lui ai dit que j'aimais mieux m'enlever le bébé avec une Shop-vac que de le laisser me toucher à nouveau. Je suis partie avec mon corps-cercueil, j'ai appelé des dizaines de cliniques d'avortement et j'ai braillé sur tous leurs répondeurs. J'ai espéré voir lundi arriver avant l'hémorragie. J'ai chanté des chansons pop poches en pleurant dans la douche. Je me suis demandé si l'embryon tiendrait dans une diva cup. J'ai commandé une Shop-vac et j'ai envoyé la facture à l'hôpital pour me faire rire. Antoine a soupiré. *Est-ce que c'est une blague pour toi ?* Je lui ai dit, voyons, je vais la retourner, la balayeuse. Fais-t'en pas. Il est parti sans aller me chercher le verre d'eau que je lui avais demandé. J'ai eu des contractions toute la nuit.

Ce n'était pas gros. C'était recroquevillé comme pour dormir tout le temps et regarder ses doigts. Plus petit que les bébés souris sous mon évier. Combien de ceux-là se retrouvent dans les égouts ? Je cherche le plan des services d'épuration des eaux de la ville et je suis avec mon index le chemin qu'a pris mon bébé.

J'entends les sirènes des pompiers et j'espère que c'est moi qu'ils viennent chercher, qu'une voisine les a appelés et qu'ils viennent éteindre ma maison en feu. Mais ma maison n'est pas vraiment en feu et je ne sais pas ce qu'ils feraient de moi. Je voudrais qu'on me dépose dans un lit avec des draps lourds où je pourrais dormir longtemps. J'ai besoin que le temps passe. Antoine a dormi chez sa mère. Il me dit qu'il ne dort pas bien ici, que mes pleurs le réveillent, que ma tristesse lui pèse.

Je suis tout le temps dans mon bain. J'y reste longtemps après que l'eau soit devenue froide. Je m'imagine entrer par effraction dans la chambre d'Antoine, récupérer les mouchoirs usagés dans sa poubelle, les insérer dans mon vagin en récitant des incantations et les faire sortir dans un nuage de fumée qui révélerait une poignée d'embryons au creux de ma main. J'imagine des baleines gavées de toutes les capotes qu'Antoine a flushées dans le fleuve, j'imagine qu'elles ont donné naissance à des sirènes qui accueillent mon bébé. Je suis un poisson flasque et laid qui disparaît avec la merde dans les tuyaux, qui se ramasse dans le fleuve et qui chante faux. Mes cheveux s'emmêlent dans des sacs de plastique, je croise des esturgeons à trois yeux et des crapets aveugles. Je m'ennuie.

Je sors du bain pour répondre au facteur. Il me remet des petits pyjamas que j'envoie à Antoine avec un test de grossesse positif acheté sur Internet. Il me demande d'arrêter, il me dit que je suis folle, que mon bon sens est parti avec le bébé quand j'ai tiré la chasse. Il n'a pas tort. L'hôpital me renvoie la facture de la Shop-vac. J'ai oublié de la retourner. Elle me nargue dans le coin du salon. Je ne peux pas m'empêcher de penser que la blague en valait la peine.

XII

Je pensais qu'Antoine et moi avions une histoire d'amour romantique, que notre correspondance pendant ses voyages était un signe d'un amour authentique, de sentiments profonds. Je n'ai pas vu la romance cheap, les formules convenues, ces airs de mystère calculés, ce manège qui ne servait qu'à lui renvoyer une image flatteuse de lui-même. Je m'imaginai qu'il était mieux que les autres : sensible, altruiste, cultivé. J'aurais dû m'en douter, j'aurais dû le savoir au moment où il m'a léchée sans trop d'entrain pendant quelques minutes avant de me tendre sa queue à sucer après notre premier rendez-vous. Je ne voyais pas que son refus d'avoir un cellulaire, c'était un refus de s'investir dans notre relation, tout en sachant que j'allais l'attendre, que son confort serait garanti à son retour, qu'il aurait quelqu'un à qui raconter ses interminables histoires. En voyage, notre appartement n'était guère plus qu'un entrepôt pour ses meubles et, moi, la gardienne. J'étais le piédestal sur lequel il venait poser son cul quand il était fatigué. J'ai pris soin de son bonzaï, de sa maman kumbucha, de son crisse de cochon d'inde ; il n'a pas été foutu de m'aider à perdre notre bébé.

Il me dit que ça lui fait mal, qu'il ne peut pas remettre les pieds ici, que ce serait mieux pour nous deux si je faisais ses boîtes. Il ne m'a jamais mentionné le loyer que j'allais maintenant devoir payer seule, il ne m'a jamais demandé si je pouvais me le permettre, s'il me mettait dans la merde. Il part et c'est probablement tant mieux.

Mes amies débarquent, enfoncent la porte, ouvrent les fenêtres, passent le balai. Elles disent, *C'est trop, c'est assez : Thérèse, le bébé, Antoine*. Nous disposons de ses affaires dans des boîtes. Nous donnons le cochon d'inde à la petite voisine d'à côté. Nous faisons rugir la Shop-vac. Nous aspirons tout ce qu'Antoine a laissé traîner, ses rognures d'ongles, son maté, les coins détachables des pages de son agenda. Nous avons brûlé la photo du bébé laid. Nous mangeons du chou, des brocolis, des haricots. Lorsqu'une de nous manifeste le besoin de péter, nous lui tendons un pot Mason dans lequel elle s'exécute et le referme aussitôt. Antoine a des douzaines de pots Mason vides et pleins. Il les utilise pour ses lunchs, pour ses courses, pour ses réserves de kumbucha. Il s'en sert comme tasse, comme vase, pour y mettre sa brosse à

dents, sa monnaie, sa quincaillerie, pour y uriner en voiture. De petits éclats de caca ont giclé sur les parois en verre d'un pot lorsque Stéphanie y a péti. Nous nous sommes écroulées de rire, nous avons crié de joie et de surprise, nous avons pleuré autant que nous le permettaient nos corps déshydratés par la tequila.

XIII

Je suis retournée dans le bureau de ma grand-mère dans l'espoir d'y dormir comme avant, mais je n'y parviens plus. Je suis obnubilée par l'étrangeté de la pièce. Mes oncles veulent vendre la maison au plus vite et on m'a affectée au classement des papiers. Je sais que c'est ce qu'il faut faire, que c'est mieux, peut-être, mais je n'en ai pas envie. J'aimerais être dans sa maison vide encore un peu. J'aimerais savoir si elle avait vraiment un tatouage sur une fesse ou bien si j'ai halluciné tout ça. J'ai trop peur de la réaction de ma mère pour le lui demander. J'aimerais trouver les indices secrets que ma grand-mère m'a laissés, trouver un tiroir avec un double fond, trouver son une-pièce d'espionne en latex, sa veste pare-balle, son gun et un tiroir avec les photos des politiciens qu'elle a abattus. J'aimerais trouver, dans sa bible, une carte postale qui me conduirait dans une villa en Espagne où on m'attendrait, où on me raconterait tout d'elle et où on m'offrirait l'occasion de repartir à zéro. Mais je suis responsable des papiers.

Ma mère est d'une efficacité affolante. Elle vide une chambre au complet dans le temps qu'il me faut pour déplacer une boîte.

Sur un document, je trouve une vieille pastille collée et je m'émeus. Elle filtre les rayons du soleil et brille comme un ectoplasme flottant au-dessus des formulaires. Je me rappelle cette habitude qu'elle avait de laisser ses pastilles et sa gomme à mâcher sur les papiers qui traînaient. Ça me répugnait. Je me rappelle la forme parfaite des boulettes qu'elle faisait avec sa gomme de prescription pour arrêter de fumer, je me rappelle la fois où elle en avait déposé une sur mon diplôme d'école secondaire que j'étais venu fièrement lui montrer, je me rappelle la marque que ça avait laissée. Cette pastille est une des dernières preuves qu'elle a été ici, qu'elle a vécu ici, qu'elle n'est pas qu'une fabulation. Un jour, elle était là, dans son bureau, elle a décidé qu'elle en avait assez de cette pastille, que sa toux s'était suffisamment calmée. Elle a posé la pastille sur cette feuille de papier, en pensant la terminer plus tard, et n'y a plus jamais touchée. Elle l'a oubliée là, pour toujours. Sans vraiment réaliser ce que je suis en train de faire, je décolle la pastille et la dépose sur ma langue. Et je pleure. Je m'ennuie tellement. Je l'imagine crier de dégoût, me demander ce que je fais là, se foutre de ma gueule en me

flattant les cheveux, le regard inquiet. Je me moque de moi, de cette idée terrible de suçoter la vieille pastille de ma grand-mère. Mon nez coule. Je m'essuie avec le revers de ma manche. J'ouvre la boîte où sont rangés les papiers dont j'ai besoin.

Les archives de ma grand-mère sont soigneusement organisées. Tout est identifié et placé dans de grandes enveloppes brunes séparées par une douzaine de chemises. Elle rend mon travail facile. Il me suffira de mettre de côté ce dont nous aurons besoin pour sa déclaration d'impôts. Je trouve les papiers concernant sa pension, la pension de mon grand-père, l'aide gouvernementale. J'y ajoute ceux que j'ai apportés de la pharmacie. Je trouve aussi des factures. Beaucoup plus que je ne me l'imaginai. Sur l'une d'entre elles je lis en en-tête *Las Vegas dance institute for the elderly* et plus bas *Twerk it like you mean it : workshop 500\$ US*. Elle est allée voir Céline Dion il y a quelques mois à Las Vegas. Elle y était. Les dates correspondent. Je ne comprends rien. Je me souviens de ma grand-mère qui gigue, de ma grand-mère qui valse. Je ne savais pas que ses hanches avaient la capacité de twerker. Ça doit être une blague. Je dois mal comprendre. La facture suivante rend compte de l'achat de matériel d'éclairage, une autre celle d'une formation Photoshop niveau intermédiaire. J'ai l'impression qu'on me fait une blague, mais ni ma mère ni ses frères n'ont ce genre d'humour. J'ai l'impression de préparer la déclaration d'impôts d'une inconnue. Je retourne dans son classeur consulter la déclaration de l'année précédente. Sur le compte rendu émis par la comptable je lis : travailleuse autonome. Même chose pour l'autre d'avant, même chose pour les sept précédentes en fait.

J'ouvre la porte et j'appelle ma mère. Elle me rejoint l'air exaspéré avec une boîte sous le bras. Je lui demande si Grand-maman est travailleuse autonome. Les muscles dans son visage se figent. Elle répond *Oui*.

Je sens la pastille fondre et disparaître sur ma langue.

XIV

J'ai pris toutes les factures que ma grand-mère a incluses dans ses déclarations d'impôts des huit dernières années. Je les ai collées sur le mur de mon salon. J'essaie de faire son portrait à partir des informations qu'elle a filées à sa comptable. Je suis jalouse. Je suis triste. Je me sens trahie. Je vois sur mon mur les factures de la personne la plus drôle et la plus mystérieuse qui soit, et dotée d'une intelligence qui me renverse, mais je ne la reconnais pas. Thérèse a suivi des formations de danse, de santé sexuelle, de comptabilité, de Photoshop, de marketing, de design web. Elle a acheté des caméras, des lentilles, des trépieds, du matériel d'éclairage, des micros, des logiciels, un domaine web. Elle a produit des revenus à partir d'un site web, grâce à des formations données en ligne. Elle gérait un organisme à but non lucratif *L'intimité n'a pas d'âge*. Et je ne savais rien de tout ça. Elle ne m'a rien dit.

Je m'imagine bien les raisons pour lesquelles elle aurait voulu garder ses activités secrètes, mais il n'y en a aucune qui justifie qu'elle m'ait caché tout ça. Je pensais qu'on était une équipe.

Je dois me rendre sur les lieux pour poursuivre mon enquête. J'entre dans son bureau avec l'intention d'en tirer tous les secrets. Je cogne d'abord sur chacune des lattes du plancher en espérant y trouver un rangement secret. Rien. Je répète le manège, pour être certaine. Toujours rien. J'entends la maison craquer et je sursaute au moindre bruit. J'ai l'impression que quelqu'un peut surgir à tout moment dans le bureau et me chasser, me réprimander, me gueuler de faire les impôts et de me mêler de mes affaires. Je me résous à inspecter le bureau, je vide les tiroirs remplis de papeterie, de crayons, de simples outils de bureau, de lunettes de lecture. Je suis déçue de ne pas trouver un double fond. Tout est normal, en ordre, ordinaire.

J'ouvre la garde-robe. Tout est là. Rien n'est caché. Les tablettes sont occupées par des bacs de rangement nettement étiquetés : éclairage, caméra, accessoires, jouets, décor, micro, notes, *L'intimité n'a pas d'âge*. À l'intérieur de la porte, il y a une affiche avec des identifiants et les mots de passe qui leur sont associés et ça me fait sourire. C'est peut-être la seule chose qui me rattache vraiment à ma grand-mère. Les mots de passe sont compliqués et incluent des caractères spéciaux, des chiffres, des majuscules. Je note celui de son ordinateur.

Je m'assois devant le portable de Thérèse, je le mets en marche et j'y tape le mot de passe. J'ai les mains moites, j'entends mon cœur qui bat, j'ai l'impression que quelqu'un m'observe. Sur son bureau, il y a une dizaine de dossiers, mais il n'y en a qu'un qui capte mon attention : *La chienne de Pavlov*. Je me rappelle avoir entendu ça quelque part, aux funérailles, peut-être. Mes doigts tremblent. Je sais que tout ce que je cherche se trouve là. Je glisse le curseur sur l'icône et appuie deux fois sur la souris. Il y a plusieurs sous-dossiers : vidéos, statistiques, sécurité, domaine, infos. Je clique sur ce dernier, j'y trouve un document Word qui commence avec une adresse URL et dont le volet de navigation me montre différentes sections : code de conduite, conseils, best tippers profiles. Une notification du calendrier apparaît sur l'écran : Rendez-vous épilation moustache et jambes 14 :00. Et je pense : tout ça est ridicule, ma grand-mère n'est pas cette personne, je dois halluciner, il n'y a pas de raison pour elle d'aller chez l'esthéticienne et d'en partir le menton velu. Je double-clique sur l'adresse URL. Sur la page

d'accueil, en gros caractères roses, je lis : *La chienne de Pavlov / Pavlov's bitch : camgirl, camcoach & activiste* et sous le titre, une photo de ma grand-mère de dos dans un champ de lavande, ne portant qu'un soutien-gorge, la tête tournée vers la caméra. La fée tatouée sur ses fesses semble me faire un clin d'œil. Thérèse sourit. Je la sens sensuelle, espiègle et confiante.

Ma grand-mère était une *camgirl*.

Je n'ai pas le temps de comprendre que je suis déjà dans la section *shows* de son site, que je m'abonne à son forfait *archives et vidéos mensuels*, que j'entre les données de ma carte de crédit, que je clique sur l'hyperlien reçu dans ma boîte courriel, que j'ouvre le dernier vidéo.

Ma grand-mère est dans sa cuisine, baignée de lumière. Elle est derrière son îlot, comme si elle se préparait à animer une émission de cuisine. Une musique jazz joue en fond. Elle porte un pull vert, un collier de perles et des pantalons à carreaux blancs et noirs sous un tablier blanc. Elle verse de la farine dans un large bol en se dandinant, y ajoute de la poudre à pâte, du bicarbonate de soude, du cacao, comme je l'ai vu faire si souvent. Dans un autre bol, elle mélange le sucre, les œufs, l'huile, puis bat vigoureusement le mélange en regardant droit dans la caméra. Elle commente sa recette *C'est pas très compliqué, mais c'est la meilleure recette*. Elle verse le second bol dans le premier et mélange. *Il faut tout mélanger, mais en donnant le moins de coups possible pour que ce soit bien moelleux*. Elle verse le mélange dans des moules. Elle prend une spatule en silicone étroite, la passe au fond du bol du mélange et la lèche, d'abord lentement, puis plus énergiquement, avant de se l'enfoncer dans la gorge et de la ressortir toute propre. Elle rit doucement et enfourne le gâteau. Elle nettoie le comptoir, elle parle de la solitude, de la mort de son mari, elle dit qu'elle est heureuse de passer leur anniversaire avec nous. Je ne comprends pas de qui elle parle quand elle dit *nous*. Elle s'approche de la caméra, elle dit qu'elle nous revient quand le gâteau sera prêt. Fondu au noir.

On revient à la cuisine. Ma grand-mère dit *Ouf. Il fait chaud ici. La climatisation est brisée*. Sur son comptoir, je remarque un bouquet de scabieuses. La vidéo doit avoir été prise en août dernier, autour de son anniversaire. Elle ne ment pas. Je suis fascinée. Elle retire son pull, le plie soigneusement et révèle un justaucorps en microfibre noire translucide sur les côtés avec un col montant qui fait ressortir son collier. Elle enlève son pantalon, le plie lui aussi et le dépose sur son pull. La minuterie sonne. Elle nous tourne le dos, fait mine de se pencher

pour ouvrir un tiroir, mais s'interrompt, se retourne, adresse un regard complice à la caméra avant de cambrer son dos un peu plus et de prendre ses mitaines de four. Elle les enfile et sort les moules à gâteaux qu'elle dépose sur son îlot. Elle nous dit qu'il faut attendre que ça refroidisse avant de mettre le crémage et les place dans le frigo. Elle contourne l'îlot, se place devant, dit *Google, fais jouer candy shop de 50 cents, s'il-te-plaît*. Ma grand-mère est polie avec Google, ma grand-mère danse sur *candy shop*, elle se trouve drôle, ses fesses bougent, rebondissent, tremblent. Elle retourne derrière l'îlot et se déhanche toujours plus bas jusqu'à disparaître. Il passe quelques secondes sans qu'on la voie, et quand elle se lève, c'est avec une silhouette grandeur nature de Barack Obama autour de laquelle elle se trémousse et se tortille. La chanson se termine, elle embrasse Barack sur la joue. *Merci, minou*. Thérèse reprend la spatule qu'elle a utilisée plus tôt, sort un pot de crémage, l'ouvre, y passe un doigt qu'elle lèche. Elle ouvre le frigo et en sort les moules, qu'elle retourne sur l'îlot. Délicatement, mais fermement, elle démoule les deux étages du gâteau. Elle crème le premier, puis le second. Elle verse des bonbons décoratifs sur le gâteau crémé, d'abord un peu, puis le contenu complet du contenant, il y en a partout. Elle enfonce des bougies dans le gâteau moelleux, les allume, puis se met à chanter d'une voix grave que je ne lui connais pas à la silhouette en carton de Barack Obama *Happy birthday to you, happy birthday to you, happy birthday Mr. President, happy birthday to you*. Doucement, la musique jazz du début de la vidéo reprend. Thérèse s'approche du gâteau, puis, d'un souffle, éteint toutes les chandelles d'un seul coup. D'une main, elle en saisit une poignée qu'elle écrase joyeusement au visage d'Obama en riant. *Oups*. Elle prend une seconde poignée, mange goulument. *Mmmm*. Elle se met à danser, étend du gâteau sur ses seins, qu'elle empoigne. Elle tourne sur elle-même en twerkant. Elle se frotte sur Obama, retourne au gâteau, s'en prend encore plein les mains et danse jusqu'à faire face à la caméra devant l'îlot. Alors, elle se retourne et se déhanche en frottant vigoureusement le gâteau sur ses fesses. Lorsqu'il ne reste plus que des miettes dans ses mains, elle regarde la caméra, essoufflée, *Merci d'avoir fêté notre anniversaire avec moi*. Elle s'approche de la caméra, on voit ses mamelons durcis sous son justaucorps et les miettes qui se sont logées dans les creux de ses rides. La vidéo se termine.

J'ai envie de rire, de pleurer, de crier au génie. Je l'aime, peut-être plus que jamais, et je suis en colère contre elle, peut-être plus que jamais aussi. Je ne comprends pas pourquoi elle ne m'a rien dit de tout ça.

Je texte tous les contacts de mon téléphone. Je dis quelque chose comme veux-tu boire un verre j'ai besoin de parler. J'attends une éternité, assise en silence devant le portable de ma grand-mère avant que quelqu'un ne me réponde. D'abord ma collègue Guylaine, caissière à la pharmacie, née en Guadeloupe et élevée par un couple de Saguenéens *J'ai deux litres de daiquiri. Où es-tu ?* Puis mon ami-e Aleks, enfoiré-e two spirits chère à mon cœur *Ok j'arrive.* Iels arrivent rapidement, ou bien je perds la notion du temps, je ne sais plus. Je les guide dans le bureau où nous nous assoyons par terre quelques minutes, en silence. J'oublie pourquoi iels sont là, mais Guylaine me rappelle l'existence des litres de daiquiri. Je descends chercher des verres à la cuisine, avant de me buter aux armoires vides. Je trouve des vases dans le salon que je vide de leurs fleurs de polyester. Je retourne les rincer à la cuisine et jette un coup d'œil au contenu du frigidaire, vide, puis du congélateur, où traîne ce qui ressemble à des petites briques d'aluminium que j'apporte avec moi. Je monte rejoindre Aleks et Guylaine, qui parlent du veuvage de Céline Dion. Je nous sers des daiquiris dans les vases. J'explique à mes invité-es ce qui se passe, ma grand-mère, sa carrière, ses secrets. Guylaine ouvre la bouche et écarquille les yeux. Aleks reste impassible, mais dit *J'adore.* Guylaine me demande *Mais pourquoi t'as payé si t'as son ordinateur ?* Je n'ai rien à lui répondre. Je n'y avais même pas pensé. Aleks rit *Tu t'es abonnée à la chaîne de vidéos érotiques de ta grand-mère, tu te rends compte ? Tu vas pas bien.* C'est vrai, je dois l'admettre. Je ne vais pas bien. Ça ne va pas. Je ne comprends pas cette nouvelle vie qui se présente à moi et cette nouvelle Thérèse qui vient me hanter.

Le daiquiri de Guylaine est vicieux et il nous faut moins d'un vase pour nous mettre à fouiller dans les bacs de rangement de ma grand-mère. Mon téléphone vibre, je lis *Ça me ferait plaisir, mais je sais pas si tu t'es trompée de personne.* Je donne l'adresse sans même savoir à qui je m'adresse. *Sylvain-Table* me répond *En route !* Ça me prend plusieurs secondes avant de comprendre que c'est l'homme à qui j'ai acheté ma table de cuisine il y a un an. Il m'avait offert de la livrer dans son pick-up et l'avait monté au deuxième pour moi. Quand je lève la tête de mon téléphone, Guylaine et Aleks, maintenant en sous-vêtements, s'enduisent des

lubrifiants. Je les interroge du regard. Aleks m'explique *C'est pour glisser dedans* pendant que Guylaine me dévoile deux combinaisons de latex, une noire, une à motif léopard. J'ai la gueule à terre. Aleks enfle sa combinaison, Guylaine demande de l'aide. Elle est hilare et peine à mettre un pied dans l'ouverture de la jambière, Aleks lui donne son bras comme appui pendant que j'essaie de la lui mettre. *Je vais faire pipi ! Fais-pas pipi Guylaine, je suis juste en dessous.* On n'est pas rendu-es là encore. *T'es folle, t'es folle !* Guylaine tombe sur le côté et s'étend sur le plancher. Nous l'habillons maladroitement, mais avec entrain. L'odeur du lubrifiant emplit la pièce et je reconnais le parfum secret de Thérèse. Sur la bouteille je lis *Wet and wild. Lubrifiant à base d'eau.* Aleks ouvre les briques d'aluminium trouvées dans le frigo, ce sont des brownies ornés de feuilles de marijuana en pâte d'amande. Nous partageons un morceau en regardant la vidéo de ma grand-mère. Guylaine et Aleks écoutent attentivement, me prennent dans leur bras. *Elle est merveilleuse.* Ça cogne en bas, j'ouvre la porte à Sylvain-Table qui brandit une bouteille de daiquiri. Je l'invite à me suivre au bureau. Guylaine l'accueille avec des dildos collés comme des cornes sur son front. Elle annonce *Je suis une démonsse*, Aleks confirme *Guylaine est une démonsse*. Sylvain-Table répond *J'ai apporté du daiquiri.* On remarque qu'il n'y a plus de vase. Je dis à Guylaine qu'il y en a probablement un dans la chambre de ma grand-mère au bout du couloir. Elle y court. Sylvain-Table demande *Bon, qu'est-ce qui se passe, la petite ?* Aleks s'occupe de répondre *Sa grand-mère est morte sans lui dire ses secrets. Son bébé est mort. Son chum de marde l'a laissée.* Sylvain-Table acquiesce. Il comprend. Guylaine lance un cri. Nous la rejoignons. Elle sort de la chambre paniquée *Y'a quelqu'un, y'a quelqu'un dans la chambre. Un homme !*

Aleks se dirige vers la chambre, armé-e d'un énorme dildo, marchant sur la pointe des pieds dans sa combinaison de latex, je le suis de près. Sylvain-Table reste avec Guylaine, l'incite à prendre de grandes inspirations, ses deux grosses mains sur les épaules de la pauvre démonsse. Nous ouvrons la porte de la chambre *On a une grosse queue et on n'hésitera pas à s'en servir.* Personne ne répond. Quelqu'un se tient debout et nous fixe. À côté du lit, dans toute sa splendeur, la silhouette cartonnée de Barack Obama nous sourit avec bienveillance. Aleks la prend et la met sous son bras. Nous l'emmenons dans le bureau où Guylaine et Sylvain-Table discutent tranquillement. *Guylaine, devine qui on a trouvé ?* Aleks passe la tête de Barack dans l'embrasure de la porte. Guylaine est euphorique et soulagée *Barack !!!*

Sylvain-Table mange un brownie avec entrain et boit à même la bouteille de daiquiri. Nous nous essayons tous par terre et inventons des concepts de spectacle. Mes camarades sont doux et gentils. J'ai l'impression qu'il y a de la musique qui joue, mais ce n'est qu'Aleks qui siffle. Iel parle peu, mais un sourire flotte en permanence sur ses lèvres. Je ne sais plus quelle heure il est, je ne me soucie plus des impôts. Sylvain-Table, Guylaine et Aleks pleurent de rire et moi je pleure de joie. Sylvain-Table nous montre son imitation de Madonna, qu'il performe avec des accessoires trouvés dans les bacs de ma grand-mère. Il termine son numéro sous une pluie de compliments. Il est ravissant, il est fier, il est complètement high. Tout le monde se flatte les avant-bras et les cheveux pendant que le jour se lève. Sylvain-Table quitte, je remarque du vernis à ongles noir sur les doigts et je ne me rappelle pas qu'il en ait mis. Guylaine me demande si elle peut partir avec Barack et j'ai l'impression que c'est elle qui me fait une faveur lorsque, de la fenêtre, je l'observe tituber dans cette rue de banlieue au lever du soleil, traînant laborieusement la silhouette qui la dépasse d'au moins un pied. Je n'aurais pu imaginer un tableau plus poétique.

Aleks reste avec moi. Nous nous endormons sur le sol du bureau, abrités des rideaux. Je remercie ma grand-mère de m'avoir fait vivre cette soirée. Je pense à son rendez-vous chez l'esthéticienne et je souris, je comprends que son menton velu, elle le gardait pour moi.

XVII

J'ai encore de la difficulté à voir mon sang sur le papier de toilette. La peur me revient d'un coup à chaque fois. Mon corps fige au complet, ma tête aussi. Il faut que je me rappelle que c'est terminé, que je ne perds rien, cette fois-ci, que ce sera comme ça tous les mois pour longtemps encore. De temps en temps, j'imagine ma grand-mère flatter une crevette dans le ciel et ça me fait du bien. Et cette idée-là, d'aller au ciel, est certainement la plus belle image que m'ait léguée mon éducation catholique et je refuse de trouver ça quétaine.

Je demande de l'aide, j'offre de l'aide, je vais prendre des marches avec Guylaine, je joue à Mario Kart avec Aleks, je fais des muffins à mes ami-e-s parents, j'envoie des memes à Sylvain-Table, je me commande de la lingerie et des sextoys en ligne, je pleure beaucoup, mais beaucoup moins qu'avant, j'ai recommencé à prendre des Ativans et du Straterra, j'ai bloqué Antoine sur les réseaux sociaux, je déjeune presque tous les jours, j'ai arrêté de vouloir jeter des œufs sur les vieilles dames que je croise. J'ai pris dix livres, toutes dans mes fesses, et je me plais à les voir grouiller dans le miroir.

XVIII

J'ai terminé le triage des papiers. J'ai fait une photocopie de la facture d'impression de la silhouette de Barack Obama que ma grand-mère souhaitait déduire de ses impôts et je compte l'encadrer. Je me souhaite d'être un tiers aussi cool qu'elle. J'ai apporté son ordinateur chez moi et je regarde ses vidéos de temps en temps. En fait, j'ai déménagé tout son matériel de travail, question d'éviter que mes oncles tombent dessus. Je cherche un message secret qu'elle m'aurait laissé, mais je n'en trouve pas. Jusqu'à ce que je tombe sur le matériel de promotion des conférences qu'elle donnait dans les CHSLD et les résidences de personnes âgées pour son organisme *L'intimité n'a pas d'âge*.

C'est une vidéo d'une dizaine de minutes qu'elle envoyait pour présenter son travail aux établissements. Il y a, dans le ton, quelque chose qui évoque à la fois un numéro d'humour amateur et un argumentaire de vente. Thérèse est dans un auditorium, sur scène, elle porte le tailleur dans lequel elle a été exposée. Elle parle en marchant un peu et en gesticulant beaucoup. Elle dit :

Bonjour, je m'appelle Thérèse, je suis activiste, artiste de performance et camgirl. Sur le web, on m'appelle la chienne de Pavlov. Vous savez c'est qui Pavlov ? Pavlov, c'est pas mon mari, c'est un scientifique russe qui a proposé le concept de conditionnement. Il faisait sonner une cloche au moment de nourrir son chien. Puis, un moment donné, il suffisait que la cloche sonne pour que le chien se mette à saliver. Pavlov avait réussi à conditionner un réflexe chez son pitou. C'est quoi le lien avec mon nom ? Pour faire simple, le chien c'est ma chatte, et le but c'était de la faire saliver, parce qu'après la ménopause c'était le désert du Sahara dans mes culottes. Mon truc c'était de me pincer les mamelons bien fort pendant chaque orgasme, qui était à peu près le seul moment où j'étais capable de sécréter. Après quelques mois, il suffisait que j'effleure mes mamelons pour devenir wet and wild. Après deux ans, j'ai réussi à éjaculer pour la première fois. J'avais 67 ans.

Le sexe existe au-delà des enfants, de la retraite, du veuvage. Si vous avez envie de continuer à explorer votre sexualité, j'espère qu'on va mettre en place les conditions nécessaires pour que ça se passe, que ce soit par vous-même, avec des jouets, en couple, en trio, whatever. Comment on fait ça ? D'abord, on doit permettre la cohabitation des couples dans les chambres. Ensuite, faut s'assurer que tout le monde puisse bénéficier de moments d'intimité : on cogne avant d'entrer. Si le patient est pas en mesure d'ouvrir la porte lui-même, on s'assure d'installer un rideau devant la porte, qu'on ouvre seulement avec le consentement du patient. Aussi, on forme le personnel à pouvoir accompagner les patients à mobilité réduite, par exemple en plaçant deux tourtereaux dans un même lit sans qu'un des deux risque de prendre le bord. Finalement, faut assumer que les aînés ont des désirs : on a besoin d'être touchés, nous aussi, on a besoin d'éducation sexuelle, de pornographie, de jouets. Je vois pas grand famille ici aujourd'hui, hein ? Qui est-ce qui veut savoir que sa mère de 72 ans a plus envie d'un cunnilingus que d'une partie de bridge ? Moi, ma petite-fille préfère penser que je suis libérée des hommes plutôt que d'imaginer la possibilité que j'aie envie de les sauter.

Ok, maintenant que vous avez les moyens d'être actifs sexuellement, félicitations ! Comment on fait pour s'y prendre de manière sécuritaire ? Pour commencer, on jase avec la ou les personnes avec qui on aimerait avoir une relation sexuelle. On s'assure que la personne ait envie aussi, on jase de ce qu'on aimerait essayer, de l'endroit où on pourrait essayer, ce qu'il nous faut comme ressource ou matériel pour y arriver. Surtout, on jase protection. Je le sais, ça sonne drôle, on est pu là pour fonder une famille, mais il y a encore moyen de se donner des ITSS – des infections transmises sexuellement et par le sang. Le nombre d'ITSS chez les 50 ans et plus est en augmentation depuis le début des années 2000 au Québec. Quand mon mari est mort, j'ai passé une année à brailler. Je me suis retrouvée seule, un peu perdue. J'ai trouvé des amants ici et là, sans penser deux minutes à mettre un condom. C'est comme ça que je me suis retrouvée chez le médecin à lui dire : ça démange, ça chauffe, ça pullule par en bas. J'étais tellement gênée d'avoir l'herpès à mon âge. Mais vous savez quoi ? Une personne sur trois a l'herpès. Si vous êtes comme moi, vous en voyez toutes les semaines, un docteur, il faut les demander, les tests de dépistage. C'est ni plus ni moins gênant que de se faire tester pour la haute pression ou pour le diabète.

J'entends cette phrase en boucle dans ma tête : *Moi, ma petite-fille préfère penser que je suis libérée des hommes plutôt que d'imaginer la possibilité que j'aie envie de les sauter.*

XIX

Je déjeune avec ma mère. Elle me parle de son prochain voyage dans le sud, de la vente de la maison de Thérèse, des superbes plates-bandes de sa voisine. Elle est de bonne humeur. Je lui parle du pervers d'à côté qui m'interpelle chaque fois que je sors de la maison. Elle me dit que c'est un homme, qu'il va finir par se lasser, qu'ils finissent tous par se lasser. Je lui réponds distraitemment, mais je ne pense qu'à lui demander : savais-tu, toi ? Elle fait la vaisselle, elle proteste quand je propose de l'aider, elle m'offre de la sauce à spaghetti, j'accepte. Toute tentative de conversation tourne au silence et je n'ai pas la force de chercher à maintenir un dialogue de sourdes. Je ne sais pas ce que nous avons en commun maintenant que Thérèse n'est plus là. Je suis un peu triste, un peu résignée quand elle me tend le pot de sauce, que je rangerai à côté de tous les autres dans mon armoire.

Elle me souhaite bonne journée, mais je reste là, près de la porte, à la regarder. *As-tu quelque chose à me demander ?* J'hésite, mais je la questionne : le savais-tu pour grand-maman ? *Oui, c'est moi qui lui ai référé le jeune qui lui a fait son site.* Pourquoi elle m'a rien dit, à moi ? *Dans cette profession-là, c'est pas rare que les familles arrêtent de parler aux travailleuses.* Mais, moi, j'aurais jamais fait ça. *Je dis pas qu'elle avait raison, mais elle avait ses raisons.* Mais pourquoi, toi, tu le sais ? Vous étiez même pas proches. *C'est pas vrai, ça. C'est ce que tu te racontes. La relation que j'ai, que j'avais, avec ma mère, est plus compliquée que tu le penses. Et ce que ta grand-mère faisait, c'est pas de tes affaires, ça ne l'a jamais été. Tu peux pas exiger d'une personne qu'elle te dise tout. Personne ne te doit de partager ses secrets avec toi.*

Ma mère pleure et moi aussi. Je suis désolée, Maman, je dis, à peine audible. Aucune d'entre nous n'ose bouger. Il me semble que je devrais lui faire un câlin, mais j'ai peur qu'elle n'en veuille pas. Je préférerais qu'elle me casse le nez plutôt que de la voir blessée comme ça. Son regard est vide et je mesure, pour la première fois, toute la fatigue qui l'accable. Je dépose le pot de sauce sur la table et j'ouvre la porte. Elle me dit *Attends. C'est à toi.* Elle me tend le pot. Je le prends et je quitte.

Je braille en marchant jusqu'à l'arrêt d'autobus, je braille dans l'autobus, je braille en sortant de l'autobus et jusqu'à mon arrivée à la maison. Le pervers d'à côté me dit qu'une belle fille comme moi ne devrait pas brailler. Je l'envoie chier et je continue à brailler. Je renifle, je me racle la gorge, j'essuie mon nez avec mon chandail, j'ai de la morve figée dans les mèches de cheveux qui m'ont collé au visage, et j'ai du mascara jusque dans mon cou, mais je m'en câlisse. Je braille et personne ne peut m'en empêcher.

Je suis la méchante dans cette histoire, et j'ai le droit de brailler quand même. Et je ne braille pas juste pour ma mère ni juste pour ma grand-mère ou mon bébé mort, je braille pour tout ce que j'ai fait et tout ce qu'on m'a fait, et tout ce que j'ai fait parce qu'on m'a fait des choses préalablement et ainsi de suite. Je pense à mon grand-père, à la vitesse avec laquelle je l'ai accusé d'infidélité et de manque de considération pour ma grand-mère, et, comment, du même souffle, je l'ai privée, elle, de son agentivité. J'ouvre l'armoire, je mets le pot de sauce à côté de la vingtaine d'autres pots de sauce à spaghetti que je n'ai jamais ouverts. Est-ce que je suis capable de me rendre à 50 ?

Je me demande si ma mère a des secrets, elle aussi. Et je sais qu'elle en a, des secrets. Et je sais que je ne m'y suis jamais intéressée. J'ai déçu ma grand-mère, j'ai dit et fait des choses qui l'ont incitée à se protéger de moi, de mon jugement, de mon féminisme aveugle, par moments. Et maintenant je déçois ma mère aussi. Ma mère me déçoit souvent, mais je n'ai jamais envisagé que moi je pouvais la décevoir, que, moi j'étais injuste.

Je suis exténuée. Je suis tannée d'être seule, d'attendre que quelque chose se passe. J'ai trop honte de moi pour en parler à qui que ce soit. Mon vibreur m'énerve. Je le trouve triste et prévisible, il ne me fait pas de compliment. Je suis gênée de la façon dont j'ai parlé à ma mère. Je me sens comme une enfant prise en faute. J'essaie d'imaginer tout le mal que j'ai pu causer à mes proches sans m'en rendre compte. Je pensais que j'étais gentille, mais c'est plus compliqué que ça. Je vais chercher un peu d'attention sur une application de rencontre, je glisse mon doigt sur des dizaines de visages. J'écris à quelques-unes des personnes, une seule me répond, un gars. Il a mon âge, il habite proche, je lui demande ce qu'il fait, si je peux passer. *Rien, oui.*

Je mets l'imperméable que j'ai porté aux funérailles de ma grand-mère par-dessus mes sous-vêtements, étale une couche de rouge sur mes lèvres et quitte mon appartement. Je prends un taxi pour me rendre chez ce gars. Lorsqu'il m'ouvre la porte, je jette un coup d'œil dans son appartement, avant même de le regarder lui. Il y a une fenêtre ouverte, par laquelle je pourrais m'enfuir, les murs sont minces et j'entends le son de la télévision du voisin d'en haut qui m'entendrait certainement crier au secours. Il me répète *Salut*. Je lui réponds. Il a les cheveux mouillés. Je suis contente qu'il ait pris une douche. Il m'invite à m'asseoir sur le divan, il m'offre une bière, des doritos. Il écoute *The Office*. Je lui dis que je suis une combinaison entre Oscar et Mérédith, il dit qu'il est un mélange de Jim et de Darryl. Si j'avais eu l'intention de le revoir, cette information m'aurait fait changer d'idée, d'autant plus qu'il me semble être un amalgame de Ryan et de Toby. Il me fait remarquer que j'ai toujours mon imperméable, puis commente une scène. Je détache la ceinture et je l'ouvre. Je reste quelques secondes en sous-

vêtements, sans qu'il me remarque. Il tourne les yeux vers moi pour me montrer un acteur qui rigole en arrière-plan. Il fige, un instant. Il s'approche de moi, *Est-ce que je peux?* Je réponds Oui, tu peux. J'ajoute pour moi-même : je ne suis pas venue ici pour t'entendre parler de The Office, aimer The Office ce n'est pas une personnalité, d'ailleurs. Son haleine sent les doritos, ses doigts laissent des traces orange sur ma brassière de soie, il me prend par la taille et tire mon bassin vers lui. Ma tête tombe sur l'appuie-bras. Il retire ma culotte et entreprend de me lécher avec enthousiasme. Il salive et je mouille. Tout est humide. Sa langue claque si fort que j'ai l'impression que le voisin de palier peut l'entendre. Il n'est pas si mal, et bientôt je parviens à oublier les voisins autour et je jouis. Je me retourne machinalement à quatre pattes pendant qu'il enfle un condom et je fais la chienne. Je suis trop épuisée pour faire quoi que ce soit d'autre. Je cambre le dos et laisse échapper des cris à un intervalle régulier, comme un métronome. Il vient. Je passe à la salle de bain, j'urine par principe, je me lave les mains, place mes cheveux. De retour dans le salon, je revêts mon imperméable. Il me dit *Oh, déjà*. Il me demande mon numéro de téléphone, je refuse gentiment.

Je m'accroupis pour ramasser mes clefs et je suis surprise par l'odeur de doritos qui se dégage encore de ma chatte.

Dans le bac que ma grand-mère avait étiqueté *L'intimité n'a pas d'âge*, il y a une tonne de condoms, une vingtaine de dildos et de vibrateurs neufs et encore plus de bouteilles de lubrifiant. Je me réveille un matin avec la mission de continuer l'œuvre de ma grand-mère et de les distribuer. Je mets le butin dans un sac à dos, je m'habille, je trouve l'adresse du CHSLD le plus proche, je m'y rends en chantonnant. Je n'entends pas le pervers d'à côté qui me gueule une quelconque remarque sur mon apparence. Je flotte, j'avance sans effort, j'arrive au CHSLD si vite que j'en suis surprise. Je suis les indications pour le salon des résidents, je place le sac à dos sur mon ventre, les sangles sur mes épaules, j'ouvre la fermeture éclair. Je m'exclame : un dernier cadeau de la Chienne ! Une femme d'origine chinoise place ses mains en coupe et j'y dépose un vibreur compact. *Merci ma belle !* Une voisine s'exclame *Oh, moi aussi !* Une résidente appelle sa copine dans un cri murmuré *Nabila, Nabila, viens ici !* Une dame distinguée, qui parle en roulant ses « r », m'annonce qu'elle va appeler son jouet Guy Nadon. Une préposée aux bénéficiaires entre dans le salon *Mademoiselle, qu'est-ce que vous faites ici ? Est-ce que vous venez voir quelqu'un ?* Je ne lui réponds pas. Je distribue les dildos comme si je disposais des cendres de ma grand-mère, solennelle et émue : Prenez et branlez-vous tous, vous ferez ça en mémoire de Thérèse. Un monsieur renverse son épouse avec son fauteuil roulant, elle tombe sur ses genoux, elle tient entre ses mains un vibreur en forme de canard, ils roulent en trombe en dehors du salon. La préposée panique *Dennis, appelle la sécurité.* Quelqu'un crie *Je suce mieux sans dentier.* Un couple d'hommes, assis tranquillement dans le fond de la pièce, parle à voix basse en s'échangeant des regards espiègles. Une personne âgée particulièrement ridée pleure de joie en plaçant un dildo sur son pubis, je lui jette une sangle qu'elle attache à sa taille avec une agilité surprenante et dans laquelle elle insère le dildo. Une dame se met à danser et chante dans un pénis en verre *Tous les garçons et les filles de mon âge.* Je lance, derrière elle, des centaines de condoms comme autant de feux d'artifice.

La sécurité arrive. *Vous, là-bas, Mademoiselle, Arrêtez !* Une femme noire d'à peine un mètre cinquante se place devant les agents, lève son poing et déclare *Nous avons droit au*

cul, monsieur, pas juste aux couches. Elle est rejointe par des camarades qui forment une barricade entre moi et les agents. Un homme arrive derrière moi avec une civière, j'y monte et on me pousse droit vers le couloir. Je fonce à une vitesse folle. Les agents se lancent à ma poursuite. Sans que je comprenne quoi que ce soit, on me recouvre d'un drap et quelqu'un se met à conduire ma civière. Cela dure plusieurs minutes. Lorsqu'on découvre mon visage, je suis happée par le froid de l'endroit et par le cri de l'infirmière qui ne pensait vraisemblablement pas déplacer une vivante. Je me lève d'un bond et fuis alors que je l'entends communiquer ma position aux agents de sécurité. Je me jette dans une cage d'escalier. À peine deux volets de marches montés, j'entends la voix d'un agent de sécurité quelques étages plus haut. Au même moment, juste au-dessus de sa tête, cinq vieux tiennent des condoms remplis d'eau qu'ils font éclater sur sa tête. Je profite de la diversion pour monter au premier étage. Lorsqu'elle me voit, une résidente sort de sa chambre un fauteuil roulant, un immense manteau pour homme et une casquette irlandaise. J'enfile le costume, prends place dans le fauteuil et garde le visage bien bas. Nous prenons l'ascenseur et arrivons au rez-de-chaussée sans que je sois reconnue. La résidente marche rapidement, dix mètres à peine nous séparent de la réception et quelques-uns de plus de l'entrée principale quand nous entendons *Stop ! Arrêtez !* derrière nous. Un monsieur sort de nulle part et vide une bouteille de lubrifiant après notre passage. Une personne au dos courbé ouvre la porte d'un placard à balai, l'agent glisse et s'y retrouve enfermé. Je me lève, cours vers l'entrée. Deux policiers entrent. Je fuis dans la direction opposée. Des résidents font un cercle qui se referme sur moi, une vieille dame me fait signe de me glisser sous sa jupe. J'obéis. Ça sent le talc. Le cercle se rompt et les aînés retournent chacun à leur poste ou bien se dirigent vers leur chambre en sifflotant. Un policier s'exclame *Elle a disparu.* L'autre lui répond *Je vais voir dans les escaliers.* La dame qui m'abrite se déplace lentement, je suis ses petits pas sur de longs mètres, accroupie, mon sac à dos bien serré entre ma poitrine et mes genoux. L'agent de sécurité l'interpelle *Avez-vous vu la fugitive ?* La dame l'ignore. Il répète, plus fort en surarticulant *Avez-vous vu la fugitive ?* La dame ne répond pas. Il pose à nouveau la même question, en criant, en gesticulant, en détachant lentement chaque son. La dame s'immobilise un instant, et moi avec elle. Je l'entends dire, doucement, *Je ne suis pas sourde, cette conversation ne m'intéresse pas.* J'entends l'agent s'éloigner. Dans les chambres du rez-de-chaussée se fait entendre un bruit, un bourdonnement qui, à mesure qu'il augmente, se transforme en beuglement. Le CHSLD tremble sous le plaisir

de ses patients. Un homme est mort en faisant l'amour, c'était un rêve qu'il n'espérait plus. Son amoureux serre sa main avec émotion.

Puis, soudainement, l'air est plus léger, mais plus froid aussi et je suis aveuglée par la lumière du jour. Je lève la tête et j'aperçois la dame qui me sourit à pleines dents. Je me lève difficilement, elle me tend la main. Je suis en sueur, j'ai le front, les aisselles et le dessous des seins trempés. La dame prend un mouchoir et le passe sur mon visage. Elle sort de sa poche un berlingot de lait que je bois d'un trait. Elle me tape une fesse et me dit *Tu peux y aller.*

De retour à la maison, je suis d'un calme et d'une joie sans nom. Je souris si fort que j'ai mal aux joues. Je prends le temps d'apprécier cette douleur, de porter attention à tous les muscles qui sont sollicités, à toutes les rides que cela crée sur mon visage. Je remarque un poids dans mon sac. Il reste, tout au fond, un dildo lilas, translucide et parsemé de paillettes, sur un harnais noir. Celui-là est pour moi.

Je mange des chips, nue avec mon harnais, en écoutant la radio locale. Je m'amuse à cacher des choses derrière mon pénis. J'adore les lignes ouvertes. J'espère toujours y reconnaître la voix d'une cliente ou d'une voisine. L'animatrice annonce que le vox pop sur la fermeture du restaurant Au vieux boulevard n'aura pas lieu, qu'un correspondant a préparé un bulletin spécial sur des événements troublants survenus plus tôt au CHSLD de la ville.

Plus tôt aujourd'hui, au CHSLD du nord de la ville, la visite d'une femme inconnue a viré le centre sens dessus dessous, causant, dans la foulée, la mort d'un homme de 93 ans. La suspecte serait une femme de race blanche âgée entre 25 et 35 ans, mesurant entre 1 mètre 60 et 1 m 70 et pesant entre 58 et 65 kg. Elle pourrait être accusée d'action indécente et d'incitation à poser des actions indécentes. En effet, la suspecte serait entrée dans le salon des résidents entre 10 heures et 10 :15 ce matin et aurait distribué du matériel érotique. Elle aurait ensuite incité les résidents à se masturber et à avoir de rapports sexuels. Sa présence aurait engendré un chaos sans précédent dans l'établissement. Plusieurs voisins et membres du personnel confient avoir été indisposés par le comportement indécent des résidents pendant et après le passage de la jeune femme. La directrice de l'établissement, Johanne Savard, visiblement choquée, témoigne de l'ampleur des événements : « Ça n'avait pas de sens. J'entendais des cris jusque dans mon bureau. » La fille d'un résident, quant à elle, condamne l'inaction de la direction : « Je suis arrivée dans la chambre de mon père et je l'ai trouvé les culottes baissées avec sa voisine. Voyons. Il a 89 ans. Mon fils est encore traumatisé. Il n'a pas dit un mot depuis l'incident. » Outre les questions de respect des mœurs, les employés et leurs syndicats craignent une augmentation de la charge de travail. Préposée à la buanderie,

Manon Rivard témoigne d'un nettoyage d'envergure : « J'ai jamais eu autant de job en 28 ans de carrière. » Les préposés aux bénéficiaires estiment que les bains, donnés en moyenne une fois par semaine, prendront deux fois plus de temps et ne suffiront plus si la direction permet aux aînés d'entretenir des relations intimes. Une infirmière, témoignant sous le couvert de l'anonymat, critique quant à elle de l'aveuglement volontaire de la direction relativement aux questions de santé sexuelle de sa clientèle. Elle fait notamment état d'une épidémie de syphilis qui séviraient dans l'établissement depuis les deux dernières années. Nous avons rejoint la députée de la région, Mme Murielle Moreau, qui a accepté de commenter la situation : « Les personnes âgées sont une population vulnérable, on ne peut pas se permettre de les laisser se faire influencer par des extrémistes comme ça. Cette jeune femme est venue troubler le calme d'un établissement autrement sans problème. C'est déplorable. ». Les résidents, quant à eux ? Ils réclament le droit à l'intimité et prévoient des manifestations pour le moins osées jusqu'à l'obtention de conditions favorables au développement et au maintien de leurs activités sexuelles. Je laisse le dernier mot à Mme Donabelle Kaze, une résidente de 82 ans : « J'ai la minoune en feu pis j'ai le droit. » Sur ces paroles, ma foi, surprenantes, je vous souhaite bonne soirée. C'était Hugo Baudoin pour CIRT.

Mon téléphone vibre, c'est Guylaine qui m'écrit *T'es ma délinquante sexuelle préférée.*

XXIII

J'ai mis mon imperméable. J'ai décidé que c'en était fini, que ça suffisait, qu'il devait apprendre, que je ne tolérerais plus de me faire crier dessus, qu'il n'aurait plus de pouvoir sur moi. Il est assis devant sa maison verte comme des murs d'hôpitaux laissés à l'abandon. Je le vois en train de méditer, de se demander s'il va me crier un commentaire sur mon cul ou bien s'il saute directement à une insulte sur mon air bête, question de se justifier à lui-même mon absence d'intérêt. Il me crie *Viens t'asseoir sur mononc', ma belle.*

Je lui souris. J'ai le sentiment d'avoir la confiance et la froideur d'un tueur en série. Je m'avance vers lui. Il me dit *Tu vois, je te l'avais dit. T'es plus belle quand tu souris.* Je ne dis rien, je m'assois sur lui. Il est heureux, il est hilare, fébrile, il n'y croit pas. Toutes ces années à attendre sur son perron ont fini par payer. Je me demande combien de fois il a interpellé des femmes avant aujourd'hui. Combien l'ont ignoré, lui ont souri poliment, ont changé leur itinéraire pour éviter de le croiser, l'ont insulté à leur tour, ont eu peur, ont pleuré. Je me demande s'il a déjà eu peur d'une femme, s'il connaît cette peur-là. Je sens sa queue se durcir sur mes fesses. Je glousse, je rigole. Je lui arrache presque l'oreille avec mes dents quand je lui chuchote un : *suce-moi mononc'*. Il ferme les yeux un instant. J'ouvre mon imperméable avec de lents mouvements. *Enh?* Je répète : *Suce-moi.* Je dévoile mon immense sexe lilas. Le reflet du soleil sur les paillettes l'éblouit un moment. *Crisse de folle !* Il se lève, il recule, il se tait, il se terre. Il disparaît dans sa maison. Je prends une pelle qui traîne sur le terrain, je la lève bien haut au-dessus de ma tête et je frappe le banc sur lequel il s'assoit tous les jours pour nous guetter. Les planches de pins fendent plus facilement que je l'avais imaginé. Je ne laisse derrière moi qu'un tas de bois et des clous rouillés.

Je m'essuie le front avec le revers de la manche, je referme mon imperméable, je mets mes verres fumés. Je retourne chez moi, avec l'impression que sa maison explose derrière moi. Je sens le vent sous ma jupe.

Parfois, il n'y a qu'une queue pour faire peur à une autre queue.

Et c'est triste. Je n'ai pas l'impression d'avoir gagné. Personne ne gagne. Je pense aux filles avec des pénis doux comme le satin, qui sont belles et drôles et qui marchent mieux que moi en talons, ou pas, ce n'est pas la question. Je pense à elles lorsqu'elles mangent leur toast le matin, avec des graines sur le bord de la bouche, et je pense à elles lorsqu'elles se demandent quoi porter aujourd'hui, et je pense à tous les coups qu'elles craignent, à tous les risques que ça comporte, être une femme et avoir un pénis.

XXIV

Il est tard. Ça cogne à la porte. Je n'attends personne. Pendant un instant, j'ai peur que ce soit la police venue m'arrêter. Puis, je me dis qu'ils ont mieux à faire. Ça cogne à nouveau, plus fort, plus longtemps. *Police !* Je rampe jusqu'à la fenêtre du salon pour regarder ce qui se passe sur le balcon. J'y vois ma mère. Je soupire de soulagement, me lève et vais lui ouvrir.

Ma mère entre en souriant. Elle remarque mes vêtements sales. *Qu'est-ce que t'as fait ?* J'ai rampé par terre parce que je pensais qu'on venait m'arrêter. *Tu devrais laver tes planchers.* Je sais. Nous restons immobiles, l'une en face de l'autre, pendant une minute. Je ne sais pas quoi dire. Ma mère vient rarement à la maison. En fait elle ne passe que pour me porter des choses – des meubles, des papiers, des cannes de ketchup maison.

J'ai apporté du vin. Ok ?

Nous allons nous asseoir à la cuisine. Elle me semble étrangère ici. Je suis dubitative quant à la raison de sa visite. Je ne connais pas le protocole pour ce genre de soirée. Cela me prend quelques secondes avant que je me rappelle la dernière fois qu'on s'est vues, que je me rappelle que je devrais avoir honte de moi et je me mets à paniquer. Je lui offre de l'eau, je cherche frénétiquement l'ouvre-bouteille, je sors deux coupes, j'en casse une, je passe le balai, je sors une autre coupe, j'ouvre la bouteille et je nous sers. *J'ai entendu parler de ta visite au CHSLD.* Comment tu sais que c'est moi ? Elle sourit : *Ça sent la chienne à plein nez.* Je souris un peu moi aussi. *Ça m'a vraiment touchée, ce que tu as fait. C'est un bel hommage. Il n'y avait que toi pour le faire. Elle serait fière de toi.* Elle me regarde droit dans les yeux, mais je baisse la tête. Je ne suis pas capable de prendre autant d'amour d'un coup. Je suis gênée, je suis mal à l'aise. Je voudrais lui dire que ce n'est pas si important, que c'était la moindre des choses, que j'ai été égoïste, méprisante et que c'était mon devoir de réparer mes torts. *Moi aussi, je suis fière de toi.* J'ai les larmes qui me montent aux yeux, je voudrais pleurer dans ses bras, mais je ne suis pas capable. Je lui demande : tu vas me trouver un avocat, si j'en ai besoin ? *Ça va être correct.*

Ma mère voit mes limites. Elle nous ressert du vin. Je lui demande de me raconter quelque chose que je ne sais pas. Elle me dit *Ah je sais pas*. J'insiste, s'il te plait, Maman. Ça me ferait vraiment du bien. Elle me regarde avec un sourire en coin. *J'ai déjà commencé une bataille générale dans un bar*. Je n'y crois pas. C'est mieux que tout ce que je pouvais espérer. Je lui demande de répéter. *J'ai commencé une bataille générale dans un bar. Tu pensais pas ça de ta mère, hein ?* Elle prend une gorgée de vin. Elle se détend un peu. *Je sortais pour la première fois après ta naissance, j'avais envie de fêter avec mes amies. On jouait au pool. Il y avait un gars qui me lâchait pas, il voulait me montrer comment tenir ma baguette, je lui ai dit non, il a rien voulu comprendre, il m'a prise par la taille, je lui ai sacré un coup de coude et je lui ai cassé le nez. Le barman s'en est mêlé, il a voulu me sortir, ma chum Lori était ben insultée et lui a pété une baguette sur la tête. Les amis du gars ont essayé de me trainer jusqu'à la porte, mais la table de filles à côté de nous leur a pitché leurs verres dessus. Ma cousine Sylvie s'est mise à lancer des boules de billard, elle a brisé le miroir derrière le bar. On est parties en courant. On a pas arrêté avant de trouver un autre bar. On est rentrées, on a commandé un pichet pis on a recommencé une partie de pool. J'avais du sang sur mon t-shirt, on était échevelées, mais on a ri sans bon sens. À la fin de la soirée, la bière avait tellement stimulé ma production de lait que mes boules tenaient plus dans ma brassière. Quand je suis arrivée à la maison et que je l'ai enlevée devant le lavabo de la salle de bain, y'a eu du lait jusque dans le miroir. Mes seins étaient tellement tendus que ça a fait une vergeture. C'est ma seule cicatrice de brosse.*

Je ne peux pas croire qu'elle ne m'ait jamais raconté cette histoire-là avant. Je suis émerveillée. Je me répète l'histoire en boucle pour la graver dans ma mémoire. J'observe le visage de ma mère, son air de fierté, son regard espiègle, le sourire entendu qui flotte sur ses lèvres. Je veux me rappeler son visage tel qu'il est en ce moment pour toute ma vie. Je la remercie et, dans le même souffle, je la chicane de ne pas me l'avoir raconté avant. Elle me regarde d'un air grave, elle me dit *J'ai été trop pudique avec toi*. Je lui dis que c'est correct, que je comprends, que cette histoire vaut l'attente. Je lui fais promettre de me montrer la photo qu'elles ont prise de leur groupe ce soir-là. Je veux l'agrandir, l'encadrer, la mettre dans mon salon, la montrer à tout le monde, partager cette histoire avec toutes mes amies.

La bouteille de vin est terminée. Elle me dit *C'est à ton tour*. Je lui dit : d'accord, mais pas avant que j'ouvre une autre bouteille. Elle accepte, je m'exécute. Je lui raconte pour le pervers. Elle ne me croit pas elle non plus. Elle veut voir mon pénis. Je file dans ma chambre, je l'installe par-dessus mes vêtements et reviens dans la cuisine en sautant, bassin devant et en faisant tourner ma queue comme un hélicoptère. Elle est morte de rire. Je lui raconte la scène en la jouant devant elle. Nous finissons la bouteille, et peut-être une autre encore.

Je me réveille le lendemain matin, la bouche pâteuse, mais avec l'impression d'être encore en train de rire, le bras de ma mère autour de moi.

Guylaine est entrée à la pharmacie complètement radieuse. Je suis à peine capable d'aligner deux mots tellement le lendemain de veille pèse sur ma tête. Elle est digne et lumineuse. Elle porte une jupe courte noire et un haut rose qui épouse la forme de ses bourrelets, son uniforme est plié sur son bras. Elle est venue démissionner et c'est comme Bridget Jones qu'elle le fera. Elle dit au propriétaire qu'elle en a assez, qu'elle est une caissière de profession, qu'il ne sait pas ce que ça implique de défis, de sensibilité, d'intelligence émotionnelle, de mémoire. Elle n'a pas dit deux phrases qu'une foule se réunit autour d'eux. Je l'entends du fond de la pharmacie et je la rejoins. Le propriétaire ouvre la bouche, je lui dis *Elle n'a pas fini*.

Guylaine explique : elle connaît tous les clients, tous leurs problèmes, elle réussit à apaiser les malaises et les frustrations comme personne, à créer de la complicité, des habitudes. Elle a vu des personnes incompetentes, mais blanches, se faire offrir les postes d'assistante gérante et de gérante sans jamais broncher. Elle est restée pour ses clients, pour ceux qui n'avaient de conversation qu'avec elle dans une journée, pour celles qui volaient de la formule pour bébés, mais venaient la payer la semaine suivante, pour ceux que personne ne comprenait sauf elle. Le propriétaire l'a insultée bêtement, sans créativité, sans conviction, sans prendre la peine d'entendre la critique, juste pour la faire taire : *Bitch, conne, niaiseuse, t'as pas la face pour représenter le magasin*. Guylaine a répliqué que si ce n'est qu'en termes de profit qu'il réfléchissait, il allait bientôt comprendre l'ampleur de sa bêtise. Les habitués l'ont applaudie et l'ont suivie lorsqu'elle est sortie en faisant jouer *Respect* sur son téléphone. J'ai remis mon sarrau au propriétaire en me félicitant de l'odeur âcre de sueur qui s'en dégage et j'ai rejoint Guylaine.

Des dizaines de clients ont occupé les lignes téléphoniques du comptoir de la pharmacie en demandant un transfert de dossier chez la concurrence, des ados sont venus en masse voler de la gomme à mâcher et du chocolat, M. Abramovitz s'est enfermé dans la salle de bain de la succursale pour s'employer à une diarrhée épique. La gérante a démissionné, elle aussi, laissant le neveu incompetent du propriétaire comme successeur. Guylaine est fière et

émue de la solidarité. Elle sait que la pharmacie va survivre, qu'une autre caissière devra subir les conditions de travail exécrables et les humeurs du patron, qu'il y a des milliers de caissières qui se font chier partout dans le monde sans qu'on leur reconnaisse la valeur de leur travail.

Guylaine a ramassé de l'argent toute sa vie pour les études de sa fille. Elle vit dans un appartement trop petit, elle a pris l'habitude de retirer dix articles à chacune de ses épiceries, elle s'achète peu de vêtements et en prend le plus grand soin, elle ne prend jamais plus qu'un verre dans un bar et commande une entrée comme repas au restaurant, elle cuisine tout elle-même, elle n'a jamais eu de voiture, quelques fois, elle est restée dans des relations amoureuses plus qu'ordinaires parce que ça diminuait le prix du loyer. Sa fille est adulte, maintenant. Elle est coiffeuse et extraordinairement douée. C'est la seule qui sache tresser et faire des faux locs dans le coin. Elle a changé la vie de plusieurs femmes noires. Le matériel que Guylaine lui a acheté pour ouvrir son salon était cher, et les formations en ville aussi, mais tout ça n'a pris qu'une infime partie des économies.

Guylaine est dans la cinquantaine, son mode de vie est modeste, elle n'a plus personne à sa charge et plusieurs dizaines de milliers de dollars dorment dans son compte en banque. Guylaine a décidé d'ouvrir un bar.

Je suis assise avec Guylaine et Sylvain-Table dans le pick-up de ce dernier. Nous attendons des nouvelles d'Aleks. Nous devons aller récupérer les clefs du local que Guylaine prévoit louer plus tard ce soir. Elle nous a préparé un festin pour inaugurer l'endroit. Aleks nous écrit. Iel ne peut pas venir, il y a un train à bloquer, il fera très froid, il faudra être nombreux. Guylaine, Sylvain-Table et moi nous regardons. Je vérifie combien de temps nous prendrait l'aller-retour. Nous avertissons Aleks *nous t'y conduirons*.

Le trajet dure une heure. Si tout va bien, nous arriverons à temps pour prendre possession du local. Le propriétaire de la place fait une faveur à Guylaine, à qui il a promis le local malgré les offres concurrentielles d'une chaîne de café. Nous arrivons au barrage. Il y a un feu sur lequel Guylaine réchauffe les larges lèchefrites en aluminium qu'elle a préparées. Sylvain-Table sort des couvertures qu'il partage avec des aînées. Aleks est content-e. Iel est animé-e par l'énergie ambiante, parle plus que je ne l'ai jamais vu parler, iel bouge différemment. J'offre de surveiller les enfants pendant que les adultes se réunissent. Je joue au soccer avec eux. Ils rient gentiment de ma maladresse et je m'applique à tomber de façon toujours plus spectaculaire. La police se rapproche et observe de loin. La tension augmente. Je tombe toujours de plus haut, mais les enfants rient de moins en moins.

Nous devons partir d'une minute à l'autre si nous voulons garder la priorité sur le local. Nous demandons à Aleks ce que nous pouvons faire, iel nous dit d'y aller. Sylvain-Table pense que nous devrions rester. Il nous offre, à Guylaine et à moi, de prendre son pick-up et d'aller récupérer les clefs sans lui. Guylaine hésite, puis concède, nous ne pouvons pas quitter. Quelqu'un mentionne qu'il faudrait amener les enfants à la maison de Ietsi'tsatenniharons et je me porte volontaire. Je prends le plus jeune enfant dans mes bras et les autres me montrent le chemin. Ils sont excités de me montrer le village de neige qu'ils ont bâti pendant la fin de semaine.

Nous sommes quelques personnes à attendre près du feu. Guylaine échange des recettes avec deux d'entre elles. Elle s'engage déjà à revenir plus tard cette semaine et à apporter encore plus de nourriture. Il faut du bois sur le feu et je pars en chercher avec Chelsea, une adolescente de 17 ans qui s'implique pour la protection de son territoire depuis qu'elle est toute petite. Elle m'apprend combien d'espèces d'oiseaux et de grenouilles y vivent, elle m'explique le rôle des abeilles et des variétés de fleurs sauvages dans l'écosystème, elle me décrit le conseil de bande, les tensions avec les voisins, les insultes qu'on lui crie, elle me parle de la musique qu'elle écoute et de la langue qu'elle tente d'apprendre. Nous avons des bûches dans les bras quand deux hommes nous surprennent. Ils disent des choses terribles et ignorantes. À Chelsea, pas à moi. Ils nous bousculent et nous échappons les bûches. Je tire Chelsea par le bras, je lui dis : partons. Nous nous retournons, mais ils s'empressent de nous bloquer le passage. Ils me demandent ce que je fais là, ce que je fais avec une native à marde. Chelsea leur répond calmement de nous laisser partir, elle précise qu'elle est mineure. *Nobody cares*. J'ai peur. L'un d'eux ouvre sa fermeture éclair et pisse sur les bottes de Chelsea. J'ai la tête qui tourne à vide. Je cherche des solutions, mais je ne sais pas s'il est plus prudent de se soumettre ou de fuir. Une van blanche surgit de nulle part, freine violemment et glisse sur quelques mètres avant de s'arrêter devant nous. Les portes arrière s'ouvrent d'un coup et une nuée de femmes portant le hijab sortent de l'ombre, sans bruit. Elles portent des tenues blanches qui se fondent dans l'hiver et desquelles elles sortent des bâtons. Elles forment un cercle qui se referme sur nous et isolent nos assaillants. Deux d'entre elles nous tirent dans la van. On nous offre du thé et des couvertures. Il ne se passe pas deux minutes avant que nous soyons rejointes par nos justicières. Elles nous demandent si ça va. Elles nous rassurent. L'une d'elle a pris les bottes de Chelsea et les nettoie. Elles nous ramènent chez Ietsi'tsatenniharons. Nous leur demandons comment nous pouvons les remercier. Elles nous répondent de consulter le babillard en ligne de la mosquée près de chez nous, nous nous y engageons. L'une d'elles change la plaque d'immatriculation pendant qu'une autre fait le plein avec un bidon d'essence. Nous descendons de la van et la regardons disparaître dans la nuit.

Nous rejoignons nos camarades dans le garage. Sylvain-Table est là. Chelsea, sous le choc et épuisée, demande à un oncle de la reconduire chez elle. Quelqu'un nous dit qu'Aleks a été arrêté-e. Sylvain-Table ne dit rien et part. Je m'endors sur un divan avec Guylaine. Il

revient, trois heures plus tard, avec Aleks et nous les rejoignons dans le pick-up. Le retour à la maison est silencieux. Aleks ne veut pas dormir seul-e, mais iel ne veut pas parler non plus. Nous l'emmenons chez moi. Guylaine me demande si elle peut réchauffer de la sauce à spaghetti, j'accepte. Aleks va prendre un bain chaud. Sylvain-Table est au téléphone dans le salon. Je mets les couvertures de mon lit dans la sècheuse. Quand Aleks sort de la salle de bain, en flottant dans un ensemble jogging qu'Antoine a laissé ici, iel a toujours l'air grave. Sylvain-Table lui dit *Ton père est correct. Ta tante aussi.* Aleks hoche de la tête. Nous mangeons avec appétit. Aleks demande *Qu'est-ce qui se passe avec le local ?* Guylaine répond. *C'est la chaîne qui l'a eu.* Aleks s'excuse. *On va en trouver un autre. Il était petit, un peu.*

Je sors les couvertures de la sècheuse, je fais le lit, Aleks se couche et s'endort alors que je lui dessine des arbres dans le dos.

XXVII

J'ai vu des affiches, un peu partout dans la ville, où le sexshop local annonce la journée des aînées, 15% de rabais pour les 65 ans et plus tous les dimanches. Ça me fait sourire. Un arrêt d'autobus a été ajouté devant la boutique et le patron a dû embaucher de nouveaux employés. Quelqu'un lui a donné mon numéro, il m'a offert un poste. J'ai dit merci, mais non merci. J'ai un peu d'argent encore et je veux passer les prochaines semaines à aider Guylaine et Aleks.

Je ne suis plus recherchée par la police locale. Les résidents ont menacé de faire la grève de la faim, ils ont fait des levées de fonds pour financer des formations pour les employés, pour engager des préposés à l'accompagnement de la sexualité et pour que se donnent des ateliers de santé sexuelle. Ils ont fait des spectacles de drag, ont vendu des pantoufles et des cache-sexes en laine, ont organisé des soirées dansantes. Ils prévoient un carwash cet été et montent un document avec des travailleuses du sexe pour aider la direction de l'établissement à cibler les besoins de sa clientèle et à donner des conditions de travail décentes aux accompagnantes. Ils s'en doutent bien, le document sera probablement brûlé, mais ils essaient.

XXVIII

Antoine m'a appelée. Il a entendu dire que je passais à autre chose, que je semais la pagaille, que je faisais quelque chose de mon temps, que je ne pleurais plus. Il s'est excusé *pour tout*. S'excuser pour tout, c'est s'excuser pour rien. Il m'a dit qu'il avait fait une erreur, qu'il comprend mieux maintenant, qu'il n'a pas réagi comme il aurait dû. Il m'a demandé d'aller boire un verre, de lui donner une deuxième chance. Il m'a dit que tout n'est pas perdu. J'ai pensé, pendant quelques secondes, que ça ne me coutait rien d'essayer. Mais je sais, je me souviens, comme il est facile, tentant, de tomber dans ses bras, de l'excuser de tout, de ne plus réfléchir, d'oublier que j'ai des devoirs envers moi-même. Je lui ai demandé de me laisser tranquille, je lui ai dit que le savon trois en un c'était un mensonge, je lui ai souhaité bonne chance et j'ai raccroché.

Quand j'ai raconté ça à ma mère, elle a soupiré. Elle m'a dit qu'il ne voudrait plus de moi si je continuais à le repousser, que je gâchais ma vie, que j'avais trente ans, qu'elle n'était plus toute jeune et que je n'aurais pas toute son aide si je tardais à avoir des enfants, que si j'avais voulu, j'aurais une maison et un enfant avec Antoine. Je lui rappelle, je l'ai perdu, Maman, le bébé. Je le voulais, mon bébé. Elle me dit que c'est la vie, que ça arrive, que ça aurait fonctionné si j'avais essayé encore une fois, que j'ai manqué ma chance avec Antoine, que personne n'est parfait, qu'il était bien correct, et que, ma job aussi, elle était correcte.

Je l'ai regardée dans les yeux, j'y ai découvert une colère et une impuissance, de la déception, un sentiment de rejet dont je soupçonnais l'existence, mais que je n'avais jamais vu. J'y ai aperçu tous les rêves qu'elle a pour moi, mais qui ne sont pas les miens. Ce sont ses fictions à elle. Je n'existe pas vraiment, dans ces histoires qu'elle s'invente. Si j'y étais, je serais malheureuse ou bien je serais morte. Je me rappelle notre soirée à boire du vin, j'essaie de me raccrocher à ces moments où nous ne voulons pas nous corriger mutuellement. Je ne sais pas comment nous réconcilier maintenant que Thérèse est morte. Je sais qu'elle sait que j'aurais préféré que Thérèse soit ma mère, et je sais que j'ai idéalisé ma relation avec ma grand-mère autant que je nourris des préjugés sur ma mère. Je ne sais pas ce qu'il faut faire quand on ne

peut ni se voir ni se parler sans se blesser et je n'ai pas la force de ne parler de rien, de rester toujours sur mes gardes, de choisir des mots inoffensifs et plaisants, de sourire en balayant du revers de la main les remarques sur la façon dont je mène ma vie.

Pour l'instant, je ne peux que partir, fermer la porte, refuser d'en entendre plus.

XXIX

Thérèse est assise dans son bureau. Elle boit un verre de vin blanc en culotte et en t-shirt. Ses cheveux sont savamment ébouriffés. Elle ne porte qu'un rouge à lèvres vif comme maquillage. Elle fixe la caméra, elle répond aux questions que lui posent ses tippers dans le clavardage. Elle parle de ses enfants, de mon grand-père, d'à quel point il lui manque, des matins où elle se réveille en imaginant qu'il est encore là. Elle se lève, remercie Harley⁴⁷ et retire son chandail. Elle se dirige vers la porte et tourne la roulette du thermostat. J'ai trouvé cette vidéo dans un dossier qui porte le titre *Camcoach*. De ce que je comprends, elle collectionnait ses archives pour documenter son travail et le partager à des aspirantes camgirls.

Thérèse fait du yoga nue.

Thérèse pleure. Elle regarde ses genoux. Elle dit qu'on ne lui a jamais autant manqué de respect. Elle nomme quelques-uns de ses tippers et les remercie de leur soutien. Elle les rassure, ça ira, ça arrive, ça fait partie du métier, c'est correct.

Thérèse fait du ménage nue.

Ma grand-mère est assise sur le divan dans son salon. Elle porte ses lunettes. Elle lit un magazine et elle se bidonne. Elle porte un gros foulard de laine bleu poudre, des chaussettes et des caches-mamelons assortis. Elle lit à voix haute, mais rit tant qu'elle doit s'interrompre après quelques mots seulement. Son rire est contagieux. Elle est magnifique. Le soleil éclaire son visage. Ce devait être tôt le matin. Il y a son thé sur la table basse, avec un bagel au fromage à la crème. Elle essaie de reprendre son souffle. Elle abandonne l'idée de citer la revue et entreprend de résumer l'article. Elle explique que c'est un article sur le moment où les hominiens sont devenus bipèdes. Elle rit à nouveau. Elle boit une gorgée de thé. Quand les hominiens sont passés de la position horizontale à la position verticale, le clitoris, qui était situé à l'entrée du vagin, a migré d'un pouce. Thérèse est hilare. Elle se tape les cuisses. Un mamelon

sort de son chapeau de laine. Elle réussit à articuler quelque chose comme *C'a juste pris un pouce pour que les hommes perdent le clitoris.*

Thérèse tricote, presque nue.

Ma grand-mère pleure de rire, encore. Elle raconte la fois où elle et mon grand-père étaient complètement sur le party et où elle lui a craché du pepsi dans l'anus pour qu'il sente les petites bulles.

Thérèse fait de la soupe nue.

Ma grand-mère se masturbe, elle est concentrée, elle fixe intensément la caméra, puis sa main. Des jets de centimètres jaillissent lorsqu'elle soupire. Le liquide coule sur sa cuisse. Elle y passe son doigt et le porte à sa bouche. Elle s'assoit, droite sur sa chaise, et consulte l'heure. Elle dit *4 minutes 23! C'est un record je pense. On fête ça comment, les gars?*

Thérèse fait des choses nues. Elle parle d'elle, de ce qu'elle aime, de ce qu'elle fait. Elle se masturbe. Elle partage des confidences, des conseils, des recettes. Elle donne des spectacles en privé. Elle est drôle, intelligente, vulnérable. Elle a de la répartie. Elle danse, elle anime, elle invite aux confidences, elle console, elle raisonne, elle éduque. Les dimanches, elle donne des compliments.

XXX

Nous avons trouvé un grand local, nous avons fait sauter les bouchons de champagne et de moût de pomme. Nous avons mangé à même le sol. Nous avons invité Marleen, Irène, Rose et Constanza du CHSLD, Yasmine, notre contact à la mosquée, Chelsea, Abey et Suzan que nous avons rencontrées au blocage du train. Nous avons invité Mireille, qui quête devant le Tigre Géant, et toutes les filles du salon de massage : Zaphira, Roxanne, Marylène, Aube, Tia, Nelly.

Nous avons rêvé un espace pour nous. Roxanne a proposé une salle d'entraînement, des déjeuners 24 heures, Yasmine un lieu de prière, des plantes et un menu équilibré, Abey des prix abordables, Constanza un plancher de danse et Rose une rampe d'accès. Tia voulait du gâteau, Nelly un vestiaire pour se changer et se maquiller, Marleen une halte-garderie et Chelsea de la vaisselle réutilisable. Aube voulait un doorman. Aleks se demande si on peut installer des lits et Guylaine tient à avoir une immense cuisine. Nous souhaitons que les adolescentes soient les bienvenues et les allophones aussi. Nous voulons des interprètes, des travailleuses sociales, des cours de langue et des thérapies de groupe. Nous espérons un endroit où l'on puisse donner des ateliers de gestions des finances, de broderie, de drag, de danse, d'éjaculation féminine et de jardinage urbain.

Notre espace ressemblait de moins en moins à un bar. Nous avons fait des plans, appelé une cousine architecte et une amie qui travaille au Réseau québécois des organismes sans but lucratif. Peut-être que la seule façon de faire tout ce qu'on veut faire, c'est d'être une salle de spectacle communautaire? Qu'est-ce qu'on peut faire avec le peu d'argent qu'on a? Il faudrait toutes sortes de permis, des subventions, des approbations, des quotas.

Nous dessinons et redessinons des plans. Nous ne voulons faire aucun compromis. Nous ajoutons des agrandissements et des annexes. Nous imaginons notre propre village, notre propre service de accompagnement, notre propre système judiciaire. Nous brûlons les règlements municipaux et les normes de construction et les formulaires et les actes auxquels il faudrait se soumettre. Nous trinquons à la santé de Guylaine et à l'entrée au cégep de Chelsea.

Aube nous parle de son chum, des coups qu'il lui donne et de l'argent qu'il lui vole. Nous l'encourageons à le crisser là, à venir habiter chez chacune d'entre nous. Nous nous cotisons pour lui acheter un dildo à 200\$ en ligne. Constanza s'est endormie, nous la couvrons d'un châle. Rose voudrait bien essayer des champignons magiques et Yasmine l'assure que c'est possible. Je prends des notes, mais elles sont de moins en moins claires. J'écris sans arrêt les mêmes mots *Slut witch bitch*.

Nous avons imploré Aube de quitter son crise de déchet, nous lui avons organisé une fête, nous avons été ses cheerleaders, mais nous ne l'avons pas protégée. Elle est morte le lendemain de la réunion. Elle a été assassinée par son chum, dans sa chambre, avec le bâton de baseball qu'elle gardait près de son lit pour se protéger des voleurs. Nous aurions dû débarquer chez elle, emballer toutes ses affaires, nous aurions dû lui donner un make-over, un nouveau cellulaire, un nouveau nom. Nous aurions dû l'envoyer vivre dans le chalet d'une tante quelques mois et partager les frais entre nous. Nous avons été irresponsables, nous n'avons pas pensé qu'il fallait plus que du champagne, des confettis et un dildo : il fallait un plan.

Évidemment, il aurait simplement fallu qu'il ne la tue pas, qu'il ne soit pas un meurtrier, mais nous ne pouvons pas nous permettre de tenir la décence pour acquise.

Nous avons encouragé Nelly à porter des robes, à se maquiller, à montrer à tout le monde qu'elle est une femme, qu'elle est belle, qu'elle existe. Nous l'avons coiffée, nous l'avons maquillée, nous avons pris de magnifiques photos d'elle, nous nous sommes extasiées sur la longueur de ses jambes et sur la noirceur de ses cils, mais nous ne l'avons pas reconduite jusque chez elle. Nous l'avons laissée seule à marcher dans les rues. Elle s'en est sortie de justesse, elle a couru, elle a cassé le talon d'une de ses chaussures, a troué ses bas, elle en a eu le souffle coupé. Elle est arrivée chez elle en sueur et tremblante, son mascara avait coulé, de la morve coulait abondamment de son nez, elle a pleuré fort et longtemps. Ses voisins ont cogné sur les murs mitoyens pour la faire taire. Elle ne sort plus le soir. Elle fait des crises de panique. Elle et Aube auraient pu mourir la même nuit.

J'ai échappé mon cellulaire dans la toilette et ça fait trois jours qu'il sèche dans du riz, ça fait trois jours que je n'ai parlé à personne. Je ne sais pas quand nous pourrons à nouveau nous battre. Je n'ai plus de café et je suis en sevrage. Je me sens coupable et je me sens conne et je me sens naïve. Je voulais changer le monde, mais j'ai mis mes amies en danger. Aube ne dansera plus, ne mangera plus de gaufres, ne rira plus, n'enverra plus de photos de son chien à

ses copines. Je n'ai pas vu les risques qui les guettaient et qui me sont inconnus, je n'ai pas écouté leurs craintes et leurs peurs, tout occupée que j'étais à vouloir les libérer. Je fais partie du problème.

Je ne veux plus sortir, j'ai presque fini les pots de sauce à spaghetti que je mange sans spaghettis. Il ne reste plus rien, ni dans mes armoires ni dans mon réfrigérateur. Je me résous à faire cuire le riz qui absorbe l'urine de mon cellulaire, je mets du ketchup dessus, ce n'est pas mauvais.

Mon cellulaire ouvre. Il vibre et sonne sans arrêt pendant une dizaine de minutes. Je reçois à rebours tous les messages que l'on m'a envoyés. Des messages d'amour et de solidarité, des photos d'Aube et de son chien. Aleks menace de défoncer ma porte, Guylaine me demande si j'ai besoin de Barack, Sylvain-Table me dit que ça va passer, que ça passe toujours, que nous ferons mieux. Nelly n'a plus d'ecchymose. Elle a mis du vernis transparent sur ses ongles et a passé la fin de semaine avec son grand-papa à faire de la raquette. Yasmine me partage une prière, Chelsea, des memes. Tia et Marleen ont fait un portrait d'Aube à l'aérosol sur l'hôtel de ville la nuit dernière. Les autorités veulent le recouvrir, mais des citoyennes manifestent. Elles ont ajouté au portrait d'Aube ceux de trois femmes Mohawk qui habitaient ici : Rhonda, Leanne et Patricia, les deux premières ont été assassinées, l'autre est disparue.

La vie n'est plus la même, mais elle reprend.

XXXII

Je me fais tatouer ma grand-mère sur mon cul. Thérèse est en sous-vêtements, avec des ailes de fée devant un gâteau déjà entamé. Je ne suis plus fâchée de sa mort ni de ses secrets. Je ne les méritais pas de son vivant. Je ne suis plus triste d'avoir fait une fausse couche. J'ai beaucoup d'empathie envers moi, mais je suis réconciliée avec cette perte, avec cette vie que j'ai presque menée. Ce que je suis aujourd'hui, je le dois à la chienne de Pavlov, à son intelligence, à son humour, à sa sévérité. Elle veille sur mon cul.

Guylaine m'a téléphoné. Elle m'a dit *Je veux danser, je veux dire des niaiseries, je veux boire de la bière cheap*. J'ai appelé Aleks, j'ai écrit aux filles de la pharmacie, à mes amies, à mes voisines, à Irène, Rose, Constanza, Yasmine, Aby, Tia, Chelsea, Marleen, Marylène, Zaphira, Roxanne, Suzan. J'ai écrit à Nelly, aussi, qui m'a fait promettre de rester à ses côtés. Nous pensons toutes à Aube. J'ai appelé ma mère, elle a décliné l'offre, mais elle était touchée de l'invitation.

Nous sommes arrivées au bar avec l'objectif de danser et de détruire. C'est tout le temps notre toune, celle sur laquelle Leïla a eu son premier baiser, celle sur laquelle Becky s'est fracturé la cheville le jour de ses 18 ans. C'est à la DJ que nous devons notre soirée. Notre bonheur n'est interrompu que par les Éric, les Jonathan et les David qui tentent de danser avec nous. Nous leur sourions, nous leur tournons le dos, nous changeons de place avec une copine, nous formons un cercle, nous répétons *non merci, je suis mariée, j'aime les femmes, je suis avec mes amies, je n'ai pas envie, laisse-moi tranquille*.

Nous rions, mais nous nous resserrons les unes sur les autres, nous surveillons nos verres, ceux des inconnues, de nos amies; nous surveillons la porte des toilettes et la DJ qui trône au fond du bar. Éric a pris son trou. Il s'est commandé une bouteille de 50 et discute avec son voisin. Jonathan et David tournent encore autour de nous. Ils cherchent une faille, une fille seule, une fille vulnérable, en marge de la foule. Ils sont beaux; ils sont peut-être drôles, parfois, ils cuisinent de la ratatouille et installent des antivirus sur les ordinateurs de leur mère, mais ils ne nous écoutent pas. Nous nous tournons vers Éric, nous lui lançons un regard qui dit *Viens chercher tes amis*. Il ne répond pas.

Simone a envie de fourrer et envisage de texter son ex. Angélique est gelée; elle ne tient plus debout. Personne ne sait ce qu'elle fait ici, personne ne la connaît, mais David a son bras autour d'elle et lui raconte des blagues auxquelles elle ne peut pas répondre parce qu'elle dort. Yuki est arrivée avec sa date, Ari, qui n'est pas aussi gentil qu'il le prétendait. Il insiste pour

partir, pour qu'ils aillent chez lui écouter de la *vraie musique*, lui rappelle qu'elle lui avait promis un tête à tête, qu'elle ne doit pas avoir peur. Nous ne dansons plus : nous sommes une formation de défense dont les déplacements se font en twerkant et en flossant pour sauver des amies, des inconnues, des Némésis que nous voulons malgré tout en sécurité. Chanelle se fait attraper par la main, on la retire du groupe. Elle est polie, elle est gênée, elle ne veut pas qu'on se fâche. Le cellulaire d'Akshara sonne sans arrêt : *Qu'est-ce que tu fais? Tu reviens quand? T'es avec qui? Je t'attends. Il est tard. Tu travailles demain, tu ne devrais pas sortir. J'ai l'impression que tu me mens. Je te rejoins.* Maude est venue avec des collègues, mais ne s'attendait pas à ce que l'une d'elles la *out* : maintenant tout le monde veut savoir ce qui se passe dans ses culottes. Laurence est sur le point de quitter avec ce gars qui la fait tripper depuis des mois lorsqu'elle tourne la tête et qu'elle constate que nous sommes attaquées. Elle croise le regard de la DJ qui toise la foule sur son podium. Angélique, Yuki, Chanelle, Akshara, Maude : elle nous voit toutes. Elle enchaîne sa performance avec une suite de chansons pop qui nous enjoignent à nous défendre. Les projecteurs se braquent avec fulgurance sur nos camarades tombées, l'espace de quelques secondes, le temps qu'il faut pour s'infiltrer, les prendre par la main ou les porter à nos épaules pour les ramener à l'abri. En dansant, la DJ nous indique les sorties de secours, les obstacles à éviter, Jonathan qui cherche la fille qu'il allait tasser dans un taxi. Des powerbalades chassent Ari, les collègues insistantes de Maude, ce musicien un peu connu qui était venu quémander de l'attention. Nous battons en retraite, nous nous rejoignons dans les toilettes des femmes, pour ce que ça veut dire : ce ne sont ni les utérus ni notre genre qui nous réunissent ici, c'est l'envie d'avoir la crise de paix et de danser en ne craignant seulement que nos verres se renversent sur nos beaux habits.

Nous bloquons des numéros de téléphone, nous pleurons, nous rions, nous nous serrons dans nos bras, nous rafraichissons notre maquillage. Nous entendons la musique en sourdine et peinons à bouger tant nous sommes serrées les unes contre les autres. Nelly et Maude se serrent dans leurs bras. Catherine, Fred et Lucia frôlent la crise de panique. Une barmaid défonce un mur à coup de talon : la salle de bain s'ouvre sur le backstore. Nous nous joignons à elle pour démolir la cloison. Elle nous lance des bouteilles de vodka, de l'eau pour celles qui sont déshydratées, celles qui ne boivent pas, celles qui n'en peuvent plus de l'ivresse. La salle de bain continue à se remplir : des filles des autres bars de la ville ont entendu parler de nous,

la voisine d'en haut est descendue avec ses enfants, des aînées ont fui leur CHSLD. Mary a entendu dire qu'il y avait de l'alcool gratuit et Daniela avait besoin de compagnie. Quelqu'un demande : *y a-t-il des techniciennes de son dans la salle?* Quatre personnes répondent à l'appel, nous les envoyons dans le bar avec des escortes. Elles débranchent les fils des haut-parleurs et de la console, et reviennent rapidement, avec des sourires de conquérantes, la DJ sur les épaules de l'une d'entre elles. Elles installent le matériel dans la salle de bain et la musique reprend de plus belle : nous abattons les cabines de toilettes et créons une piste de danse au centre de laquelle les cuvettes se remplissent et se vident. Mais il faut encore plus grand : nous démolissons le backstore et le reste de la bâtisse. Ni le plâtre ni la brique ne nous résistent. Il ne reste au bâtiment désormais que le plancher, la plomberie et quelques chaises. Même David et Jonathan se sont enfuis. C'est la toilette des filles partout. Et ça déborde.

Des voleuses de char se manifestent, des haltérophiles aussi. Nous volons toutes les Honda Civic du quartier et y déposons les toilettes, le backstore et le bar vide. Nous paradons sur le boulevard comme sur un char allégorique. Nous sommes jointes par des cyclistes aux mollets gros comme des jambons qui remorquent celles qui ont trop dansé et dont les pieds sont couverts de cloques, celles qui marchent avec des cannes et celles qui utilisent des fauteuils roulants. Nous couronnons celles qui chient le plus longtemps et celles qui font jaillir le contenu de leur sonde urinaire comme des geysers. Sur nos t-shirts on lit *bitch dansée déchaînée*. Nous nous cédonos nos baux tandis qu'une fille blanche rase ses dreads. On a installé Paul sur un trône : il est enceint et immense. Il a une barbe brillante et luxuriante, des cheveux poussent là où la calvitie se pointait il y a quelques mois. Louise et Céline lui tricotent des vêtements sans regarder leurs mains. Elles ont pris du speed et ne sentent plus leur arthrite. Des chiens mira gros comme des chevaux guident des malcommodes en talons hauts à travers les nids de poule. Une jeune fille avec le syndrome de Down vide sa diva cup sur la tête d'un bully.

La musique est forte. Nous réveillons des quartiers entiers. On nous klaxonne pour nous faire taire, mais Nicki Minaj rappe plus fort, Céline pousse la note plus haut et nous sommes toujours plus nombreuses à scander des obscénités qu'une interprète signe sur écran géant. Stéphanie et Nina frenchent comme s'il n'y avait pas de lendemain et elles ont sûrement raison. Comme dans les films, nous faisons des pipes aux policiers pour leur voler leur gun – ils ne tueront plus ni nos sœurs ni nos fils. Nous crachons leur smegma sur leurs bottes. Nous roulons

sur leurs voitures comme un monster truck, en versant de la bière sur nos têtes. Nous crions *C'est ça qu'on fait dans les toilettes des filles.*

Alix arrive à la fin du party dans un U-Haul rempli de muffins sans gluten que nous mangeons avant de nous endormir, en regardant le jour se lever sur les rues désertes et décâlissées, couvertes d'urine, de sang menstruel et de glaire. Camille et Madeleine se tiennent par la main et sautent dans des flaques de pisser. La ville est à nous et rien ne nous effraie.

PARTIE II

DE JOYEUX SABBATS : L'ÉCRITURE DE L'ABJECTION POUR ANNHILER
L'ABJECTION

JE NE SUIS PAS INVITÉE AU CARNAVAL

*Je les voulais crues, libidineuses,
scatologiques, démentes, vaginales,
vulgaires; j'espérais, bref, qu'elles dépassent
les bornes.*

Lucie Joubert

Je me souviens de soirées passées dans des sous-sols de banlieue, des canettes de bière, de la porno sur écran géant, des insultes joyeuses que l'on s'échange entre amis. Je suis la seule fille. On se raconte des histoires salées, on discute de nos fantasmes. La vulgarité de mes camarades est banale, elle suscite des rires et des exclamations de surprise. Ils parlent de leurs érections, de l'effet que leur fait telle collègue. Je mesure le poids de leurs mots, la violence de leurs expressions. Je m'amuse à concevoir des images qui rendent compte de mon propre corps, de mon propre désir. Je dis *Ce gars-là me fait squirter à cinq mètres*. On crie. On proteste : j'ai été trop loin. Je me tords de rire devant leurs regards horrifiés. Ces reproches fusent sur fond d'une compilation d'éjaculations faciales projetée sur le mur et aucun d'eux ne saisit l'ironie de la situation.

Pendant un instant, les anecdotes sur nos dernières aventures s'entremêlent à des discussions philosophiques ; nous regardons des vidéos pornographiques en écoutant du Bach ; le stoner prend des allures de grand sage et le bon élève vomit dans ses chaussures. Par contre, les renversements ne m'incluent pas activement. Je peux être ivre, je peux rire, je peux être malade, mais, ici comme ailleurs, « les gars font des blagues entre eux, devant les femmes. » (Joubert, 2002; 41) Je me rappelle ce lieu commun : un homme qui a le sens de l'humour fait rire; une femme qui a le sens de l'humour rit.

Chacune de ces soirées est semblable au carnaval tel que le décrit Mikhaïl Bakhtine à partir des rites du Moyen Âge. Cette fête en dehors du monde et de l'ordre officiel, caractérisée

par le rire, les renversements et le rabaissement de ses participants, prend d'assaut la place publique. Assister au carnaval est un moyen de pénétrer « temporairement dans le royaume utopique de l'universalité, de la liberté, de l'égalité et de l'abondance. » (Bakhtine, 2010 [1970]: 18) Les renversements s'opèrent aussi bien entre les classes sociales – les bourgeois et les paysans, le roi et le fou – qu'entre les idées : le religieux et le quotidien, la philosophie et la digestion. Cet événement se caractérise par l'importance prédominante accordée aux fonctions corporelles, qui égalisent les rapports entre les participants de la fête en provoquant un mouvement collectif vers le *bas* et qui autorisent une licence source de liens de familiarité et de rires. Il y a un laisser-aller dans les fonctions de base du corps où, selon Bakhtine, tous les *hommes* sont égaux. Il écrit ceci :

L'abolition de certaines règles et tabous en vigueur dans la vie normale [crée] un type particulier de communication à la fois idéal et réelle entre les gens, impossible en temps ordinaire. C'est un contrat familial et sans contrainte entre des individus qu'aucune distance ne sépare plus. (2010 [1970]: 25)

Cette proximité ne va pas sans rappeler le « communisme joyeux du caca » (Céline, 1932: 246) que ressent le Bardamu de *Voyage au bout de la nuit* dans les toilettes publiques de New York alors que, le temps d'une éphémère solidarité vulgaire et joyeuse, il se considère l'égal et le camarade des hommes d'affaires. Cette fête est revigorante : bien qu'elle ne soit que temporaire, que l'ordre officiel restera inchangé lorsqu'elle aura pris fin, elle insuffle une énergie qui permet de mieux tolérer la suite. Quand Lucie Joubert me révèle que les menstruations ne font pas partie de la liste des fonctions corporelles que relève Mikhaïl Bakhtine (2002: 48) je m'effondre. Je cherche de page en page et je ne trouve pas. Elle a raison, elle me dit en souriant : « cet ouvrage, paradoxalement, met bien en évidence les motifs d'une exclusion qu'il est censé subsumer. » (1998a: 301) Je cherche un corps qui serait le mien et qui ne serait réduit ni à la maternité ni au trou. Il n'y a pas de trace de glaire ou de lubrification vaginale non plus. Joubert gâche le party, s'acharne à tuer mon fun. Elle dit encore :

le renversement de pouvoirs et des hiérarchies inhérents au carnaval, le mouvement du bas vers le haut si cher à Bakhtine, se fera non pas entre les hommes et les femmes (dans un rapport dominant-dominé), mais plutôt entre hommes. La redistribution se fait verticalement, rarement dans un mouvement de translation. (1998a; 300)

J'ai toujours cru que j'aimais prendre part au carnaval avant de réaliser que j'y étais, comme dans les lointains sous-sols de banlieue, spectatrice et non participante.

Je me suis lancée à la recherche d'un endroit où je pourrais, moi aussi, communier avec mon corps et faire la fête. J'ai cherché à identifier ce qui, chez Bakhtine, m'en empêchait. J'y ai trouvé plusieurs raisons et toutes tournaient autour de la question de la nature de mon corps : inachevée. J'ai cherché où mon corps avait une place et j'en ai trouvé une du côté de l'abjection chez Kristeva, mais je n'y ai trouvé ni joie ni libération, seulement un sentiment de honte et une série de prescriptions. J'ai enquêté sur la nature de cette condamnation et j'ai fait face à un reproche étrangement familier : la nature indéfinie de mon corps. J'ai cherché le plaisir et je l'ai trouvé. C'est une fête où les corps sont définis et surdéfinis par celles qui les habitent, qui en dressent un portrait complet, d'une précision écœurante. C'est une fête où l'abjection est utilisée pour annihiler l'abjection, pour se familiariser avec les corps et apprendre à ne plus les craindre. C'est un joyeux sabbat. Et c'est la langue qui nous montre le chemin. On y arrive par l'antiparastase, par l'ironie, mais surtout, on y arrive ensemble, en communauté.

LETTRE À MIKHAÏL

Cher Mikhaïl,

Vous avez ravi mon cœur. Je ne cesse de passer entre mes doigts les pages de votre livre *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*. Rien qu'à lire votre nom, je mouille ma culotte. Je ne peux m'empêcher de parler de vous, de vos théories, du moment où vous m'avez accordé le droit de vivre telle que je suis.

Vous avez conceptualisé, mis en mots, fait entrer dans l'histoire littéraire ce dont je parle quotidiennement, dans le confort de mon appartement, la porte fermée, dans la plus grande familiarité. Je m'étonne, toujours avec plaisir, de la durée et de l'intensité de mes gaz, de la fermeté et de la longueur de mes étrons, je félicite avec entrain les aptitudes à déféquer de mes enfants, je ne mange qu'avec gourmandise, j'ai des relations sexuelles nombreuses avec mon mari, sa sœur, mes voisins, je commence tous mes dimanches matin en vomissant joyeusement le festin de la veille.

Vous m'avez réconfortée dans mon amour de la culture populaire, du vulgaire, de l'inutile. Je constate désormais, dans mon quotidien, la grandeur de ces choses. Sous l'angle du réalisme grotesque, je ne suis plus vulgaire, je suis sensée : ce que j'accomplis comme travailleuse ou comme mère n'a ni plus ni moins de valeur que la puissance de mon jet à la première miction du matin.

Ce qui m'inquiète, Mikhaïl, c'est de constater à quel point nous sommes éloignés, vous et moi. Comme il est difficile de vous lire et de ne jamais me retrouver entre vos lignes. Je me cherche dans les portraits que vous dressez du carnaval. Les corps comme le mien ont une sexualité, mais, semble-t-il, pas de désir. Comme il est douloureux de voir tous ces corps débordants de plaisir et de m'en retrouver absente. Chaque relecture me place devant ce constat : mon désir vous est étranger.

Permettez-moi ici de reprendre votre incipit et d'appliquer à mon corps ce que vous affirmez de l'œuvre de Rabelais : de tous les corps que compte votre œuvre, le mien est, dans votre ouvrage *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, « le moins populaire, le moins étudié, le moins compris et apprécié. » (2010 [1970]: 9)

Souhaitez-vous vraiment, Mikhaïl, « [abolir] toute distance entre les individus en communication » (2010 [1970] : 19), ou préférez-vous me laisser à l'extérieur de votre vie et de votre livre ? Je ne veux plus de distance entre nous. Je vous veux contre moi. Je veux enserrer votre vit entre mes cuisses. Il est temps, mon amour, de mettre en pratique ces théories qui vous ont valu tant de reconnaissance. Je vous invite à vous enfoncer le visage dans ma chatte, à contempler le bas au plus près. J'en appelle à votre honnêteté intellectuelle.

Vous dites que le rabaissement du haut (la tête) vers le bas (le ventre, le cul, les organes génitaux), c'est-à-dire cette communion de l'esprit avec la satisfaction de besoins naturels, est à la fois destruction, régression et renaissance. Mais voilà, vous ne parlez de mes seins et de mon ventre qu'en termes de *naissance* et de *résurrection*. Ils sont un lieu de passage aux corps des hommes (2010 [1970] : 308) : ils relèvent davantage de la métaphore que du biologique. J'aimerais bien que vous m'expliquiez comment un phallus en érection appartient sans doute aucun au *haut*, au spirituel (puisqu'il symbolise la puissance, la force virile), mais qu'une fois en contact avec une femme, il appartient désormais au *bas*. N'est-ce pas ce que vous avancez ? Perdez-vous de votre esprit lorsque nous nous ébattons ? Est-ce que ma vulve porte en elle un sort archaïque qui ne peut qu'abrutir ou donner vie ? Ma vulve à moi n'appartient-elle jamais au spirituel ? Je ne peux m'empêcher d'enlever vos parenthèses et de lire : « une femme ; toujours le bas. » (2010 [1970] : 311) Vous ne me laissez pas me détruire complètement. Si « [le] rabaissement creuse la tombe corporelle pour une nouvelle naissance » (2010 [1970]: 30), vos écrits ne me laissent pas m'abîmer : je n'ai pas la possibilité de renaître dans le carnaval. Je dois choisir entre donner naissance, permettre votre renaissance ou mourir, mais cela ne fait que retarder la mort qui suit inmanquablement la naissance, la mort à laquelle vous me condamnez.

Vous creusez ma tombe chaque fois que vous tardez à me répondre, chaque fois que vous niez ma condition biologique, mon existence. Vous m'oubliez sans cesse. Je connais autant votre cœur que votre œuvre, je me remémore aussi bien le trajet des veines sur votre pénis que les chemins qu'entreprend votre esprit dans l'élaboration de vos théories. Je pourrais citer chaque ligne de votre œuvre pendant mon sommeil. Vous souvenez-vous seulement de mon adresse? J'ai parfois la triste impression que vous vous réservez le droit de donner naissance, par la bouche, à la parole, et que vous ne me laissez que le travail de donner naissance, par voies basses. Pourtant, mon corps porte en lui ces destructions que vous me refusez. Comment pouvez-vous prendre la peine de recopier quinze variations du mot excrément, en faire un chapitre savant, et ne jamais vous attarder une seule fois aux menstruations ? Je peux vous parler de mon endomètre qui se desquame tous les mois, de la douleur, du sang qui coule, d'abord brun, puis rouge clair, abondant, de la texture particulière du sang menstruel, des caillots, de l'odeur. Je peux vous parler du lait maternel caillé entre les plis du cou de mon nourrisson, les taches de lait jaune sur mes draps, la croute de lait durcie sur le bout de mes mamelons. Je dois absolument mentionner la forme étonnante qu'ils prennent dans les tubes du tire-lait dont ils adoptent la forme, de leur allure de petits pénis qui éjectent le lait au rythme mécanique de la pompe.

Quelques jours avant l'ovulation, je perds un bouchon de glaire cervicale. Cela ressemble à la colle qui tient une carte de crédit neuve sur une lettre d'approbation. Parfois, si je porte une jupe, elle forme une boulette qui glisse le long de ma cuisse. Quand j'ovule, mes sécrétions vaginales se liquéfient et ont la texture d'un blanc d'œuf cru. Je voudrais que vous y pensiez la prochaine fois que vous vous cuisinez une omelette. (Ou avez-vous une femme pour les casser à votre place, les oeufs ?) Imaginez-moi au moment de mon cycle où je suis la plus désirante, imaginez la texture entre vos doigts.

Vous faites un idiot de vous. Votre prétention à l'exhaustivité est ridicule, risible, puérile ! Attardez-vous à la fonctionnalité de mon corps, à ce qui en fait un véhicule biologique. La cyprine, la morve, la glaire cervicale, les larmes, le sang menstruel, la sueur, le liquide amniotique, la salive, les lochies, le sébum, le pus, la merde, l'urine, la lymphe. Remarquez les fluides que nous partageons et observez ceux dont vous vous êtes privé. Je vous laisserai toucher et goûter à tout. Je garderai pour vous des échantillons dans des fioles.

Laissez-moi m'échouer avec vous, laissez-moi communier avec vous dans tout ce qu'il y a de plus bas. Remarquez la sueur sur mon front, le musc de mes aisselles, lorsque nous folâtrons. Voyez comment je lubrifie et comment cela colle dans les poils de votre pubis. Ne m'obligez pas à porter vos enfants, je n'en ai que faire. Je veux vous baiser, je veux vous écrire, je veux contribuer à vos recherches et y glisser mon corps. Et, s'il le faut, je trouverai chacun des exemplaires de votre œuvre et je les badigeonnerai généreusement de tout ce que je secrète pour éviter que vous vous couvriez de honte, pour qu'il ne soit plus possible de nier mon plaisir dans les théories que vous déployez.

Ne m'oubliez plus.

Bien à vous.

C.

MIKHAÏL SE FOUT DE MOI

*spotted la fille illégale
celle qui va
conquérir
ce qui reste à corrompre*

*spotted la fille wasted
qui cale son rosé
dans une gourde disney
féerie's worst nightmare*

Emmanuelle Riendeau

Je suis la maîtresse de Bakhtine et il m'ignore parce qu'il est mort en 1975, bien avant ma naissance. Il ne répond pas à mes lettres et ses livres ne changent pas. Je voudrais lui dire son erreur, le supplier de tout refaire. On me reproche de prendre tout personnel, mais à quoi bon lire sans croire au pouvoir politique des mots ? À quoi bon lire si l'on ne croit pas que cela peut changer notre vie ?

J'avais cette intuition que l'inversion du haut et du bas telle que pensée dans le carnavalesque chez Bakhtine était intimement lié à l'adage féministe *le privé est politique*. Mais Bakhtine me contredit. Il répète sans cesse que cette inversion, ce rabaissement rituel, doit avoir lieu sur la place publique pour prendre toute sa valeur, que c'est sur la place populaire qu'il prend son sens. Il martèle que tout le monde est invité au carnaval, mais il faut bien quelqu'un pour cuisiner, nourrir les enfants, soigner les malades, *rester à la maison*. L'une des principales fonctions sociales du carnaval est d'ailleurs d'abolir toute forme de hiérarchie. Cela ne suffit pas : il faut abolir la distance entre le privé et le politique. La participation active des femmes¹ dans le carnaval créerait de plus grandes possibilités de renversements et de

¹ J'utilise le mot femmes de façon à inclure toute personne sur le spectre de la féminité ou toute personne pouvant trouver une résonance dans des expériences dites féminines, tout en reconnaissant que ces personnes vivent des expériences différentes et ne bénéficient pas toutes des mêmes privilèges.

subversion. La participation des femmes accroîtrait le nombre d'inversions possibles qui pourraient, en plus de se faire entre les différentes classes sociales, désormais opérer entre les genres (hommes/femmes), entre les divers rôles genrés (occupation, métier) et au sein même du genre féminin (les stéréotypes de la butch, de la diva, de la mère au foyer, etc.). La multiplication des catégories d'inversion vient créer un spectre, un continuum, plutôt qu'une antithèse où deux idées se définissent dans l'opposition : c'est la binarité qui est mise à mal. Le carnaval ne serait alors ni masculin ni féminin : il serait définitivement queer.

Je pense à la femme de Bakhtine, Elena Aleksandrovna Okolovič, dont je ne sais rien. Les biographes de Bakhtine affirment : « He was a child without his wife. » (Clark & Holquist, 1984: 52) Ils disent aussi d'Elena que « her most important function was to attend to all the needs of a man who was very set in his habits [...] » (Clark & Holquist, 1984: 52) Si je l'avais invitée à faire la fête, elle m'aurait probablement répondu non, trop occupée qu'elle était à changer les chemises de nuit de son mari malade, à cuisiner ses repas, à lui préparer du thé fort et chaud.

Le carnaval s'inscrit dans la tradition littéraire du grotesque, une forme qui « illumine la hardiesse de l'invention, permet d'associer des éléments hétérogènes, de rapprocher ce qui est éloigné » (Bakhtine, 2010 [1970]: 44) et qui transmet une sensation carnavalesque du monde « corporellement vécue ». (Bakhtine, 2010 [1970]: 47) Le grotesque allie des conceptions esthétiques souvent opposées, comme la vie pratique et la vie intellectuelle, la culture populaire et la culture savante, et c'est par le rabaissement qu'il y parvient. Bakhtine explique : « Rabaisser, cela veut dire faire communier avec la vie de la partie inférieure du corps [...] par conséquent avec des actes comme l'accouplement, la conception, la grossesse, l'accouchement, l'absorption de la nourriture, la satisfaction des besoins naturels. » (2010 [1970]: 30) L'esthétique du grotesque-carnavalesque se base donc sur une relation aux corps et sur la possibilité de renouveler notre vision du monde en s'y frottant d'un peu plus près, en s'y fourrant le nez. Or, il n'y a qu'un seul type de corps qui puisse entreprendre l'aventure — la conquête ! la découverte ! — des corps de l'imaginaire grotesque. Bakhtine évoque un corps entier, achevé, neutre, un « corps populaire, collectif, générique. » (2010 [1970]: 28) qui se mêle, le temps du carnaval, à la monstruosité, l'intègre et repart revigoré. Mais voilà, ce corps, sujet du grotesque carnavalesque, celui qui profite de l'illumination, des rires et de la solidarité,

c'est le corps d'un homme cisgenre blanc. L'imagerie grotesque est composée de corps dits inachevés, ce qui reviendrait à dire : les corps qui n'ont pas de pénis, ceux dont le pénis viendrait provoquer une ambiguïté dans une perspective binaire du genre, ceux qui sont en situation d'handicap, ceux qui sont gros, ceux en situation de grossesse, d'accouchement. Les corps qui sont dans un état de changement sont tous, par définition, des corps grotesques, et ils s'opposent à une conception *classique* du corps représenté dans toute sa force, sa maturité et sa virilité. De même, notons que, dans la vie sociale, les corps des personnes racisées sont animalisés, ensauvagés, sexualisés, fétichisés : ils appartiennent au *bas*. Nous y reviendrons.

Nous pourrions penser que les corps des personnes avec un utérus seraient exemptés de leur condition grotesque s'ils ne sont occupés ni à porter ni à donner la vie, mais Bakhtine nous rassure : il suffit qu'un corps soit « du moins prêt à concevoir et à être fécondé » (2010 [1970]: 35) pour en mériter le titre. La seule exception qui invite à penser les corps des hommes comme grotesques est de les concevoir en situation d'accouplement et, donc, en contact avec un corps grotesque qui leur transmettrait sa monstruosité. Les corps des femmes sont dans un état de perpétuel inachèvement : ce sont des corps sans frontières, monstrueux, qui ne profitent pas du grotesque, mais qui en sont le décor, qui ne profitent pas du carnaval, mais en sont l'attraction. Il en va de même pour les corps des personnes intersexes et ceux des personnes trans, corps dont le théoricien ne parle pas.

Bakhtine utilise fréquemment l'expression « sein maternel » (2010 [1970]: 26) et, chaque fois, j'espère qu'il s'attardera à l'allaitement, au colostrum, ce liquide dense et sucré qui précède la première montée de lait. Mais ce n'est qu'une façon de parler et Bakhtine n'abordera jamais la question de l'allaitement, bien que, vraisemblablement, il en connaisse l'existence. On ne parle des corps des femmes que pour mieux parler des hommes, et les réalités biologiques (et sociales) de l'allaitement ne les concernent pas. Ces corps servent le discours académique comme ils servent la fête : ils sont un carrefour, un lieu de passage, une métaphore au service d'un discours et d'une existence masculins. Ils permettent aux hommes de s'abandonner dans le bas et de se donner un élan vers le haut. Ce qui s'élève n'est plus ou n'a jamais été féminin. Le féminin est resté dans le bas, dans la terre, dans la tombe. Les femmes et les groupes marginalisés sont les spectateurs du carnaval, au mieux ; s'ils y participent, c'est

comme attraction, comme objet, à leurs risques et périls, sans possibilité d'élévation future : ils ne sont pas les *sujets* du carnaval.

Le bas corporel n'est pas le lot des femmes : leurs corps, à elles, est toujours grotesque, dans la vie comme chez Bakhtine. Il n'est pas considéré dans ses fonctions de base, mais dans ses fonctions reproductives, à savoir la capacité, ou non, à porter un enfant. Les organes génitaux des *femmes*, Bakhtine adoptant une vision binaire et essentialiste des genres, sont représentés dans une perspective qui « points to the element of reproducibility and not the genitalia as such. » (Pimentel Biscaia, 2011: 55) Les organes génitaux des personnes avec des utérus sont effacés par leur fonction reproductive. Le clitoris, l'urètre, les petites lèvres et les autres parties de la vulve s'effacent devant le vagin, qui prend toute la place dans les représentations, dans le vocabulaire, dans le carnaval. C'est une métonymie : on prend le vagin pour l'organe génital, l'organe génital pour la fonction, la fonction pour la personne. Luce Irigaray va plus loin quand elle affirme que, moins encore qu'une simple fonction, le sexe (l'organe comme le genre) « "féminin" est toujours décrit comme défaut, atrophie, revers du seul sexe qui monopolise la valeur : le sexe masculin. » (1977: 68) Le vagin ne serait que le revers du pénis, il ne servirait que lui ; pis encore, peut-être n'est-il rien du tout :

son sexe représente *l'horreur du rien à voir*. Défaut dans cette systémique représentation du désir. « Trou » dans son objectif scopophilique. Que ce rien à voir doive être exclu, rejeté d'une telle scène s'avoue déjà dans la statuaire grecque. Le sexe de la femme s'en trouve simplement absent, masqué, recousu dans sa « fente ». (1977: 25)

Bakhtine fait l'erreur de penser que tous les corps grotesques, c'est-à-dire, principalement des corps nus s'adonnant à la satisfaction de besoins biologiques de façon collective et/ou publique, sont égaux, alors que les modalités du carnaval reproduisent des oppressions vécues en dehors de ce temps de fête, notamment dans l'attribution de rôles genrés assignés aux participants. Maria Sofia Pimentel Biscaia analyse les limites et les possibles du carnaval dans une perspective féministe et post-coloniale :

The question implied is whether the symbolic (also in the Lacanian sense) construction of femininity coincides with the experience of women, for the theory of carnival might re-produce perilous presumptions both for women and other border groups. In this sense, the ambivalence of the carnival lies in its simultaneous reinforcement and de-authorisation of the prevailing social texture. (2011: 117)

Plutôt que de libérer ses participants, le carnaval reconduit certaines oppressions qui devraient en principe disparaître dans l'abolition des hiérarchies, mais qui persistent puisque les seules hiérarchies qui sont réduites à néant sont celles concernant les classes sociales (et encore!). Maria Sofia Pimentel Biscaia avance que l'un des problèmes de Bakhtine est, ironiquement, de ne pas considérer la matérialité des corps. Tous les corps qui ne ressemblent pas au sien sont des concepts obscurs, des images tremblantes :

The dilemma has also been in the background of Mary Russo's discussion on the matter. When carnivals adopts, as it often does, a body to personify its riotous and transgressive energy, it should be taken into account, as Mary Russo argues Bakhtin did not, that the body in question does not appear symbolically denuded, that is, that it already carries meaning. Race, class and gender are certainly among the characteristics anybody is necessarily invested with. That being the case, when a woman's body is made the central focus of carnival spectacle those characteristics become part of a carnivalesque degradation. It seems to me that the wider spectre of meanings was camouflaged in the purely carnivalesque-grotesque view because Bakhtin's models were not *real* people, but mere artefacts of old pregnant women. I must therefore agree with Mary Russo in acknowledging this deficiency of Bakhtinian grotesque. (Pimentel Biscaia, 2011: 411)

Les corps nus ne sont pas dénués de sens, de statut, ils ne sont pas égaux. Russo et Pimentel Biscaia ont bien raison. Les riches vont chez le dentiste, les hommes cisgenres ne craignent pas les grossesses, les blagues concernant la taille du pénis des hommes noirs servent à la fois à juger de leur masculinité et à les animaliser, les personnes en situation d'handicap n'ont pas accès à toutes les infrastructures dont elles ont besoin, les femmes trans noires et les femmes autochtones sont plus à risque que tout autre groupe d'être victimes d'un crime violent, les personnes âgées sont privées d'intimité et de dignité en CHSLD, les femmes ne peuvent pas courir où elles veulent et quand elles veulent, les hommes avec une expression de genre féminine sont tournés en dérision, les femmes noires et les hommes asiatiques sont ceux qui sont le moins sollicités sur Tinder, les personnes grosses voient souvent leur problèmes de santé expliqués – à tort – par leur surpoids. Et ainsi de suite.

Le carnaval est fondé sur un acte de rabaissement, « c'est-à-dire le transfert de tout ce qui est élevé, spirituel, idéal et abstrait sur le plan matériel et corporel, celui de la terre et du corps dans leur indissociable unité ». (Bakhtine, 2010 [1970]: 29) Ce rabaissement permet de se régénérer et jouir d'une énergie nouvelle. J'y croyais, moi aussi, à cette fête. Mais Bakhtine se contredit, Pimentel Biscaia nous le rappelle « the carnivalesque-grotesque must be sought, according to Bakhtin ». (2011: 409) Ce rabaissement doit être volontaire, consensuel. Le

rabaissement, pour les femmes et les groupes marginalisés, est une condition à l'existence dans un contexte patriarcal et colonial puisqu'il est utilisé afin de maintenir une hiérarchie, qu'elle soit de genre ou de race. On a toujours le nez fourré dans leur culotte – pour leur accorder une valeur, pour leur octroyer ou non le droit d'être une femme ou un homme, pour justifier nos comportements, pour expliquer leur colère – mal baisées, menstruées, monstrueuses. Le rabaissement est souvent un acte de violence langagière par les insultes qu'on leur lance : salope, chienne, conne. Il est donc normal de remettre en doute la capacité du carnaval à donner à tous les conditions nécessaires pour se rabaisser volontairement et solidairement ; ce mouvement s'accompagne de souvenirs de violences et d'humiliations, il est subi plutôt que choisi au quotidien. Qui plus est, la modestie et la politesse attendues des femmes réduisent la licence : l'écart entre l'état quotidien et celui de la fête n'est pas grand et il en faut peu pour qu'une fêtarde devienne une hystérique. Lucie Joubert le confirme : « Tout le monde est convié à la célébration, certes, mais tous n'expérimenteront pas cette folie tolérée et passagère selon les mêmes paradigmes. » (1998a: 299) Il faut le dire, aller trop loin, pour les femmes, ce n'est pas aller très loin : la levée des inhibitions est dangereuse pour leur réputation et pour leur intégrité physique. Je me demande si elle est possible en territoire non mixte.

Je crois que la plus grande hiérarchie à abolir dans l'œuvre de Bakhtine, c'est celle qui est au centre même du grotesque: la dichotomie entre les corps achevés et les corps inachevés. Seuls les corps achevés profitent du carnaval ; les autres sont tour à tour spectateurs ou attractions, puisque le rabaissement auquel se soumet joyeusement le corps achevé dans le cadre du carnaval leur est imposé de façon quotidienne et permanente. C'est le caractère indéfini du corps inachevé qui le prive de devenir sujet du carnaval. Bakhtine avance : « il est mêlé au monde, mêlé aux animaux, mêlés aux choses ». (2010 [1970]: 36) En somme, le corps inachevé n'est pas humain. Définir ces corps tels qu'ils sont sans chercher à les comparer, leur donner une visibilité, c'est travailler à leur reconnaissance et à leur droit fondamental à la parole. La fête suivra.

MIKHAÏL A LA RÉPONSE AU PROBLÈME DE MIKHAÏL

J'ai rencontré des personnes qui m'ont dit que c'est par le dialogisme qu'on entre chez Bakhtine, que c'est par là qu'on peut prendre son œuvre d'assaut et foutre la merde, qu'il a ouvert cette porte sans penser qu'on pouvait célébrer le carnaval dans le privé, faire des *shots* avec Elena et pisser sur ses manuscrits. Le dialogisme, c'est la co-présence de plusieurs voix qui se superposent les unes aux autres sans hiérarchie, ce qui leur permet d'exister dans toutes leurs contradictions. Les théories du dialogisme, qui précèdent celles du carnivalesque, permettent de penser les incohérences et les angles morts de leur théoricien. Bakhtine peut sauver Bakhtine. Il y a déjà, dans son œuvre, cet outil qui aurait dû lui ouvrir les yeux sur le silence et la violence auxquels, de pair avec Rabelais, il confine les femmes et les groupes marginalisés. Maria Sofia Pimentel Biscaia explique « [...] though in the historical and academic context of their formulation some ideologies were inexistent, dialogism retained the possibility for their voices to be integrated as the very dialogical process of becoming evolved. ». (2011: 120) Bakhtine aurait pu sauver Bakhtine, mais il ne l'a pas fait. Le dialogisme – qu'il a lui-même théorisé, rappelons-nous ! – est un outil conceptuel idéal pour évaluer ses angles morts. Ironiquement, il semble que Bakhtine était trop occupé à signaler aux autres ce qu'ils négligeaient pour s'interroger sur ses propres a priori. Le carnaval doit se penser sur un spectre ; le penser en termes d'opposition binaires simples réduit son potentiel créateur et subversif. Le dialogisme implique aussi de concevoir les pôles « as ends of a continuum rather than discrete entities ». (Kehde, 1992: 27) La simple inversion du haut et du bas, du fou et du roi, invisibilise les myriades de rapports de domination qui traversent les communautés. Cette conception dichotomique de la société exclut une partie de la population – celle qui n'a pas accès à la place publique. Patricia Yaeger écrit : « This is to argue that, despite Bakhtin's interest in public (i.e. dominant) voices, despite his disinterest in the rebellion of private unconscious, the dialogic is not a force for domestication. » (1992: 243) J'ai rencontré quelqu'un qui m'a dit de prendre ce que je veux de Bakhtine et de partir en courant.

De Bakhtine, je veux garder l'habitude de répéter sans cesse les mots *joie, rire* et *ambivalence*. J'ai envie de croire à la solidarité qu'amène l'expérience de la matérialité en communauté. Je le crois quand il affirme « [L']élément corporel est si magnifique, exagéré, infini. Cette exagération revêt un caractère positif, affirmatif » (2010 [1970]: 28), et je l'aime quand il me rassure en chuchotant : « [le] terrible [est] vaincu par le rire. Le terrible prend toujours un tour drôle et joyeux. » (2010 [1970]: 48) Je plaide en faveur d'une jouissance dans la contradiction, d'une multiplication des identités dans une perspective intersectionnelle, telle que pensée par une variété de féministes noires dont la juriste afro-américaine Kimberlé Crenshaw. C'est-à-dire : je veux que l'on puisse subvertir plusieurs rapports de domination dans une même fête, puisque nous sommes agis par une multitude de ces rapports qui se croisent et qui s'influencent entre eux. Un carnaval idéal requiert un consentement *joyeux et gai* à être rabaissée ; nous ne devons pas être expédiée au bas corporel, nous devons nous y jeter, participer à cette mascarade où « enhancing one's pleasure, power or freedom. » (Berman, 1992:123) nous serait possible. Le carnaval régénère par le rire : il donne une énergie nouvelle aux individus qui y participent, mais aussi aux communautés qu'ils forment et dont les liens se resserrent par la création de souvenirs, par le développement de complicités et de familiarité.

Le dialogisme me sert pour passer du particulier au collectif : si je souhaite célébrer la masse, je veux aussi honorer les individus, marquer leur multiplicité, leurs contradictions et leur ambivalence. Je veux passer de la honte à la joie, je veux être excessive, incontinent. Je veux jouer aux limites du rire, de la surprise et du dégoût. Je veux couper le souffle de mes ami-e-s. J'aimerais que l'on puisse fêter, nous aussi. Bakhtine dit que le roman est le lieu du carnaval, que maintenant que la place publique est morte (mais l'est-elle ?), c'est la littérature qui lui succède.

Au Moyen Âge, le carnaval était une façon de conserver l'ordre établi en permettant aux paysans d'évacuer la pression dans un cadre pré-établi. Penser l'écriture carnavalesque dans une perspective ethnocritique permet de mesurer ce qu'elle peut intégrer d'altérité et comment elle contribue à changer le rapport au monde. La lecture se pense dans un rapport similaire au temps du carnaval, en ce sens qu'elle se fait en dehors du temps de la vie quotidienne et qu'elle permet de remettre en question toute idéologie et d'imaginer un monde nouveau. Son aspect rituel participe d'un travail de resymbolisation pour les lectrices et les rires et les surprises que

la lecture entraînent agissent comme un « joyeux principe régénérateur ». (Bakhtine, 2010 [1970]: 30)

Il serait intéressant de penser l'écriture et la lecture de textes carnavalesques à la lumière du rite de passage tel que défini par Arnold Van Gennep. (1909) Ce processus se pense en trois étapes. La première étape est la séparation, où les sujets se séparent du monde : dans le carnaval, c'est le moment où le quotidien fait place à la fête, chez la lectrice, ce serait celui où elle s'isole et ouvre son livre. La seconde étape est la période de marge où les sujets assistent à une *carnavalisation* du monde : le carnaval est, évidemment, l'emblème même de cette période ; chez la lectrice, cela correspondrait au moment de la lecture. La dernière étape est celle de l'agrégation, où le sujet ressort changé de son expérience. Il est intéressant de noter comment le carnaval et la littérature opèrent des mouvements semblables lorsqu'on les compare à un rite de passage. La lecture permet un contact avec le familier, le bas corporel, elle carnalise le monde, de façon plus sécuritaire pour les femmes et les groupes marginalisés. Surtout, le retour vers le haut que promet le carnaval est désormais possible pour toutes. La lectrice peut profiter des corps des autres, intégrer une part d'altérité et fermer son livre, changée, espérons-le, divertie du moins. Je pense que la littérature peut changer le rapport au corps.

La honte suscitée par le sentiment d'inadéquation lorsque l'on compare son corps à ceux, *idéaux*, que nous présentent les médias, les littératures, la mode, le cinéma et la télévision donnent une impression d'*anormalité*. Ces représentations contribuent à une désinformation, l'uniformité entre celles-ci leur conférant une aura de vérité. Or, l'incohérence entre les corps *idéaux* et ceux des personnes qui les regardent est susceptible de faire naître de la gêne et des craintes : on peut s'inquiéter de phénomènes qui sont tout à fait normaux, mais peu représentés ; on peut hésiter à aller chercher de l'aide pour de réels problèmes que l'on pense normaux ou bien que l'on juge trop embarrassants pour oser en parler. Les représentations lissées des corps et la honte que génèrent les tabous – qui délimitent ce dont on peut parler ou non, ce que l'on peut montrer ou non – contribuent à fausser le portrait des enjeux de santé, notamment ceux concernant les femmes et les personnes queers. Pensons, dans une perspective cisnormative puisque peu d'études scientifiques se penchent sur le rôle de l'identité de genre, à la mise en marché de médicaments, en particulier les contraceptifs hormonaux, dont les effets

secondaires sont largement supérieurs, voire dangereux chez les *femmes*, à la négation de l'existence de l'endométriose pendant des décennies, aux sous-diagnostics de crise cardiaque chez les patientes, à la découverte² – toute récente ! – de l'ampleur du clitoris. (Censin 2018 ; Abdoun, 2019 [2014]) Pensons aux recherches balbutiantes sur l'interaction des hormones prises par les personnes en transition et divers médicaments, pensons aux interventions faites sur les enfants intersexes sans leur consentement afin de leur imposer une identité binaire. Pensons aux femmes qui se présentent devant un médecin avec des symptômes inquiétants sans que leur trouble soit pris au sérieux. Il faut reconnaître une expertise particulière aux femmes et aux personnes *queers* : celle d'habiter leurs corps, de les connaître et d'être en mesure de se prononcer sur l'état et le traitement de ceux-ci. La journaliste Mona Chollet fait état des effets des préjugés sur les femmes dans le milieu médical :

Souvent, ces dysfonctionnements ont à voir avec le fameux « c'est dans votre tête » – le « mais oui, mais oui... » que marmonne le docteur Dreuf ; avec l'impossibilité de se faire entendre, d'obtenir que sa parole soit prise au sérieux [...] Une patiente est toujours suspectée d'affabuler, d'exagérer, d'être ignorante, émotive, irrationnelle. (2018: 373)

Écrire une littérature carnavalesque féministe est une action citoyenne : faire voir les corps des femmes et des personnes queers, normaliser ces corps, c'est s'employer à déconstruire les tabous qui les entourent et qui empêchent l'accès à des informations de qualité et au financement et à la diffusion de ces informations de qualité. J'oserais dire que c'est une question de santé publique. Accorder, revendiquer une place à ces corps, c'est leur donner une tribune, un intérêt, une valeur, c'est justifier le financement de recherches scientifiques.

Les féminismes sont des vulves dévorantes qui menacent nos villes, des paires de jambes géantes qui s'écartent, squattent et avalent nos institutions : « it can be argued that the fear of

² La scientifique australienne Helen E. O'Connell, à qui l'on doit la représentation visuelle contemporaine du clitoris, parle davantage d'une redécouverte, comme la forme de l'organe était connue, du moins en partie, dès 1672, telle qu'illustrée dans les travaux de l'anatomiste Reiner de Graff. Il a ensuite été – délibérément- effacé des manuels. Les travaux de O'Connell ont permis à partir de 1998 de prouver l'étendue de l'organe et la popularisation de sa représentation actuelle. La chercheuse Alessandra Cencin explique : « [s]i le clitoris tel que réactualisé par O'Connell a été *découvert*, c'est qu'il n'existait pas dans cette sphère médiatique. » (L'autrice souligne.) (Censin, 2018) C'est donc à l'absence d'une médiatisation du corps dans l'espace public que l'on doit la disparition du clitoris.

the *vagina dentata*, and taking into account the fact that Western societies have been mainly patriarchally oriented, is the fear of losing control over women's bodies which have the ability to indulge in pleasure *per se*. » (Pimentel Biscaia, 2011: 56) La peur d'un vagin qui n'est le fait ni du coït ni de la reproduction, c'est la peur d'une perte de plaisir. Et, d'ailleurs, parler constamment de vagins et non de vulves exclut métaphoriquement le plaisir de la personne qui en est la propriétaire. Je veux entendre le mot *vulve* plus souvent. Je veux qu'on dise *vulve* comme on crie *pénis* de plus en plus fort dans un restaurant avec des ami-e-s quand on est adolescent-e-s, que l'on dessine des vulves sur le front de nos camarades endormi-e-s sur le divan. Cette semaine, mon enfant scandait : *Des pieds qui puent, des fesses qui puent, des fesses qui pètent qui puent, une vulve qui pue*. Ça m'a émue que la vulve fasse partie de son carnaval.

Il y a une peur autour de la vulve, des menstruations, des organes génitaux des personnes trans et intersexes. On ne les nomme pas, ils nous fascinent autant que nous les craignons. Et c'est cette crainte qui nous interdit l'entrée au carnaval. Lucie Joubert souligne tout travail qu'il reste « à faire pour transformer cette menace en célébration. » (1998a: 306) Ça m'occupe jour et nuit.

NOUS SOMMES ABJECTES (MAIS PAS POUR LONGTEMPS)

J'ai cherché de quelle façon on parlait du corps des femmes en littérature et je me suis rappelé Julia Kristeva, psychanalyste et écrivaine française qui, elle aussi, s'intéresse à ce qui se passe *en bas*. Dans *Pouvoirs de l'horreur*, elle conceptualise la fascination et la répulsion pour le corps utérin qui serait un lieu de l'abjection. Disons-le, elle est moins joyeuse, moins frivole que Bakhtine : l'expérience des corps qu'elle décrit, je ne la souhaite à personne – mais je crois qu'elle peut nous apporter des réponses, des solutions même.

Ma directrice m'a glissé le titre de ce roman, *Zones humides*. Il n'est disponible ni en bibliothèque ni en librairie. Je dois le commander. Je lis quelques critiques sur des forums en attendant sa livraison. Plusieurs lecteurs se fâchent qu'on leur ait vendu ce livre comme de la littérature érotique. Certains avancent que ce qu'on y trouve est tellement cru, qu'il serait impossible d'y voir un *deuxième degré*. Je m'amuse beaucoup de ces lectures. Je me moque du dégoût, de l'ahurissement. J'ai l'estomac solide. Je me suis occupée du corps des autres longtemps, ceux de mes enfants, ceux de mes grands-parents. Je pense avoir passé la serpillère sur tout ce qu'un corps peut produire. C'est avec cette confiance que j'ouvre le roman, attablée à un bar de quartier. Les premières pages me font sourire, je lâche parfois un rire nerveux. Puis, page soixante-six, j'ai un haut-le-cœur.³ Je m'arrête. Je recommence le paragraphe. Ma gorge se noue et j'ai les larmes qui me montent aux yeux. Je ferme le livre, mais les images que j'y ai lues sont tatouées au revers de mes paupières. Les haut-le-cœur se succèdent et du dégoût, je passe au rire. Je ris de cette prétention que j'avais d'être au-dessus de l'écœurement, je ris parce que la puissance des images me dépasse et que je mesure leur force à la réaction violente de mon corps.

³« Le vomi ressemblait à du sang. C'était à cause du vin rouge : nous avons mis un certain temps à le comprendre. Et il y avait plein de comprimés pas digérés qui flottaient dedans. Un sale gaspillage, voilà ce qu'on s'est dit. Là, j'ai fait : « Moitié moitié ? » Et Corinna : « Oui, et tu commences. » Et là, pour la première fois de ma vie, je me suis mise à boire le vomi d'une autre. Des litres, à grand trait et en alternance avec ma copine, jusqu'à ce que le seau soit vide. » (Roche, 2009: 66)

Des œuvres comme celle de Charlotte Roche éveillent des sentiments d'horreur, de malaise, de honte. Mon rapport à cette œuvre se situe davantage du côté de l'abjection. Je dis rapport, parce que l'abjection implique une relation. C'est une réaction de l'être et du corps à une menace « d'un dehors ou d'un dedans exorbitant. » (Kristeva, 2007 [1980]: 9) Je dis une réaction de l'être et du corps et je dis par là que les effets mêlés de l'effroi, de la surprise et du dégoût traversent l'être, et que le corps réagit physiquement à une attaque dont la violence est symbolique. C'est d'autant plus fascinant que c'est toujours le corps qui attaque le corps. C'est une manifestation corporelle inquiétante qui provoque une manifestation corporelle inquiétée. Un corps, confronté à la réalité insupportable d'un autre corps — même de papier —, réagit comme si l'horreur était déjà en lui-même et tente de le rejeter –vomir, crier, fermer les yeux, fermer le livre.

Dans le chapitre « De la saleté à la souillure », Kristeva explique comment l'abjection détermine les frontières de la société : là où il y a souillure, il n'y aurait pas d'ordre. Elle écrit : « le sang menstruel [...] représente – telle une métaphore qui serait incarnée – cette fragilité objective de l'ordre symbolique. » (Kristeva, 2007 [1980]: 82) Ainsi, l'idée même des menstruations est une menace que l'on doit mettre à distance pour préserver l'ordre. Les personnes qui menstruent doivent être soumises à « un système d'exclusions dites rituelles » (Kristeva, 2007 [1980]: 9) qui passe par une régulation du corps et une intériorisation de la honte. Ce principe est le même qui nous presse à cacher les tampons dans nos manches lorsque nous allons à la salle de bain, qui empêche certaines personnes de se rendre à l'école, faute de protection adéquate, qui nous enjoint à utiliser des euphémismes pour parler de nos règles, qui nous pousse à nous taire sur les symptômes douloureux ou inquiétants qui se manifestent avec elles. C'est aussi ce même principe qui travaille à nous exclure lorsque nous tentons de normaliser les menstruations. Nous devenons, tour à tour (ou simultanément ?), des crisses de folles, des insignifiantes, des extrémistes, des malpropres.

Kristeva, bien qu'éclairante et critique des représentations misogynes de certains auteurs, contribue, elle aussi, à faire de l'abjection un phénomène qui concernerait exclusivement les corps des femmes. Mary Russo relève ce problème fondamental au sein de l'œuvre de Kristeva : son association de l'abjection et du maternel. (1994: 65) Le corps qui donne vie, selon la psychanalyste, serait un idéal abject éloigné du quotidien et de sa matérialité. Kristeva,

dans son interprétation des écrits freudiens, qu'elle critique et dont elle reconduit les oppressions du même souffle, nous demande d'accepter « cette mère incomplète et divisée qui occupe la place de "l'abjection". » (Joy, 1990: 118) Cette conception du corps de *la* mère, notamment par son caractère incomplet, sans frontières, la place en dehors de l'ordre symbolique, du côté de l'indéfinition, d'où la levée de boucliers de plusieurs critiques. D'abord, ces propos sont essentialistes puisqu'ils impliquent que toute personne accouchant s'identifie comme femme. Ensuite, en maintenant le corps dans le mystère, Kristeva encourage l'horreur et reconduit les tabous. L'accouchement serait, selon elle, une expérience cristallisante pour les femmes – excluant d'emblée celles qui refusent la maternité, celles qui sont stériles, celles qui donnent vie et qui ne sont pas des femmes. « Kristeva considère donc la maternité comme le suprême accomplissement des femmes sans y attacher les sentiments négatifs des structures sociales qui la soutiennent. » (Joy, 1990 : 116) L'accouchement dont nous parle Kristeva n'est pas une réalité biologique, mais une idée abstraite, détachée de la chair, de la douleur, de la précarité, des travaux domestiques, de l'isolement social. Lorsque nous pensons aux corps des femmes, à leur représentation dans les littératures, nous nous retrouvons face à une absence de représentations de leur réalité biologique dans une perspective qui ne soit pas érotisante ou bien horrifiante, d'une part parce que ces représentations sont écrites par des hommes, d'autre part parce que les femmes semblent très peu aborder le sujet. Lucie Joubert, lorsqu'elle tente d'expliquer le silence des femmes autour des questions du bas corporel et de l'abjection, écrit :

Mais la clé de cette résistance [des femmes à aborder le sujet pipi-caca] réside peut-être dans la référence faite par Kristeva au rôle maternel : la mère est traditionnellement celle qui nettoie la souillure, dans un contact constant avec les excréments de sa progéniture. Cette humble tâche répétitive [...] enlève au geste tout prestige, toute possibilité de *fête* ou de célébration du *carnaval*, même dans une éventuelle transposition littéraire. On peut à la limite, rire de soi en train de changer une couche : on peut difficilement transcender cet acte privé pour en faire une preuve de décadence, pour en tirer une gloire; on pense encore moins à rire de ses propres déchets. (2002: 53)

Si je cherche une place aux corps des femmes, ce n'est pas dans une horreur extatique, mystifiante et mystifiée que je souhaite les trouver, et surtout pas dans une perspective essentialisante. Kristeva parle des femmes à partir des œuvres des hommes – Bataille, Céline, Freud. Elle définit les rapports des femmes à leurs corps à partir de ce que les hommes en ont dit. L'abjection n'est pas une fête comme le carnaval, on n'y entre pas en communication avec les autres, les individus n'y sont pas égaux. L'abjection est ostracisante. Et pourtant, l'abjection

semble être l'un des rares endroits qui fassent une place aux corps des femmes. Mais, comme lors du carnaval, c'est un regard masculin qui accorde une fonction aux corps *féminins*, et cette fonction ne sert que celui qui regarde. Anne-Marie Dardigna écrit :

Il ne me plaît pas, moi, d'être fascinée en retour par le trouble mélange d'attrance et de répugnance que l'on a pour moi. Je veux être ailleurs ; non plus dans la « maîtrise », car vouloir l'obtenir sur le texte érotique, sur son contenu signifiant, c'est entrer dans l'enjeu fixé par ces textes masculins et dans l'obligation alternative : sujet dominant-objet dominé. (Dardigna, 1980: 49)

Moi aussi, je veux être ailleurs. Je veux faire la fête et je n'arrêterai de la chercher que lorsque je tomberai d'épuisement après de longues réjouissances.

Il m'apparaît que l'écriture de l'abjection pour annihiler l'abjection, pour les femmes et par les femmes, pourrait être salvatrice, pourrait s'attaquer à la ritualisation de la souillure qui contribue à donner aux hommes des pouvoirs sur les femmes. Afin de renverser le rituel de la souillure, il faudrait donc réhabiliter les fonctions corporelles dans l'ordre symbolique, les normaliser, les banaliser. La protagoniste de Charlotte Roche écrit qu'on lui a appris à « aller au fond des choses, quitte à en avoir la nausée ». (2009: 82) Il serait question d'explorer les possibles du corps, aussi difficile que soit l'exercice, pour en tirer des savoirs et, donc, à la fois se désensibiliser à l'horreur qu'ils provoquent et mieux les accepter. Dans cette idée d'aller au fond des choses, il y a, inévitablement, l'idée d'aller vers le *bas*. On lit un mouvement semblable chez Kristeva lorsqu'elle énonce : « L'abject [...] me tire là où le sens s'effondre. » (2007 [1980]: 82) Si le bas corporel n'est pas l'outil pour penser mon rapport à *Zones humides* et à l'écriture du corps, le concept de rabaissement, chez Bakhtine également, aide à comprendre une trajectoire commune. Le rabaissement est chargé d'une forte ambivalence, entre anéantissement et renaissance : c'est le mouvement dans lequel on s'abîme, mais aussi celui qui ne laisse comme possibilité que celle de se régénérer. L'écrivaine qui prend le temps de baisser les yeux et d'enquêter sur le corps, d'aller au *fond des choses*, au risque de vomir, de grincer des dents, de voir ses poils se hérissier, se reconnecte avec son corps : son haut-le-cœur se transforme en rire et son rire en cri. Là où il n'y a plus besoin de sens, il y a aussi un abandon des règles, comme lors du carnaval. Et comme ce sont les règles qui nous mettent à distance de nos corps, il est beaucoup plus facile de les accepter sans s'y soumettre. L'écriture de l'abjection pour annihiler l'abjection se déroule à la manière d'un rite de passage où la tête

est mise à l'épreuve du corps : où les représentations fictives, mensongères, sexistes, racistes, transphobes et capacitistes des corps sont mises à l'épreuve des corps eux-mêmes, de leur matérialité.

L'abjection me sert à comprendre les représentations des corps féminins dans les sociétés occidentales et leurs littératures et à travailler à les déconstruire, à démanteler l'idée de mystère entourant ces corps en mettant en lumière le rôle de l'indéfinition dans les sentiments ambivalents d'horreur et de fascination qu'ils suscitent. (Douglas, 1992). J'ai l'impression que l'abjection, si elle se répétait, si elle prenait plus de place dans les littératures, dans les discours, dans l'espace public, perdrait de son pouvoir d'horreur et changerait, irréversiblement, le rapport aux corps. Mettre les corps à distance, les écrire sans les lisser, mettre en valeur leurs travers, les esthétiser, les soumettre au cadre du langage pour mieux les observer. Cela permet de les légitimer, c'est-à-dire de rendre leur expérience tangible, reconnaissable, et peut-être, surtout, cela donne une voix aux corps, particulièrement à ceux dont on ne représente pas l'expérience. Marina Yaguello témoigne de la place de l'effroi du corps dans le langage : « la société stigmatise certains mots qui font honte ou peur, vaste domaine de l'innommable, de l'obscène, qui comprend pêle-mêle : l'érotique, le scatologique, la mort, la maladie. » (1982 [1978]: 32) Elle continue : « Le journal *Le Monde* a contraint Halimi et Beauvoir, racontant le viol de Djamila Boupacha, à remplacer le mot *vagin* par *ventre*. » (*Idem.*) L'abjection habite le langage : elle s'efforce de garder certaines choses dans l'ombre. Dans cette optique, il me semble que la littérature offre un moyen privilégié de la contrer.

Je suggère qu'une définition, voire une surdéfinition, de la fonctionnalité, c'est-à-dire la mise en texte de corps menstruant, suintant, déféquant, urinant, lubrifiant, invite à un partage d'expériences générant rires et solidarité. Une multiplication des représentations et des expériences entourant le corps permettrait, en quelque sorte, de le désérotiser. Par désérotisation, j'entends que le pullulement d'images corporelles diversifiées et issues de l'expériences de femmes permettrait de changer l'idée que l'on se fait de leurs corps et d'amoinrir l'attention accordée aux fonctions sexuelles et reproductives. Je pense que cela contribuerait à une *humanisation* des femmes : montrer ce qu'elles sont en dehors de leur rôle de mères et de maîtresse et montrer comme elles continuent à être humaines dans ces mêmes rôles. Cela passe entre autres par la possibilité que les fonctions sexuelles et les autres fonctions

biologiques du corps féminin ne soient pas représentées de façon mutuellement exclusive, qu'il n'y a pas besoin d'objectifier un corps pour le constater désirant et désirable. Dans un mouvement inverse, qu'il n'y ait pas besoin que les femmes soient déssexualisées pour leur accorder une humanité, comme on le fait en rappelant le statut de mère et de fille pour appeler à la sympathie lors d'une tragédie, comme on distingue les femmes bonnes à baiser et celles bonnes à marier, comme on associe la modestie au niveau de respect qu'une femme a envers elle-même.

L'abjection – une intériorisation sexiste de la honte et de la crainte du corps des femmes – contribue à censurer et à policier les femmes, qui ont appris à le faire elles-mêmes, par elles-mêmes, entre elles-mêmes. L'écriture de l'abjection pour annihiler l'abjection s'inscrit dans un processus solidaire de réappropriation et d'autodétermination des corps en faisant cohabiter les fonctions biologiques et sexuelles ; elle s'inscrit dans un processus d'antiparastase, soit la réappropriation politique des insultes et des blâmes. J'espère y trouver un endroit de débordement, de plaisir, de rires et de solidarité.

REGARDER ET ÉCRIRE NOS CORPS

*Et s'il fallait que j'accepte de devenir une
grosse crisse de folle pour que je
recommence à régner sur moi, alors je ne
regrette rien.*

Maude Lafleur

Je tente d'identifier ce qui cloche dans les représentations de nos corps, ce que nous pouvons, - devons ! – changer. L'abjection et le carnavalesque pensent les corps des femmes à partir du regard des hommes et en fonction de ce qu'ils apportent à ceux-ci : la vie, la descendance, du plaisir. Un corps de femme qui n'existe que pour lui-même, qui ne donne pas ou – pire – prend, demande, exige, ne peut qu'entraîner horreur, dégoût et chaos. Laura Mulvey théorise, à partir de ses observations du cinéma hollywoodien, comment le regard des hommes, le *male gaze*, objectifie les femmes :

[T]he film opens with the woman as object of the combined gaze of the spectator and all the male protagonists in the film. She is isolated, glamorous, on display, sexualised. But as the narrative progresses she falls in love with the main male protagonist and becomes his property, losing her outward glamorous characteristics, her generalized sexuality, her show-girl connotations; her eroticism is subjected to the male star alone. By means of identification with him, through participation in his power, the spectator can indirectly possess her too. (Mulvey, 1992: 28)

Mulvey fait part de l'adéquation entre la caméra, le spectateur et la star masculine d'un film qui, tous, regardent une femme réduite à l'objet de ce regard masculin. Ce qui est représenté d'elle est déterminé (et limité) par les hommes qui l'entourent. Il en va de même en littérature. Je roule des yeux chaque fois, ou presque, que je lis des descriptions de personnages féminins écrites par des hommes et je jure que je foutrai le feu au prochain livre où je lirai l'expression des *seins lourds* (qui, évidemment, défient la gravité, puisque, aussi pesants soient-ils, ils ne tombent jamais : ils flottent autour de leur propriétaire comme une bouée de secours). Si je lis qu'une personne a les seins lourds, je pense d'abord à ses maux de dos, à la difficulté de se

procurer des soutien-gorge, à l'injonction à en porter, à la multiplication des remarques déplacées, à la gêne, aux binders chers et inconfortables, aux défis de l'allaitement.

La perte de la lascivité dont parle Mulvey lorsque le personnage féminin devient la propriété du personnage masculin nous ramène à la distinction vierge/putain. L'humanité que l'on accorde au personnage féminin dépend de sa domesticité : si elle est jolie et refuse la domination masculine, c'est une putain ; si elle est jolie et accepte la domination masculine, c'est une vierge, une épouse, une mère. Nancy Huston se fâche :

L'essentiel, l'éternel, le sempiternel, l'éminemment agaçant à mon sens, c'est la scission radicale des deux images du féminin : la maman et la putain. [...] Aujourd'hui encore, il semblerait que nous tenions coûte que coûte (dans nos artefacts culturels sinon dans notre vie quotidienne) à garder étanche la paroi séparant les deux domaines. » (2004 [1982] : 15 et 18)

Dans la vie sociale, les femmes sont condamnées à cette binarité claustrophobique qui témoigne d'une obsession classificatoire. D'abord la binarité homme-femme, la femme étant le double complémentaire de l'homme. Puis, la distinction entre les vraies et les fausses femmes, les femmes intersexes, les femmes trans, les lesbiennes et les personnes non binaires étant ici exclues. Des vraies femmes, distinguons les vierges des putains. De ces vierges, il ne faut considérer que celles qui sont ou seront mères. De ces mères, ne comptez que celles qui sont douces, modestes, altruistes jusqu'à s'oublier. Et pour appliquer ces critères, il suffit de trouver un homme cisgenre et hétérosexuel, n'importe lequel, préférablement un blanc.

La tradition littéraire tend donc à représenter les femmes dans leur relation aux hommes. C'est Virginia Woolf qui me l'a dit en premier dans *Une chambre à soi* : « Il y a des confidentes, bien entendu, dans Racine et dans les tragédies grecques. De-ci, de-là, il y a des mères et des filles. Mais, presque sans exception, les femmes nous sont données dans leurs rapports avec les hommes. » (Woolf, 1965 [1951]: 111) Le maintien des représentations de leurs corps sert à perpétuer une conception traditionnelle de la masculinité qui dépend de la servilité des femmes. Les corps des femmes, dès qu'ils sont représentés nus, semblent devoir évoquer un certain érotisme – et non un simple état du quotidien, comme c'est le cas bien souvent. L'érotisme, selon Anne-Marie Dardigna, est une « idéologie de la sexualité [du] XXe siècle » (1980: 93) qui transparait chez plusieurs auteurs français, notamment Leiris, Bataille, Klossowski, Robbe-Grillet, etc. Dardigna soulève les « liens privilégiés avec le catholicisme »

qu'entretient l'érotisme dans la littérature française : on y retrouve « une certaine dimension du sacré [...] dans la conscience du péché. » (1980: 71) Les sujets du récit érotique attribuent une force subversive à l'exercice d'un plaisir par le sujet, mais pas par leurs partenaires « méprisées, chosifiées, la plupart du temps anonymes ». (1980: 63) L'absence de désir des femmes dans l'érotisme – ou bien l'animalisation et la diabolisation de celles à qui on le reconnaît – et l'intellectualisation à l'excès de la sexualité relève, selon Dardigna d'une « pudeur [...] risible et peut légitimement faire douter de l'honnêteté intellectuelle du discours qui la sous-tend. » (1980: 79) Autrement dit, l'érotisme est une mascarade qui cachent les désirs des femmes et leur agentivité afin de donner une impression de pouvoir aux hommes – qui dépendent de ce procédé pour performer et confirmer une masculinité idéale. C'est une fiction écrite par les hommes, pour les hommes, qui tente d'intellectualiser la sexualité, de lui créer des codes afin de prouver leur maîtrise. L'érotisme est une réglementation de la sexualité dans laquelle le plaisir se manifeste dans la transgression des lois par ceux qui les font. Les hommes peuvent faire les lois, les imposer et les transgresser. Les femmes ne peuvent que les subir.

Dardigna note également que l'érotisme est élitiste et bourgeois, d'une part parce que ses définitions et les réflexions qui l'entourent se retrouvent davantage dans les textes littéraires – la définition de l'érotisme dans le dictionnaire étant réduite à « amour maladif » ; d'autre part parce que « [l']enjeu de ce principe c'est la maîtrise culturelle du sexuel qui permet un bénéfice supérieur à l'échange génital, et l'érotisme, dans une telle perspective, n'est autre que l'organisation particulièrement élaborée d'une mythologie de la volonté virile. » (1980: 76) Ainsi, même parmi les hommes, seuls ceux d'une grande intelligence et d'une grande culture peuvent *vraiment* vivre (performer?) l'expérience sexuelle, celle qui se rapproche du sacré et s'éloigne de la vulgaire animalité. Comme le carnaval et l'abjection, l'érotisme profite à un petit nombre et ne permet aucune possibilité de libération, seulement des écarts bien mesurés qui donnent une montée d'adrénaline. Dardigna fait état d'un « effet érotique » (1980:112) dont les contrecoups sur les corps féminins sont autant réducteurs que dévastateurs :

il est donc la matière inductrice du récit : pris entre un statut d'objet et une fonction de signifiant. Il doit en même temps rester objet passif et ressentir à l'extrême ce que la volonté masculine (et non le corps masculin) veut bien inscrire sur lui. Il doit enfin signifier le plus possible, car cette faculté d'émettre des signes a pour but de faire apparaître le pouvoir masculin. (1980:112)

La violence faite aux corps des femmes dans l'érotisme est physique, mais aussi symbolique. Physique parce qu'ils sont ce que l'on recherche, ce que l'on prend, ce que l'on conquiert, ce que l'on détruit ; symbolique parce qu'ils sont définis par les hommes et pour refléter un portrait flatteur de ceux-ci. Il est fascinant de voir combien le corps masculin brille par son absence, comment le corps masculin n'entre pas en contradiction avec son esprit. L'homme n'est pas son corps : il est sujet. L'érotisme, c'est le carnaval des bourgeois et l'abjection des bien-pensants. Chez Bakhtine, le participant est un sujet (actif) qui profite de la curiosité du corps des autres (passif) et du plaisir qu'ils peuvent lui donner. Dardigna décrit l'horreur qu'inspirent les corps des femmes au sujet du récit érotique et qui s'inscrit parfaitement dans l'abjection que décrit Kristeva : « [l]a culpabilité du regard porté sur quelque chose d'interdit, d'inhabituel et d'inquiétant qui provoque du dégoût et de l'intérêt. » (1990 : 93) Il est là, le problème, dans le regard et dans celui qui le pose. Il est évident qu'on peut observer un sexe féminin – qu'il soit vulve, pénis ou un organe génital possédant des caractéristiques de l'un et l'autre – sans qu'il provoque des émotions si fortes et si violentes. Les médecins, les infirmières le font sans cesse. Il n'est pas rare d'entendre un gynécologue comparer des vulves à des coudes, des urologues comparer des pénis à des genoux : ils regardent ces organes d'un œil scientifique, mais aussi avec une sorte d'habitude indolente.

Les corps abjects, grotesques, bestiaux sont le produit du regard masculin et servent le masculin. Il est primordial de cesser d'utiliser et de définir les corps selon les modes du carnaval, de l'abjection et de l'érotisme. Laissons aux personnes qui les habitent le droit de parler de leur corps et d'en être les maîtres. L'une des premières choses à définir, c'est ce que l'on ne définit pas. Etxebarria rappelle « que l'obscène est, comme son nom (latin) l'indique, ce qui demeure hors de la scène, ce qu'on ne peut pas ou qu'on ne doit pas montrer. » (2009: 13) Le trait entre l'obscénité et la décence est tracé par les hommes et cette ligne à ne pas dépasser est intériorisée par les femmes. Ce qui est obscène, ce sont justement les corps et les désirs des femmes : c'est ce qui est caché, ce qui est abject, ce que l'on ne doit pas montrer. Etxebarria nous invite à mesurer la portée politique d'une écriture féminine de la sexualité :

Ces préjugés, ces tabous entravent le travail de rénovation, de revalorisation dont nous, femmes, avons besoin pour se sentir à l'aise dans notre corps sexué, pour nous considérer nous-mêmes des sujets. C'est en ce sens que parler du sexe, écrire sur le sexe, avant même d'être un péché, une incongruité ou une provocation, est une façon de rompre le silence, de

partir à la conquête de nouveaux territoires – physiques, mentaux, sociaux – d’apprendre non seulement à jouir, mais à revendiquer le droit de jouir. (2009: 24)

L’écriture du corps se fait parallèlement à une révolution du rapport au corps. Mais la menace du retour du bâton, ce principe par lequel chaque avancée féministe est suivie d’une tentative de représailles (Faludi, 1991), se fait sentir dans le partage ou plutôt dans la rétention de partage de textes autour du corps. Lucie Joubert nous prévient :

[S]igner un tabou, c’est avant tout s’identifier, se démasquer. C’est accepter que la fiction devienne transparente; c’est annuler la marge qui sépare l’auteur de son texte; pire, c’est prendre le risque que l’on *confonde* personnage et auteure, c’est faire acte de confession. (Joubert, 2002; 38.)

Etxebarría et Joubert me susurrent des salacités à l’oreille et rient en rugissant quand je rougis. Elles me donnent une tape sur les fesses et me disent : *vas-y ma cochonne*. Je veux lire toutes les littératures qui donnent à voir des perspectives non androcentriques des corps. J’aimerais qu’on parle moins de transgressions des normes, ce qui impliquerait de traverser des frontières définies par les hommes. Je préférerais qu’on parle de subversion des normes, c’est-à-dire d’un dépassement, collectif, démocratique, de celles-ci.

UNE FÊTE IMPOSSIBLE

J'écris pour gâcher le party, pour dire que je ne m'amuse pas, ou très peu, que cette fête patriarcale est contraignante, lassante, dangereuse. Lucie Joubert me lance joyeusement que, comme d'autres, je suis une gâcheuse de party (2002: 182) et j'en suis fière. Je vais chier sur le party s'il le faut, écrire *fuck you* avec ma merde sur les murs, je dis ça, et je rêve. Dans les vraies fêtes, j'offre de l'aide à la cuisine, je souris, j'aide à ranger, je souris, je rince les bouteilles vides et les places dans le bac de récupération, je rassure l'une sur sa tenue, compatiss avec le malheur d'un autre, je souris, je minimise ma contribution aux préparatifs, je souris, je surveille le nombre de mots que je dis, le nombre de questions que je pose, je souris, j'appelle un taxi pour une personne ivre, je répète *ce n'est rien, c'est la moindre des choses*, je souris. Nous sommes des milliers, en majorité, des femmes, à travailler pour que les fêtes soient sécuritaires, équitables, pour éviter une trop grande charge de travail aux hôtes, aux convives. Je fais bien attention de ne pas en dire trop, de ne pas incommoder qui que ce soit. Je me police, je me censure, je me mets au service des autres parce que c'est ce qu'on m'a appris à faire. Ce que je veux dire, c'est que, même moi, que vous pourriez croire, à raison, impudique, vulgaire, crue, décomplexée, je n'ai pas d'espace pour faire la fête. J'ai peur de prendre trop de place. Russo écrit :

Making a spectacle out of oneself seemed a specifically feminine danger. The danger was an exposure. Men, I learned somewhat later in life, « exposed themselves », but that operation was quite deliberate and circumscribed. For a woman, making a spectacle out of herself had more to do with a kind of inadvertency and loss of boundaries. (Russo, 1994: 53)

Les femmes troublent-elles la fête ou bien rappellent-elles les efforts qu'elles ont dû déployer pour que la fête ait lieu et pour y participer sans y laisser leur peau? Lucie Joubert écrit ceci à propos de la critique que pose l'ironie au féminin :

l'ironie au féminin tire toute sa force de la résistance qu'elle pose au discours dominant. Les auteures, par leur entêtement à attaquer les institutions en place et les hommes qui les dirigent, constituent des trouble-fête qui anéantissent les espoirs de « communion universelle » ; vus sous cet angle, l'harmonie entre les sexes qui générerait dès lors un humour complice visant des cibles communes, apparaît comme un pacte dangereux, propre à bâillonner les femmes pour le plus grand soulagement de certains hommes. (1998b: 206)

L'idée d'une *communion universelle* ressemble à peu près à ceci : des hommes qui parlent et qui blaguent ; des femmes qui rient ponctuellement et qui sourient, silencieuses, le reste du temps. Le rabaissement, propre aux fêtes carnavalesques, est une façon de bâillonner les femmes sous le couvert de l'humour, de les réduire au silence, de minimiser la portée de leur critique. *T'as pas pris ta pilule ce matin ? T'as juste besoin d'une p'tite vite. T'es-tu menstruée coudonc ?* Comme le rabaissement est une condition d'existence des femmes, il n'est pas nécessaire qu'il y ait une fête pour qu'elles y soient contraintes. Les corps des femmes semblent toujours être une invitation aux commentaires et aux gestes déplacés. Russo écrit : « [...] in the everyday indicative world, women and their bodies, certain bodies, in certain public framings, in certain public spaces are always transgressive— dangerous, and in danger. » (Russo, 1994: 60) Serait-il possible que le problème soit du côté de la licence que certains se permettent en dehors du climat de la fête, tout le temps, en tout lieu, selon leur bon plaisir ? Les femmes sont tentatrices et proies; si elles refusent le rabaissement, si elles répondent négativement à l'avance ou à l'injure, si elles protestent, elles n'ont pas d'humour, elles cassent le moral (et le party !), elles sont frigides, castratrices, frustrées, *féministes*.

Quelles femmes peuvent prendre le risque de s'accorder une licence, de faire un spectacle d'elles-mêmes sans que cela entache leur carrière, leur réputation, leurs relations interpersonnelles? Qui peut se permettre cette liberté indécente ? Virginie Despentes, écrivaine et réalisatrice française, donne l'exemple de Paris Hilton, qui, confrontée aux commentaires déplacés de Jamel Debozze sur son apparition dans un film porno diffusé sans son consentement, reste impassible :

Mais Paris Hilton n'est pas la hardeuse locale, avant d'être une femme dont on a vu la chatte, elle est l'héritière des hôtels Hilton. Il est impensable pour elle qu'un homme de rang social inférieur la mette en danger, ne serait-ce qu'un quart de seconde. Elle ne sourcille pas, elle le regarde à peine. Zéro déstabilisée. [...] Elle nous fait savoir, à tous, qu'elle peut se permettre de baiser devant tout le monde. Elle appartient à cette caste qui a historiquement droit au scandale, à ne pas se conformer aux règles qui s'appliquent au peuple. Avant d'être une femme, soumise à un regard d'homme, elle est une dominante sociale, pouvant occulter le jugement du moins nanti. (Despentes, 2018 [2007]: 107)

Paris Hilton bénéficie de la protection d'avocats, de gardes du corps. Son avenir n'est pas compromis par la diffusion de ce film. Au contraire, l'événement mousse sa carrière et la propulse sur la scène internationale. La liberté de Paris Hilton est un privilège de classe et de

race. Les Hôtels Hilton, lesquels ont servi à asseoir sa fortune, ont annoncé en décembre 2017 une politique pour contrer le trafic humain et l'esclavage sexuel. (Vincent, 2017) Les employés de la chaîne reçoivent une formation pour repérer ledit *trafic* ou toute activité considérée comme douteuse – notamment : les demandes pour plusieurs ensembles de draps, les demandes pour des serviettes supplémentaires, la présence de jouets sexuels dans la chambre, la présence de condoms dans la chambre, les femmes voyageant seules, les femmes buvant seules au bar, les femmes ne parlant pas très bien anglais, des femmes ne portant pas des vêtements adaptés à la température. (Dilawar, 2019; Hayes, 2019) Si ces mesures se limitaient à repérer les personnes semblant en situation de détresse, les personnes portant des marques de violence, les personnes qui ne semblent pas avoir le droit de s'exprimer pour elles-mêmes, alors les intentions de la chaîne d'hôtel pourraient être louables. Mais les mesures appliquées après l'adoption de cette politique nuisent considérablement aux travailleuses de l'industrie du sexe qui ont choisi ce métier et précarisent leur situation, les empêchant de travailler dans un endroit sécuritaire. De même, toute femme non accompagnée est soupçonnée d'être une travailleuse du sexe et la liberté de chacune est mise en jeu. Les femmes racisées sont particulièrement visées par ces méthodes, les Hôtels Hilton allant même jusqu'à partager avec leur clients le numéro de l'ICE (Immigration and Customs Enforcement) afin d'inciter les clients à dénoncer ceux d'entre eux qui pourraient être sans papiers. Les victimes du trafic humain seraient donc référées à une agence qui cherche à les détenir et à les déporter plutôt qu'à offrir des soins. La liberté de l'héritière de la chaîne ne s'étend pas à ses clientes ; pis encore, cette liberté se fait sur le dos des travailleuses du bas de l'échelle, dont une grande partie se compose des femmes issues de l'immigration.⁴

Les femmes ne sont pas nécessairement les alliées des hommes. Nous n'avons pas toutes les moyens de nous penser dans un autre mode que celui de la survie. Nous n'avons pas toutes les moyens de résister. Parfois, nous nous poliçons entre nous, nous nous moquons les unes des autres, nous faisons le moins de bruit possible en espérant obtenir ainsi une certaine sécurité. Despentes me dit : « Les femmes de pouvoir sont les alliées des hommes, celles

⁴ « Among those working on cleaning and laundry, 93 per cent are immigrants, 82 per cent are visible minorities and 80 per cent are women. Housekeepers and hotel laundry workers are among the lowest wage earners: the median annual wage for a Toronto hotel worker is around \$26,000. » (Liladrie, 2010)

d'entre nous qui savent le mieux courber l'échine et sourire sous la domination. Prétendre que ça ne fait même pas mal. Les autres, les furieuses, les moches, les fortes têtes, sont asphyxiées, écartées, annulées. » (2018 [2007]: 123) De même, les femmes blanches sont des alliées du patriarcat et du colonialisme dont nous souffrons dans une moindre mesure que les femmes racisées. Notre statut est moins précaire, statistiquement, nous vivons plus longtemps, nous sommes sexualisées et objectifiées, évidemment, mais les effets de cette sexualisation ne sont pas décuplés par une exotisation. La féminité, en Occident, est une invention de Blancs. Despentes décrit la drôle d'impression que cette féminité « n'a pas de race, pas de classe, n'est pas construite politiquement. [...] que si on laisse les femmes être, ce qu'elles doivent être, naturellement, de la manière poétique la plus admirable, elles deviennent [...] des bourgeoises blanches bien comme il faut. » (Despentes, 2018 [2007]: 130)

Je me demande comment nous pouvons être solidaires et en sécurité.

L'IRONIE COMME MOYEN DE SE RECONNAÎTRE

Il faut parfois rire là où nous aimerions crier, il faut parfois rire pour ne pas offusquer un homme qui nous intimide, il faut parfois rire pour se faire croire encore un peu que ce n'est pas grave. Nous rions à une blague sexiste, soulagées de ne pas en être la cible. Russo écrit : « general laughter in this context is coercive, and like much comedy, participated in by the marginalized only in an effort to pass. » (Russo, 1994: 72) Je cherche à faire surgir des rires qui ne soient pas forcés, qui libèrent, qui réunissent. L'humour a ce pouvoir de rassembler, de mettre de l'ambiance, de créer une atmosphère propice à la communication, à la familiarité. Bien que l'ironie ne soit pas toujours humoristique – elle est parfois trop amère pour faire rire –, elle permet d'établir des liens entre les gens qui la décèlent et qui se reconnaissent entre eux. L'ironie est une drôle de figure de style que l'on tend parfois à réduire à une simple inversion sémantique, mais qui peut aussi rendre compte de rapports de pouvoir, montrer les contradictions d'une situation et en dénoncer les effets. Son fonctionnement repose sur les relations entre ses différents intervenants : l'ironiste, l'objet de l'ironie et la décodeuse de l'ironie. L'ironie demande une participation active de ses lectrices, comme elles doivent la repérer, puis émettre un jugement et se situer par rapport à celle-ci. Linda Hutcheon, grande spécialiste de l'ironie, écrit :

S'il est une chose sur laquelle les théoriciens de l'ironie sont d'accord c'est que dans un texte qui se veut ironique il faut que l'acte de lecture soit dirigé au-delà du texte (comme unité sémantique ou syntaxique) vers un décodage de l'intention évaluative, donc ironique, de l'auteur. (1981: 141)

Ainsi, l'ironie trouve sa place et son sens dans le discours, dans le contexte d'énonciation, et son effet ne fonctionne que si la décodeuse possède les informations nécessaires à la déceler : l'ironie se déploie dans un contexte situé. Dans un contexte où la décodeuse et l'ironiste partagent une même opinion sur l'objet de l'ironie, cette figure permet de créer une complicité puisqu'elles participent toutes deux à la création du sens ; ainsi, l'ironie dépend à la fois de l'ironiste et de la décodeuse pour exister. Lucie Joubert, à propos de l'ironie au féminin, théorise un parti pris entre l'ironiste et la décodeuse : « la lecture obéit à un parti pris qui

découle de la conviction [...] que l'écriture au féminin donne à lire une façon typique de voir le monde, engendrée par la similitude des expériences de femmes comme membre d'une même 'communauté' ». (1998b: 41)

Je crois que l'ironie permet de nous reconnaître entre nous. Qu'une remarque ironique, dans une situation où l'on est minoritaire, permet d'identifier ses alliées. Hutcheon défend les qualités politiques de cette figure dans *Irony's Edge: The Theory and Politics of Irony*. Elle écrit que l'usage de l'ironie a à voir « less with provoking emotions than with equilibrating them ». (1994: 38) Elle enchaîne: « irony is usually said to set up an egalitarian, indeed, democratizing tension between emotions and even meaning. » (1994: 38) L'ironie est une évaluation critique dont le plaisir tient bien plus à sa reconnaissance et à la complicité qu'on y trouve qu'au jugement lui-même. Elle permet, par moments, un renversement de pouvoir où la décodeuse et l'ironiste se retrouvent en position de supériorité par rapport à l'objet de l'ironie, ne serait-ce que parce qu'elles y trouvent de l'amusement et lui non.

Cette figure de style a aussi le potentiel d'être douloureuse pour tous, pour l'objet de l'ironie, pour l'ironiste, pour la décodeuse. Elle peut naître d'un accablement et d'une colère. Si plusieurs confinent l'ironie à un cynisme passif incompatible avec un quelconque engagement politique, Hutcheon souligne l'utilisation qu'en font certains groupes minoritaires :

For others – feminist and postcolonial theorists, for example – it might be quite otherwise. Irony may play on the edge, but it can also force people to the edge, and sometimes over it. [...] From pleasure to pain, the emotions provoked by irony – as it is both used and attributed, as it is felt as well as deployed – are probably not to be ignored. (1994: 43)

L'ironie joue sur les tensions, sur les limites. Comme elle est principalement utilisée pour critiquer une situation, reconnaître l'ironie, c'est reconnaître l'existence d'un problème ou d'une contradiction. Elle nous invite à prendre position, sachant que ne pas prendre position veut dire tolérer le statut quo. Elle peut forcer une prise de conscience, une prise de parole qu'il aurait été moins pénible d'éviter. Par ailleurs, cette critique, ce constat, vise à corriger, à améliorer une situation. En ce sens, il y a une forme d'engagement qui peut ressortir de l'ironie, d'autant qu'elle incite d'emblée à une solidarisation de l'ironiste et de la décodeuse. Elle provoque un dialogue méta-diégétique : dans une extrapolation de la relation ironiste-

décodeuse à une relation entre un ensemble de lectrices, l'ironie peut être un point de ralliement et de solidarisation entre les décodeuses elles-mêmes, partageant ce secret d'avoir détecté une ironie, partageant une même position politique et une même volonté de changement. L'ironie peut générer un sentiment d'appartenance et donner du pouvoir à ses intervenantes ; elle peut rallier et donner une prise de contrôle à un groupe minoritaire.

Dans *Le carquois de velours*, Lucie Joubert montre comment les écrivaines québécoises des années soixante à quatre-vingt ont utilisé l'ironie pour décocher des flèches contre les institutions, les groupes et les individus qu'elles tiennent responsables de leurs oppressions. Les cibles de prédilections des ironistes québécoises de cette période sont donc les hommes et le patriarcat. Selon Joubert, l'ironie au féminin est marquée par le genre, ne serait-ce que « par la spécificité sexuelle de sa signataire » (1998b: 201) qui rend subversive l'utilisation de ce procédé critique habituellement réservé aux hommes et qui modifie le pacte de lecture, particulièrement pour les lectrices, celles-ci y trouvant un parti pris. Si la rhétorique de l'ironie reste semblable aux usages qu'en font les hommes, Joubert avance que la particularité de l'ironie au féminin se révèle « dans le sens le plus mélioratif du terme, plus quotidienne ; elle s'attarde à dénoncer les abus de pouvoir moins spectaculaires, plus privés, dont sont victimes les femmes. » (1998b: 201) Plus encore, l'ironie au féminin est de nature foncièrement politique et subversive puisqu'elle invite à un effacement des règles, à un changement de paradigme : « C'est une ironie de résistance qui, en s'attaquant à certains comportements masculins, témoigne de ce que veulent les femmes et de ce qu'elles rejettent, du type de relations ou de société qu'elles souhaitent voir s'ébaucher. » (1998b: 202)

L'ironie fonctionne d'une façon similaire au dialogisme en mettant l'accent sur la cohabitation des discours et des perspectives, à la différence qu'elle les charge d'affects, en montre les rapports de pouvoir, les tensions, oblige la décodeuse à s'engager, force une prise de position. Elle donne à voir plus qu'une simple raillerie, plus qu'une critique : un projet collectif pour une société plus équitable. J'aime observer les ironies, leurs mécanismes, les réactions qu'elles provoquent et celles qu'elles ne provoquent pas. J'aime saisir un regard complice entre une ironiste et une décodeuse, mais peut-être plus entre des décodeuses, un sourire qui flotte sur des lèvres, même si c'est parce que l'on constate une colère commune. J'aime me trouver des alliées sans qu'un mot soit échangé entre nous. J'ai l'impression de faire

partie d'une société secrète dont l'appartenance se révèle par le partage d'une fureur et d'un plaisir, d'une révolte et d'une solidarité, une société secrète où chaque ironie est le mot de passe à décoder.

JOSÉE YVON, GRANDE PRÊTRESSE

J'ai cette intuition que la littérature de l'abjection dans une volonté d'annihilation de l'abjection, par ce qu'elle apporte de plaisirs et de familiarité, est vectrice d'amitié, de solidarité et de révolution féministe. La figure de Josée Yvon en est un exemple. Elle est apparue dans nos vies comme une sorcière dans un nuage de fumée, nous a invitées à la lisière de la société. Entre 1976 et 1990, elle a publié, entre autres, quatre recueils et cinq récits avant de débarquer avec ses grands sabots dans l'actualité littéraire autour de 2011. Ses livres, longtemps introuvables en librairie, se sont remis à circuler. Le partage des textes d'Yvon se fait par le site de publication sauvage *Les épuisés*, par le bouche à oreille et grâce à cette citation mythique dans les toilettes des femmes du Bistro de Paris, hôte de plusieurs micros-libres depuis 2013 : « Je ne guérirai jamais si tu me fourres dans ma blessure ». (Yvon, 2013 [1975]: 13) La chercheuse, documentariste et poète Stéphanie Roussel insiste sur le pouvoir de ce graffiti, supposant que « toute une génération de poètes a été influencée par cette phrase qui hantait le Bistro de Paris, par ces soirées de lecture, davantage que par tous les recueils d'Yvon ». (2018: 90) Cette citation s'est disséminée dans l'espace public, elle a gagné les murs de plusieurs toilettes de bars et de salles de spectacles qui accueillent des événements littéraires, telles que la Vitrola et la Sala Rossa. Il semblerait que les toilettes des femmes soient un lieu politique propice au partage et à la solidarité, là où la littérature serait, plus qu'ailleurs, dépouillée de son aura institutionnelle et lue par des occupantes s'adonnant à leurs besoins les plus primaires, souvent dans une certaine ivresse. Marina Yaguello témoigne de cette particularité et explique :

Les graffiti féminins, plus rares, sont également moins agressifs. Une enquête dans les toilettes de femmes de l'université et de quelques restaurants de St-Louis aux U. S. A. a révélé, dans les graffiti collectés, infiniment moins d'injures et davantage d'appels militants (féministes notamment) que chez les hommes. (1982 [1978]: 35)

Je crois que ce cabinet de toilette du Bistro de Paris a été le meilleur moyen de médiatiser l'œuvre d'Yvon. J'ai le rêve de pouvoir réaliser des toilettes hommage à cette poète dans des bibliothèques, des universités, mais, surtout, dans des sites d'injection supervisés, dans des refuges pour femmes, dans les organismes de soutien aux travailleuses du sexe, dans les

maisons d'hébergement pour les victimes de violence conjugale, dans les prisons. Tout cela pour dire, que depuis quelques années, Yvon est partout, et cela ne va pas sans attirer l'attention des milieux institutionnels. Les Écrits des Forges font paraître à nouveau trois de ses recueils dans un volume intitulé *Pages intimes de ma peau* en 2017. En 2019, Les Herbes Rouges ont amorcé un processus de réédition avec le roman *Travesties-Kamikaze*, suivi du récit *Danseuses-Mamelouk* en 2020, et elles nous en promettent d'autres à venir. Josée Yvon is back, baby!

Le retour de Josée Yvon peut sembler tomber du ciel. Mais il ne faut pas oublier qu'elle représente une ancêtre idéale avec laquelle se mettre en filiation : elle est intransigeante, critique, féroce et se démarque par sa double posture de *bum* et d'intellectuelle. Elle met à mal l'idée que les femmes doivent se rendre plaisantes, agréables, alors que nous avons été élevées à croire que « being likeable is very important and that this this 'likeable' trait is a specific thing. And that specific thing does not include showing anger or being aggressive or disagreeing too loudly. » (Ngozi Adichie, 2015: 24) Avant elle, il y avait très peu de représentations de filles rebelles, de contestatrices qui se moquent de la modestie à laquelle l'on confine la langue des femmes. Yaguello soutient :

Les femmes, en effet, sont dressées à être des *dames*. Le respect des tabous verbaux, le maniement de l'euphémisme, le langage châtié, font partie des *structures de la politesse*. [...] [L]a politesse est liée à l'incapacité de s'affirmer, de dire ouvertement ce que l'on pense, de réclamer son dû, de donner des ordres. (1982 [1978]: 36)

Ralliées par la force de cette langue qui fait exploser les définitions de la féminité, plusieurs femmes se sont mises à partager leurs (re)lectures de Josée Yvon. Elles ont créé du commun autour de la poète, l'ont érigée en icône, se sont inscrites dans son sillage, l'ont citée partout et en ont fait l'objet d'études, de spectacles. Si Josée Yvon était sur le bord d'être évincée de la mémoire collective, elles en ont fait leur projet. En 2014, la revue *Liberté* lui consacre un dossier, et la poète Catherine Lalonde y écrit : « Yvon me baptise dans la foulée si je la lis, me botte le cul et m'aime inconditionnellement, dans mes aspirations, mes limites et mes paradoxes, comme la grand-mère poétique que je voudrais qu'elle soit pour moi. » (2014, 78-79) Pour décrire l'expérience de sa lecture d'Yvon, Lalonde privilégie la métaphore du baptême. Il est intéressant de noter le choix du lien familial, soit celui avec la grand-mère qui vient assagir Yvon : elle et Lalonde ayant 24 ans de différence, sœur ou mère aurait été

probablement des choix plus évidents. Nous trouvons une association similaire chez Daria Colonna, qui associe Yvon à une sorte de renaissance : « à la crèche de Josée Yvon / nous les filles jaunes / distribuons des beaux mots d’excuses / des bourgeons pour agrandir nos plaies » (2017, 46) Ici, comme chez Lalonde, Yvon fait office de figure parentale. Cette métaphore éloquente participe d’un sentiment partagé au sein d’une génération de lectrices qui se nomment *filles* avec Yvon, qui cherchent à se réapproprier cette identité plurielle.

Roxane Gay, autrice, professeure et scénariste américaine, indique la première étape pour devenir amie avec une femme : « Abandon the cultural myth that all female friendships must be bitchy, toxic or competitive. This myth is like heels and purses – pretty but designed to SLOW women down. » (2014, 47) Bien que l’amitié ne soit pas un thème particulièrement important chez Josée Yvon, ses lectures, elles, en génèrent. Sa vulgarité et son impudeur participent d’une esthétique grotesque, tandis que l’importance qu’elle accorde aux corps et aux moins que rien à qui elle reconnaît une crédibilité contribue à une ambiance carnavalesque. Josée Yvon fait rire, décomplexer, choquer. En ce sens, il n’est pas surprenant que ses lectrices se lient entre elles puisque « le nouveau type de rapport familial établi au cours du carnaval se reflète dans toute une série de phénomènes de langages. » (Bakhtine, 2010 [1970]: 25) C’est-à-dire que la familiarité qui se développe entre les individus durant le carnaval se perpétue dans le quotidien par la langue, notamment par l’utilisation d’un vocabulaire familier, d’une licence dans l’énonciation d’obscénités et par l’échange amical d’insultes. Il y a cette idée, chez les lectrices d’Yvon, de se rassembler autour d’insultes, de se réclamer d’elles pour mieux les redéfinir. Pensons aux collectifs Les panthères rouges et Filles Missiles, dont certaines publications portent, respectivement, les noms de *Guédailles* (2016, 2017, 2019) et de *Pétasse Café* (2017).

Les relations de solidarité de ces femmes semblent reposer sur une réappropriation ludique et politique de la langue et déjouent les préjugés sur les relations interpersonnelles entre femmes. Il y a, dans l’air, un effort conscient pour revaloriser l’amitié, pour la mettre à l’avant-plan et pour cesser de la penser comme un à-côté aux relations romantiques, de même que les relations amoureuses entre femmes ne sont pas seulement « un simple refuge contre les abus masculins [mais] plutôt [...] une charge électrique et vivifiante entre femmes. » (Rich, 1981: 41) Les idées reçues selon laquelle les femmes sont en compétition les unes contre les

autres et que les liens de l'amitié soient moindres que ceux de la famille et de l'amour conjugal participent activement à la désolidarisation des femmes et s'inscrivent dans la logique d'un régime patriarcal. Lori Saint-Martin observe les effets positifs de l'amitié dans des romans de la littérature au féminin au Québec :

[...] l'amitié entre femmes possède un grand potentiel à la fois d'attraction et de transformation personnelle et sociale. Accorder la priorité à l'amie, dans ces textes, c'est échapper au seul statut de mère-épouse, vivre un lien chaleureux, marqué par la réciprocité. C'est, dans le meilleur des cas, s'éloigner d'un scénario de rivalité et d'hostilité envers son sexe, voire fonder sur cette amitié un modèle politique de solidarité féministe. C'est, enfin, se choisir en choisissant l'autre qui est aussi la même. (2011: 1990)

Je retiens ici le potentiel de transformation personnelle et sociale de l'amitié en permettant aux femmes de se penser en dehors du couple hétérosexuel et de la cellule familiale. Camille Toffoli parle, dans ces cas, d'*amitiés radicales* : « Ce quotidien partagé entre amies ne correspond pas à un état civil ni à une pratique sociale instituée, et c'est de cette zone d'indécision que se dégage un potentiel de changement, que se crée un espace de remise en question. » (Toffoli, 2019: 5) C'est donc sur la base de cet espace de subversion que se réuniraient les femmes – et non pas sur la base des oppressions partagées, ce qui reviendrait d'ailleurs à se définir encore en fonction de leur relation avec les hommes. Catherine Dussault Frenette pense ces tentions à partir des théories de bell hooks :

Afin de renverser le modèle prédominant, qui repose sur l'abnégation des filles, c'est-à-dire sur le renoncement de leur propre intérêt au profit de la classe masculine dominante, il est nécessaire d'élaborer un nouveau modèle de sororité, fondé sur une « solidarité politique » laquelle, selon bell hooks, doit se penser en fonction du potentiel agentif des filles et des femmes et non simplement en termes de victimisation. (Dussault Frenette, 2019: 129)

Il est plus facile d'écrire l'obscène, de délier sa langue, si quelqu'un nous en insuffle le courage. Je pense que Josée Yvon a été cette personne pour beaucoup d'autrices qui ont écrit grâce à elle et *avec* elle, qui se sont réunies autour de cette figure désormais mythique. Elle nous a coupé le souffle, elle nous a fait rire, elle a provoqué des débats et des solidarités. Yvon nous aide à construire notre rapport au corps, à ne plus le craindre.

IL N'Y A PAS D'INSULTE DONT NOUS N'OSERONS NOUS PARER

Yvon et ses lectrices ont contribué à changer la langue, notamment l'utilisation du mot *filles* et les stéréotypes qui accompagnent cette figure. L'expression est l'objet d'une antiparastase, ce procédé rhétorique et littéraire par lequel un sujet tourne en sa faveur un blâme (ou un rabaissement) qui lui est adressé. On le retrouve à l'œuvre chez Yvon, par exemple, dans le titre *La chienne de l'hôtel Tropicana*, ou bien dans le vers « bitch dansée déchaînée » (2017 [1986]: 113), qui réinvestissent des insultes et les chargent d'une force affirmative. Le fonctionnement de l'antiparastase se veut d'emblée démocratique : elle réunit un groupe d'individus partageant un même blâme et une même oppression et, par conséquent, moins disposé à développer des hiérarchies en son sein. En tirant sa force du partage, elle entraîne une réaction en chaîne qui dépasse le texte et la communauté ayant initié la réappropriation. En cela, elle n'est pas réservée à ses lectures : ses effets se font sentir jusque dans le langage courant. Son utilisation dans une perspective féministe se pense comme une méthode politique de lecture et d'écriture qui touche directement aux questions des rapports de pouvoir, d'identité et de communauté : l'antiparastase engendre une subversion du discours porté sur soi par autrui. Yves Citton suggère que cette confrontation à l'aliénation, aux discours qui nous définissent et nous déterminent, serait une condition à la construction de l'identité : « Nous ne devenons nous-mêmes que dans la mesure où nous parvenons à nous réapproprier ce qui a commencé par nous aliéner (Irrémédiablement). » (Citton, 2013: 39) L'antiparastase opère en ce sens une réappropriation de certains déterminismes, réappropriation qui implique une compréhension de leur nature et une volonté de les subvertir, pour en être non plus les pantins, mais les actrices. Elle contribue à l'exercice de se nommer et de redéfinir les insultes dont on nous a affublées. Cette recontextualisation poétique éclaire d'une façon inédite une image, souvent violente et dégradante. Elle esthétise un blâme et en déplace les affects : de la violence de l'interlocutrice ou de l'interlocuteur, on passe à la puissance de la personne blâmée.

L'antiparastase participe à la fois d'un mouvement d'autodétermination et d'un effort collectif. Pensons notamment à l'expression *queer*, qui était d'abord une insulte utilisée contre

les personnes LGBTIA+, les désignant comme étranges, bizarres, inquiétantes. Réclamé par la communauté, qui a fini par se revendiquer de cette étrangeté, c'est dorénavant un terme parapluie désignant une orientation sexuelle, une expression ou une identité de genre qui n'est pas cishétérosexuelle. Le *N-word* fait également l'objet d'une réappropriation, cette fois-ci dans les communautés Noires, qui chargent de fraternité et de solidarité cette expression utilisée, à l'origine, par les Blancs et les Blanches pour dégrader les personnes noires en situation d'esclavage. Cela dit, ces deux expressions sont encore utilisées comme des insultes par les groupes dominants : leur sens est toujours déterminé par la personne qui les emploie.

Les poèmes d'Yvon nous présentent des *filles* violentes, débordantes, explosives, compliquées, sensibles. La poète complexifie et nuance l'image des filles : elle montre leur hétérogénéité et leur puissance. Dans l'usage quotidien, *fille* est une expression infantilissante, souvent employée pour nuire à la crédibilité de la personne qu'elle désigne. Elle est liée au statut marital – est fille celle qui n'est pas mariée, de sorte que le terme marque la disponibilité si la personne est jeune et la stigmatise si elle est vieille (et donc pas désirable). Marina Yaguello analyse la dissymétrie sémantique entre les mots *garçon* et *fille* :

Le mot fille est [...] connoté péjorativement (aller chez les filles, filles de joie), alors que le mot garçon est complètement neutre. *Fille* est une injure en soi : « les filles sont des quilles » est la première expression qu'apprennent les garçons dans la cour de communale. Injure d'autant plus grave lorsqu'elle s'adresse à un garçon : « Tu n'es qu'une fille ». Le statut de fille étant indésirable, on dira d'une fille que : « c'est un garçon manqué », mais jamais d'un garçon que : « c'est une fille manquée ». Le mot *manqué*, en effet, rehausse la valeur du modèle qu'on n'a pu atteindre. [...] La femme singe l'homme, mais reste une guenon. (Yaguello, 1982 [1978]: 142-143)

Aurélie Lanctôt fait paraître dans *Le Devoir* une chronique dans laquelle elle reproche à un politicien d'avoir désigné, en mars 2019, la députée franco-ontarienne Amanda Simard de la sorte. Lanctôt explique que

[L]orsqu'on mobilise l'image de la « p'tite fille », ce n'est généralement pas pour désigner une enfant, mais une jeune adulte dont l'assurance ou l'intelligence dérange. On la rabroue en la renvoyant à son enfance, l'expédiant ainsi tout au bas de la hiérarchie de la crédibilité. (Lanctôt, 2019)

Le mot *fille* diminue la personne concernée en mettant l'accent sur son immaturité présumée et son manque d'expérience. Lanctôt mentionne que cette infantilisation s'accompagne d'une sexualisation : on souhaite que les *filles* n'argumentent pas et on « [passe] tendancieusement la

main sur [leur] taille dans un événement public. » (Lanctôt, 2019) Le mot et l'identité *filles* sont, d'emblée, dégradants et prennent racine dans ce que Sandrina Joseph appelle une langue du mépris :

Dans la langue du mépris, il s'agit généralement de situer la femme dans le vocabulaire de la sexualité, de rappeler son statut d'objet sexuel. D'objet sexuel à objet de l'injure, il n'y a qu'un pas ; tous deux appartiennent au registre de la soumission et de la non-valeur. Il existe évidemment de multiples injures qui ne renvoient pas au féminin, et quelques injures réservées aux femmes ne font aucune référence à leur sexualité, mais un nombre accablant d'insultes évoque la femme ou sa sexualité, c'est-à-dire son rôle traditionnellement associé à la passivité et à la soumission dans l'échange sexuel. (Joseph, 2009: 35)

L'enjeu, dans la subversion et la réappropriation du mot *filles* et, plus largement, des qualificatifs jugés typiquement féminins, est donc de montrer l'agentivité, c'est-à-dire la capacité d'action des sujets qu'on affuble de cette étiquette.

L'antiparastase du mot *filles* se pense en intersection avec les enjeux de déconstruction des notions de sexe, de genre et de corps et des rapports sociaux qui en découlent : par ce jeu de langage, il s'agit de reconnaître une voix à ces *filles*, de donner à voir leur hétérogénéité et de les sortir de l'anonymat où on les a confinées. Martine Delvaux insiste elle aussi sur le rôle de l'œuvre d'Yvon dans cette démarche : « La poète Josée Yvon rescape les filles sans nom en les rendant à la mémoire. » (2013: 128) Les pages des textes d'Yvon sont peuplés de *filles* qui n'ont ni le temps ni les moyens de parler pour elles-mêmes. On y fait la connaissance des junkies, des travailleuses du sexe, des filles perdues, des filles déprimées qu'elle nomme et qu'elle raconte. Elle met sur papier toute la force et toutes les ambivalences et les contradictions que contiennent les *filles*. Delvaux écrit encore : « Avec [Josée Yvon], le ventre du livre-cheval s'ouvre sur une communauté de filles-missiles [...] guidant le chemin dans le cinéma violent de la vie ordinaire et de la révolution. » (Delvaux, 2013: 128) Les lectures d'Yvon créent de la filiation et participent à faire un pied de nez aux discours dominants. Le nombre d'ouvrages parus dans les dernières années comportant le mot *filles* dans le titre sans qu'il soit utilisé pour décrire un lien filial en rend compte : La bande dessinée *J'aime les filles* (2014) de Obom, le recueil de poésie *Filles* (2017) de Marie Darsigny, le roman *Les filles bleues de l'été* (2017) de Mikella Nicol, l'album *Pourquoi les filles ont mal au ventre* (2017) de Lucile de Peslouïan et Geneviève Darling, le recueil de témoignages *Les filles sont-elles folles ?* (2017) de Carolanne et Josianne Stratis, l'essai *Les filles en série* de Martine Delvaux (2013) et sa réédition (2018),

le numéro « *Fille-s* » dans *l'imaginaire littéraire du Québec (1980-2015)* de la revue scientifique *Tangence*.

En proposant des myriades de définitions au syntagme *filles* et en faisant un usage positif, c'est à la domination sociale dans le discours que l'on s'attaque. Sandrina Joseph explique cette idée, que l'on doit à Judith Butler :

[La] répétition incessante des discours dominants provoque la reproduction constante de leur domination en exerçant, dans le cas du discours haineux, une blessure sans cesse ravivée dans la mesure où ce discours inscrit inlassablement le corps dominé au cœur même de l'acte de domination. [...] (2009: 26)

Le travestissement des insultes utilisées par les groupes dominants sur les groupes minoritaires est l'une des stratégies d'affranchissement du contrôle du corps des femmes. Je me suis penchée ici sur le mot *filles*, mais ça aurait bien pu être *bitch*, *salope*, *conne*, comme ces mots semblent interchangeable pour une partie de la population. J'aime, dans le processus d'antiparastase la part d'invention, l'invitation à la solidarité, la multiplication de perspectives. Et, dans le cas des antiparastases d'insultes à caractère sexiste, je mesure la place du corps dans la langue : je vois comment il peut s'y abîmer et comment il peut y exulter. Le corps, la façon dont on le perçoit, dont on en prend soin et dont on le punit, est intimement lié à la langue. La honte ne devrait pas avoir de place dans la relation au corps : elle est dangereuse. Elle retarde des visites chez le médecin, provoque des troubles alimentaires, incite à cacher certaines informations aux professionnels de la santé, cause de la détresse, nuit à l'épanouissement de la sexualité, dévalorise certains domaines de recherches. L'abjection et le grotesque-carnavalesque sont, pour les corps des femmes, des lieux de souffrance qui se traduisent dans la langue par des insultes, des injonctions, des silences : ils ramènent les femmes à leur trou (ou à l'absence de trou !), tentent de les y confiner, de les réduire à leurs fonctions reproductives et sexuelles. Du coup, on les prive de l'accès à la parole, du *haut* de chez Bakhtine. Nancy Huston avance ceci :

Par définition, l'abstraction est la capacité de délaissier le concret, de tourner le dos au réel, au particulier, au tangible, pour s'élever vers les cieux de la vérité générale. Les hommes – à qui on ne dit pas que leur destin est essentiellement voire exclusivement lié à leurs corps (sa beauté, sa fécondité) – peuvent s'adonner à cette activité tout en menant une vie physique normale. (Huston, 2001 [1990] : 227)

Une vie physique normale est une condition pour accéder au *haut*, pour écrire, pour vivre librement. Mais qu'est-ce qu'une vie physique normale ? Simplement, pouvoir faire abstraction de son corps dans la plupart des choix que nous faisons : ne pas craindre le retour du bâton, les attaques, le rabaissement en réponse à nos choix. Et cela doit passer, entre autres, par la normalisation de la sexualité et de la reproduction auxquelles nous donnons une aura de mystère et de danger.

Là où il y a des insultes, j'espère la familiarité, là où il y a des injonctions, j'espère des choix, et là où il y a des silences, j'espère de l'information de qualité, des rires et des cris.

J'ÉCRIS DES NIAISERIES

Ma directrice me dit qu'il faudrait que je parle de ma pratique, que c'est dans les exigences de l'exercice. Je pensais que j'avais réussi à la berner, que le simple fait de parler du corps, d'en décrire les aspects les moins glamour, suffirait à donner une illusion d'intimité, de partage. Je n'ai pas envie de dire ce que j'essaie de faire quand j'écris, d'une part, parce que je suis pudique et, d'autre part, parce que je cela requerrait que je me prenne au sérieux alors que j'ai pris l'habitude, quand on me demande de décrire ce que je fais, de répondre *J'écris des niaiseries*. Il est plus difficile pour moi de dévoiler que je travaille fort, d'admettre que j'ai des ambitions, que de faire l'éventail des différentes textures des pertes vaginales devant un public.

Lorsque j'écris des images terribles et dégoûtantes, j'essaie de me surprendre, je ris. J'explore les corps, je les observe, j'essaie de les présenter sous des angles moins flatteurs et de dédramatiser cette laideur, d'en montrer la complexité, l'universalité et l'aspect comique. Ce que je préfère, lorsque je partage mes textes de fiction ou bien le fruit de mes recherches, ce sont les conversations que cela génère. J'ai une collection d'anecdotes complètement farfelues données généreusement par des étranger-e-s, souvent dans un contexte universitaire. Je pense, entre autres, à ce prof d'université qui m'a confié, ainsi qu'à d'autres collègues participant à la conversation, avoir été contraint à uriner dans une boîte de *Lays stax* en conduisant sur une route de campagne, à cette collègue qui vantait son urinoir *féminin*, à toutes ces histoires d'envie de chier inopportunes, à cet ancien guide touristique qui a été le glorieux témoin du pet sonore d'une nonne dans le chœur d'une chapelle. Ces conversations sont, pour moi, des moments que je chéris, des moments de partage, d'égalité, de vulnérabilité et de rires qui sont provoqués par le sentiment de familiarité que crée mes interventions. Il faut comprendre que de savoir que la personne devant soi a pissé dans une canne de *Lays* décomplexé rapidement les interactions : la communication est moins ampoulée, plus cordiale.

Si je dois parler de ma pratique, je veux bien partager mon désir d'explorer les différentes formes d'un *nous* hétérogène. C'est peut-être le travail qui est le plus cher à mon cœur. C'est quelque chose qui m'a frappé chez Bakhtine, : l'homogénéité des personnes

pouvant profiter du carnaval. Tout corps n'étant pas (cis)masculin et apte est instrumentalisé pour donner du plaisir – qu'il s'agisse de divertir ou de permettre l'orgasme. Même son de cloche dans les *nous* que j'entends dans le discours politique : les individus les composant semblent être un même répété, indistincts les uns des autres, vivant dans les mêmes conditions, avec les mêmes besoins et sans contradiction entre eux. Je cherche une façon de ne pas effacer l'individu dans la masse tout en conservant la force de celle-ci. Dans mon roman, j'ai essayé de montrer la pluralité des personnes derrière la parole des *nous* utilisés. J'ai aussi opéré un décentrement du *je* qui s'efface parfois au profit d'une variété de *nous*, parfois au profit d'une partie d'un de ces *nous*, Guylaine, par exemple. De cette manière, j'établie des allers-retours entre le particulier et le général, entre le personnel et le politique. Il s'agit pour moi de donner à voir la masse et les individus, un peu comme une caméra qui montrerait un plan d'ensemble d'une manifestation et ferait des plans rapprochés sur les visages qui la constituent. De la même façon, je favorise des descriptions composées d'une suite d'énumérations pour faire ressortir les nuances et les contradictions des objets, des situations et des personnages décrits.

S'il faut que j'en dise plus, je dois mentionner mon obsession pour la figure de l'antiparastase, vous en aurez dénombré plusieurs. Je lui trouve un pouvoir d'autodétermination grisant et ludique que l'on peut entendre dans la formule *slut witch bitch* qui traverse mon roman et qui investit d'une magie, d'une force positive ces insultes autour desquelles se réunissent une myriade de personnages. Je veux insister aussi sur le droit à l'erreur que j'accorde à mes personnages. Je leur donne le droit de foirer et d'apprendre, de prendre le temps d'être tristes, de foirer encore et de se relever. Les fêtes que j'espère ne servent pas seulement à lâcher son fou, mais aussi à se défamiliariser, à s'ouvrir à l'altérité, à envisager d'autres modes de vie, à apprendre sur soi et sur les autres. Il y a, évidemment, une grande part d'utopie, voire de naïveté là-dedans, mais j'ai envie d'y croire, j'ai envie de l'écrire. Je le ressens, même.

NOUS SOMMES DES OPPRESSEURES

Avant de vous parler de cette fête que vous entendez déjà, du feu de joie dont vous percevez la chaleur, je dois vous avertir. Je suis une oppresseure. J'ai plus d'angles morts que de certitudes. Je n'ai pas réussi à déconstruire toutes les idées reçues qui me constituent, je ne réussirai jamais. (Mais je travaille là-dessus.) Personne ne sortira indemne de cette fête. Mon imperfection est normalisée, dédramatisée à la lecture de Roxane Gay :

I embrace the label of bad feminist because I am human. I am messy. I'm not trying to be an example. I am not trying to be perfect. I am not trying to say I have all the answers. I am not trying to say I'm right. I am just trying – trying to support what I believe in, trying to do some good in this world, trying to make some noise with my writing while also being myself : a woman who loves pink and likes to get freaky and sometimes dances her ass off to music she knows, she *knows*, is terrible for women and who sometimes plays dumb with repairmen because it's just easier to let them feel macho than it is to stand on the moral high ground. (2014: xi)

Je suis une *mess*. Je dois vous avouer, quand j'ai écrit sur Josée Yvon plus tôt, que je l'ai intellectualisée, en chœur avec mes collègues, j'ai fait de l'ombre à d'autres. La légitimité des utilisations et des lectures de l'œuvre de l'écrivaine ne fait pas consensus, et les critiques qui en sont faites concernent principalement l'ambivalence de cette double posture de *bum* et d'intellectuelle. La réappropriation de la figure de Josée Yvon et sa réhabilitation dans le canon littéraire contribuent à la mise en place de rapports de domination et, du fait même, à l'exclusion des maganées à qui l'autrice dédiait son œuvre : en faire un classique comporte le risque de la dépolitiser. Ce dommage collatéral des relectures d'Yvon est dénoncé, entre autres, par Emmanuelle Riendeau. Alors que celle-ci avait été invitée à lire lors d'une soirée hommage à la poète, elle choisit de la quitter sans réaliser sa performance, et après avoir fait éclater sa bouteille de bière. Elle revient sur cet événement et sur les raisons de son départ « non sans fracas » par le biais d'un texte publié dans le magazine *Spirale*. Elle y décrit l'apport des lectures de Josée Yvon et l'héritage dont elle se revendique : « lire josée yvon / décape la politesse / déwrenche la retenue / délivre la langue / pas tenable / indomptable / trente-six mille façons / de ne pas se taire ». (2018) Yvon se moque des règles syntaxiques et de celles de la décence. Le fond et la forme de ses textes opèrent par décroissement entre les niveaux de

langue, entre les classes sociales, entre le beau, le cheap, le cute et le laid. Elle esthétise la misère sans la romantiser et elle dénonce les injustices sans prétendre pouvoir sauver qui que ce soit. La lecture d'Yvon que propose Riendeau permettrait à la lectrice de légitimer sa parole, mais aussi de se défaire d'une modestie qui domestique la langue en donnant l'exemple de la voix insoumise, libre, railleuse d'Yvon. La médiation de l'œuvre de la poète entre en contradiction avec ses textes, mais aussi trahit sa posture, selon la lecture que fait Emmanuelle Riendeau. Elle reprocherait à la soirée hommage de se distinguer par l'absence, voire l'exclusion, des communautés au centre de l'œuvre de la poète. Elle poursuit sa réflexion : « rendre hommage / n'est pas seulement dire /, mais faire / sinon laisser sa place / aux travailleuses ombragées / aux crises de vraies / jamais invitées dans / les maisons faites en papier ». (2018) Selon Riendeau, le lieu de diffusion, la promotion de l'évènement, l'assistance lettrée, propre, blanche de l'hommage dénatureraient l'œuvre d'Yvon. Cela aurait pour effet de l'éloigner de la matérialité de ses sujets pour la placer au niveau d'un objet institutionnel, en la dépolitisant du même coup.

J'ai fait de l'ombre aux maganées d'Yvon, mais pas seulement. Dans les années 70, les membres du Combahee River Collective, un groupe de Black feminists, rappelaient la réalité particulière des femmes noires :

The fact that racial politics and indeed racism are pervasive factors in our lives did not allow us, and still does not allow most Black women, to look more deeply into our own experiences and, from that sharing and growing consciousness, to build a politics that will change our lives and inevitably end our oppression. (Combahee River Collective, 1977)

Quarante ans plus tard, les choses semblent avoir très peu changé, puisque Roxane Gay doit répéter la même critique :

As a woman of color, I find that some feminists don't seem terribly concerned with the issues unique to women of color – the ongoing effects of racism and postcolonialism, the status of women in the Third World, the fight against the trenchant archetypes black women are forced into (angry black woman, mammy, Hottentot, and the like.) (Gay, 2014: 307)

Elles sont bien patientes, les féministes Noires, de nous répéter les mêmes choses encore et encore. Il y a une urgence à agir, à honorer les réflexions qu'elles ont partagées avec nous. Nous devons nous questionner sur leur point de vue situé. Il nous faut être conscientes de notre double posture d'opprimées et d'oppressures. Nous devons apprendre de l'altérité, écouter

d'autres expériences que les nôtres, passer le micro à celles qui les vivent. Nous qui avons le temps, les moyens financiers et les lieux pour penser nos conditions d'existence avons le devoir d'étendre ces privilèges à nos consœurs.

Prendre conscience de ses privilèges et de ses oppressions donne la possibilité d'actualiser notre conception du monde et de mieux saisir les dynamiques de pouvoir opérant au sein d'une même communauté. Ce processus s'inscrit dans une démarche féministe intersectionnelle. Sirma Bilge donne cette définition : « L'approche intersectionnelle va au-delà d'une simple reconnaissance de la multiplicité des systèmes d'oppression opérant à partir de ces catégories et postule leur interaction dans la production et la reproduction des inégalités sociales. » (2009) Sans être nommée ainsi, cette idée de co-existence des oppressions se retrouve dans les œuvres de plusieurs féministes Noires américaines plusieurs décennies auparavant. Dans un article intitulé *Sisterhood : Political Solidarity Between Women*, bell hooks écrit : « I am grounded in a radical politic that is based on the belief that politics of domination as manifest in imperialist, capitalist, racist and sexist oppression must be challenged and changed so that a new political order can emerge. » (1986: 126) La perspective intersectionnelle est précieuse pour évaluer quand il est utile de parler et quand il est utile de se taire. Lorsqu'on se sait en position de privilège, un devoir d'écoute active est nécessaire : il faut chercher à entendre ce que nous ne sommes pas disposées à entendre, ce qui ne fait presque pas de bruit. Il faut trouver des œuvres qui nous défamiliarisent et qui ne nous apparaissent pas immédiatement intelligibles. Il faut travailler à comprendre les déterminismes qui motivent nos comportements et choisir ceux qui sont susceptibles de nous nuire ou de nuire à autrui, en prenant bien garde d'actualiser nos points de vue pour déceler l'étrangeté, l'ombre sur le tableau qui pourrait bien tout reconfigurer. Notre émancipation ne doit pas se faire au prix de l'oppression de nos camarades.

Nous sommes rendues à cet exercice d'humilité. Moi la première. Nous avons fait d'Yvon une intellectuelle de party, une fille qui nous donne un tampon dans des toilettes publiques, une combattante, une grand-mère spirituelle, nous l'avons couverte de paillettes. Maintenant, en bonnes chiennes, mettons-nous le nez dans la flaque de vomi que nous avons camouflée sous des confettis. Nous avons applaudi les féministes Noires, mais avons aussitôt oublié leurs reproches, nous crions *YOU GO GIRL* aux femmes en situation d'handicap, mais nous n'installons pas de rampe d'accès, nous voulons vendre des t-shirts avec des slogans féministes

dans des tailles inclusives, mais nous avons plus peur de prendre 10 livres que de nous rendre à une *blind date*, j'écris que mon mémoire a été rédigé à Tio'tia:ke, mais je dis Montréal.

LE RIRE DES SORCIÈRES

La sorcière [est] affranchie de toutes les dominations, de toutes les limitations ; elle est un idéal vers lequel tendre, elle montre la voie.

Mona Chollet

Avant même d'y être, ce qui nous signale que nous sommes au bon endroit, ce sont les rires qui fendent le silence. Des rires tout-puissants de sorcières que l'on entend depuis la lisière de la forêt. Elle commence comme ça, l'écriture de l'abjection dans une volonté d'annihilation de l'abjection : avec un rire contagieux et menaçant dont on dit qu'il « détruit par le ridicule idoles et empires ». (Cezard, 2012: 163) Il est dangereux, mais aussi, et, peut-être, surtout, critique. Les sorcières observent, critiquent, se moquent et, par leur rire, incitent à la transgression celles qui adoptent leur point de vue. Mélanie Beauchemin, dans *Le désir monstrueux dans les récits d'Anne Hébert*, nous fait part des secrets que lui a susurrés Anne Hébert. Elle écrit ceci :

Chez Anne Hébert, le rire est l'attribut des sorcières, à la fois maléfique et comique. Ses éclats déchirent les tympanes et perturbent la fausse assurance des personnages. Ils sont la secousse qui crée le bouleversement, la revendication triomphale d'un sujet qui s'assume [...] Il [le rire] exprime la différence, celle du ravissement par-delà la moralité et l'ordre. (2016: 97)

L'état de ravissement dans lequel sont plongées les sorcières quand elles rient se situe à mi-chemin entre le plaisir de la subversion et l'avènement en tant que sujet. On peut en conclure que la figure de la sorcière et son rire sont intrinsèquement liés au corps, d'autant plus qu'on lui prête souvent un rapport décomplexé avec de dernier. Le sabbat peut être cette fête joyeuse et agitée ou les sorcières fomentent une révolution. En adoptant une posture de sorcière, on travaille à déjouer l'abjection, à accomplir un « retour à ce corps qu'on lui a plus que confisqué, dont on a fait l'inquiétant étranger dans la place. » (Cixous, 2010: 45)

Quand elle trace le portrait d'une littérature carnavalescée au féminin, Evelyne Voldeng mentionne la place centrale du rire « Ce rire irrévérencieux est un contre-pouvoir, il est le retour d'une culture refoulée qui se fait le plus souvent jour dans les écrits anticanoniques, dans une atmosphère de fête populaire [...] » (1998: 290) J'ai l'impression qu'elle et Mélanie Beauchemin parlent ensemble lorsque cette dernière écrit « C'est dans la moquerie que se signalent les possibilités de libération. Elle constitue une affirmation de soi niée dans un microcosme qui ne tolère pas la parole féminine. » (2016: 97) Ces rires ne sont menaçants que pour ceux qui sont sur le point de perdre le contrôle ; pour les autres, ils sont réconfortants, réjouissants. Et même si on y entend la tristesse et l'indignation, ce qu'on y reconnaît le plus c'est une volonté de changer les choses, de se reconnaître :

[...] studies show the disparate function of humour for men and women. For men, humour might serve as a way to distract from dealing with problems in the relationship, perhaps in an attempt to reduce their own anxiety. Women, on the other hand, may use humour to create a more relaxed atmosphere that can facilitate reconciliation. (Greengross, 2019)

Pour celles qui sont prêtes à se remettre en question, les rires sont l'amorce d'un dialogue, le moment où l'on prend une grande respiration avant d'entamer un processus beaucoup plus grave. Le rire des femmes est un rire de réconciliation.

DE JOYEUX SABBATS

L'écriture de l'abjection pour annihiler l'abjection est une littérature de fête à laquelle nous sommes arrivées en reconnaissant notre force commune grâce à l'ironie, en redéfinissant nos identités grâce aux antiparastases et en créant des liens de solidarité au sein de communautés féministes. Ce n'est qu'en communauté que la fête a lieu. Pimentel Biscaia nous prévient, je le répète : « the carnivalesque-grotesque must be sought ». (2011: 409) Il est primordial de concevoir un endroit sécuritaire pour s'y adonner. Peut-être que cela passe par une non-mixité, par un cercle choisi. Il faut faire confiance à nos interlocutrices pour que l'échange d'insultes et d'obscénités soit consentant, qu'il crée de la familiarité, de l'amitié. Se ramener au plus près du corps, sans honte, l'observer avec curiosité, dans une perspective biologique, sociale, sans le magnifier, ni le dénigrer.

Je nous souhaite de l'abondance, des débordements, la possibilité de perdre la tête et de nous abîmer. J'y entends un chaos, des cris et des rires mêlés à des exclamations de surprise. Dans *The Bell Jar*, Sylvia Plath écrit : « There is nothing like puking with somebody to make you into old friends. » (1988 [1963]: 41) De même qu'il n'y a pas plus solidaires que des femmes saoules dans les toilettes d'un bar qui s'échangent un tampon. Il y a un plaisir de la souillure, il y a ces moments de vulnérabilité collective qui prédisposent à la solidarité, à l'amitié, aux confidences. Ce sont les échos de rires grivois qui me tirent de mes réflexions et me suggèrent : c'est le sabbat, la fête que tu cherches.

Comme je trouve peu de définitions du sabbat, je me tourne vers celles que rapporte un homme, Jules Michelet, un historien français à qui l'on doit un des ouvrages les plus complets sur la figure de la sorcière. Voici ce qu'il en dit :

Il faut dire les *Sabbats*. Ce mot évidemment a désigné des choses fort diverses, selon les temps. Nous n'en avons malheureusement de descriptions détaillées que fort tard (au temps d'Henri IV). Ce n'était guère alors qu'une grande farce libidineuse, sous prétexte de sorcellerie. (Michelet, 1966 [1862]: 123)

Je n'attends rien de moins qu'une « grande farce libidineuse », je ne vois pas ce que Michelet reproche à cette vision du sabbat, d'autant plus qu'il semble naturel pour l'historien d'opposer la sorcellerie et le plaisir. Il précise plus loin, à propos de la définition qui lui semble la *moins mauvaise*, que ce « sabbat est malheureusement mêlé et surchargé d'ornements grotesques [...] ». (Michelet, 1966 [1862]: 123) Là où Michelet est malheureux, je jubile. Tout occupé qu'il est à chercher l'horreur et l'hostilité, il sous-estime la part ludique du sabbat pour ses participantes. Le rire des sorcières n'est effrayant que pour ceux qui bénéficient de leur silence. Ces définitions du sabbat me confirment : c'est ce lieu, cette fête que j'espérais pour le corps de femmes. Mona Chollet écrit :

Remettre le monde sens dessus dessous : pas une mince affaire. Mais il peut y avoir une immense volupté – la volupté de l'audace, de l'insolence, de l'affirmation vitale, du défi à l'autorité – à laisser notre pensée et notre imagination suivre les chemins sur lesquels nous entraînent les chuchotements des sorcières. (2018: 477)

Il y a un parallèle entre la pratique d'écriture et la sorcellerie. « Until very recently the picture of the clever woman has nearly always been the picture of the witch, the shrew, or the bitch. » (Levy, 1997: 5) L'écriture est une façon de repenser son expérience et de se mettre au centre de celle-ci. Lori Saint-Martin analyse le rôle de la figure de la sorcière chez les autrices québécoises des années 70 : « dans bon nombre de textes, la sorcière, l'écrivaine et la militante féministe se confondent [...]. La prise de conscience collective, le combat politique, l'écriture comme moyen de changer le monde, tout cela s'exprime à travers la figure d'une femme millénaire qui fait sauter tous les cadres. » (1991: 78) En France, dans les années 70 toujours, une revue littéraire intitulée *Sorcières* rassemble des actrices du milieu littéraire. L'historienne Fabienne Dumont rapporte les propos de Xavière Gauthier, rédactrice en chef de la revue, qui explique que les textes qu'elle publie se basent sur l'expérience du corps, sur l'oppression que subissent le corps des femmes qui, comme les sorcières, « [osent] vivre leur corps, vivre leur sexualité, sentir librement leur corps, parce qu'elles [osent] jouer. » (Dumont, 2014: 166) À propos du titre, Gauthier ajoute ceci :

Maintenant que les femmes émergent dans l'histoire en tant que femmes, il serait navrant qu'elles s'empressent d'y devenir des hommes. D'autant plus qu'elles sont en train de le foutre littéralement en l'air, ce système ; en un trépidant sabbat, elles le minent, le sapent. (Dumont, 2014: 166)

Le sabbat a ceci de différent du carnaval : il est le lieu d'une révolution. Il réunit les individus qui espèrent la mise à mort du patriarcat, du capitalisme et du colonialisme. Son énergie donne l'élan à un mouvement collectif et il le fait avec un souci du *care*, c'est-à-dire :

Une activité caractéristique de l'espèce humaine qui inclut tout ce que nous faisons en vue de maintenir, de continuer ou de réparer notre "monde" de telle sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde inclut nos corps, nos individualités (selves) et notre environnement, que nous cherchons à tisser ensemble dans un maillage complexe qui soutient la vie. (Fisher & Tronto, 2009: 37)

C'est dans ce *care* que se distinguent le carnaval et le sabbat. Le carnaval dépend du *care* pour permettre à une minorité de profiter de la fête ; le sabbat existe par la constatation de nos vulnérabilités et de nos forces mutuelles et par le sentiment de responsabilité communautaire. *Sorcières : la puissance invaincue des femmes*, de Mona Chollet, donne à penser sur la solidarité qui s'opèrent entre les femmes autour de la figure de la sorcière :

Parmi les accusations portées contre les « sorcières » figurait souvent celle d'avoir fait mourir des enfants ; du sabbat, on disait qu'on y dévorait des cadavres d'enfants. La sorcière est l'« antimère ». Beaucoup d'accusées étaient des guérisseuses qui jouaient le rôle de sage-femme, mais qui aidaient aussi les femmes désireuses d'empêcher ou d'interrompre une grossesse. (Chollet, 2018: 65)

Ainsi, le rôle de la sorcière dans sa communauté tourne beaucoup autour de la notion des soins et de l'autonomie corporelle, *les sabbats* où on dévore des enfants s'apparentent davantage à la pratique d'avortements et aux partages d'information sur les cycles menstruels et la contraception qu'à de véritable sacrifice. La sorcière dispose de savoirs sur le corps qu'elle partage. Chollet relève l'idée préconçue que « [l]e sabbat [serait] le lieu d'une sexualité débridée, hors de contrôle. » (2018: 35) Or, il serait plus juste d'énoncer que le sabbat est le lieu d'une sexualité hors du contrôle des hommes. Les sorcières et leurs sabbats, dans tout ce qu'ils impliquent de solidarité, d'éducation et d'empathie, permettent de survivre au patriarcat, mais aussi de le mettre à mal. L'aspect communautaire est d'autant plus nécessaire que la quête vers l'autonomie n'est pas sans danger :

De nos jours, l'État n'organise plus des exécutions publiques de prétendues sorcières, mais la peine de mort pour les femmes qui veulent être libres s'est en quelque sorte privatisée : quand l'une d'elles est tuée par son compagnon ou son ex-compagnon (ce qui, en France, se produit une fois tous les trois jours en moyenne), c'est souvent parce qu'elle est partie ou qu'elle a annoncé son intention de le faire. (Chollet:123)

La quête d'indépendance et d'autodétermination des femmes est une lutte politique de tous les instants. Il est périlleux de vivre sous le patriarcat et il est périlleux d'en sortir, d'où la nécessité – l'urgence – d'inventer d'autres modes de vie. Les sabbats se déroulent par une écriture de l'abjection pour annihiler l'abjection puisque c'est dans le rapport aux corps que siègent les oppressions des femmes, dans le contrôle que l'on tente de maintenir sur elle. Si l'abjection entre dans le quotidien, elle perd, à mesure que l'on s'habitue à sa présence, de son pouvoir, et le mauvais sort est rompu : plus personne n'est condamné à être l'étranger inquiétant. Je me dois d'être claire : le recours à l'abjection est temporaire puisqu'il s'agit de s'en libérer et de la laisser dans le passé.

Comme elle l'a fait pour le carnavalesque, la littérature peut être l'hôte des sabbats. Bakhtine s'animait à l'idée que « [d]ans cette littérature, le rire était un rire ambivalent de fête. Elle-même constituait à son tour une littérature de fête récréative du Moyen Âge. » (2010 [1970]: 25). Moi aussi je m'anime. L'écriture et la lecture, à l'instar d'un rituel, fournissent un cadre : elles permettent une symbolisation et une re-symbolisation et elles facilitent le passage des idées dans l'expérience. La littérature est un lieu prédisposé à cette fête. Les sabbats sont des lieux pour nommer les corps, pour dénombrer et vivre leurs possibles. Il est temps que les femmes éprouvent et nomment leurs corps sans pudeur, qu'elles célèbrent ce qu'on a pris pour abject afin de faire basculer le rapport qu'elles entretiennent avec lui au quotidien. Voldeng utilise l'expression « obscénité démystifiante » et ça m'émeut autant que cela m'éclaire. Je veux tout dire : le beau, le surprenant, le suintant, dans le détail ; désensibiliser, montrer le revers. Je veux le faire en chœur avec mes camarades, je veux qu'elles me surprennent avec des images terribles et insolites, qu'elles me fassent rire jusqu'à en pleurer. Une multiplication des représentations des fonctions corporelles vécues par les femmes entraînerait une normalisation, voire une banalisation de la souillure qui, de fait, n'en serait plus. Le passage de la souillure dans le quotidien participe à un processus de détabouisation.

Il suffit de penser la littérature comme un moyen de transmission de la représentation des corps des femmes à travers l'Histoire. Il suffit de penser que les institutions opèrent une sélection de textes qui répondent à des critères politiques, esthétiques. Il suffit de penser qu'une écriture de l'abjection dans une volonté d'annihilation de l'abjection, puisqu'elle a comme principal sujet le corps des femmes, viendrait subvertir ces représentations tout en les critiquant

et en étant consciente de la nature subjective de sa propre démarche. Et qui de mieux que les sorcières pour mener le bal ? Lori Saint-Martin souligne : « [en] réhabilitant la sorcière, les femmes reprennent donc possession à la fois d'un grand événement occulté de leur histoire et d'un puissant symbole de leur longue résistance au patriarcat. » (1991: 68) Il y a toute une histoire des corps à transmettre qui reste ignorée. Le corps des femmes n'est ni plus ni moins mystérieux que celui des hommes, ni plus ni moins sacré, ni plus ni moins beau. Les corps sont déterminés par les regards que l'on pose sur eux et par les représentations qu'ils engendrent. Or, ce sont les représentations lisses et objectivantes des corps des femmes qui contribuent à leur mystification et à l'effacement des expériences qui les traversent : on oublie qu'ils sont avant tout fonctionnels. Ce sont ces expériences et ces regards qu'il faut varier et donner à lire. Voldeng est une prophétesse qui annonce : « Cette accession à ce monde des nouvelles valeurs passe par la revalorisation du corps féminin. » (Voldeng, 1998 : 290) Je préciserais en disant, par la revalorisation de tous les corps non achevés, puisqu'ils ne sont habituellement acceptés au carnaval que pour mieux en rire. Je cris *HELL YEAH* quand je lis Lucie Joubert :

Le recours aux termes vulgaires ou sexuellement connotés est une des nombreuses manifestations de l'audace grandissante des femmes en ironie. Reprenant la vulgarité à leur compte, elles annulent le potentiel dévalorisant et l'asservissent. C'est, à l'échelle réduite, une illustration du fonctionnement de toute leur ironie : renverser le sens pour montrer jusqu'où elles peuvent aller... (1998b: 45)

Je nous souhaite d'aller loin. J'espère l'écriture de l'abjection dans une volonté d'annihilation de l'abjection comme un joyeux sabbat, un lieu de rabaissement rituel collectif, un sabbat pour prendre la mesure de sa matérialité, pour creuser dans ce qu'il y a de plus rebutant dans le corps : l'infect, le nauséabond, le débordement. Un sabbat pour s'abîmer, se regarder les unes les autres, s'écrire pour mieux se voir, apprendre à se penser, à se nommer, à revendiquer un corps imparfait, fonctionnel. Un sabbat pour intégrer une part d'abjection, la faire entrer dans le quotidien, se réclamer d'elle jusqu'à ce qu'elle ne dégoûte plus personne. Un sabbat pour se tenir la main en dégueulant et rire en s'essuyant la bouche.

BIBLIOGRAPHIE

- Abdoun, Elsa. (2019 [2014]). « Médicaments : l'injustice faite aux femmes » dans *Sciences et vie*, no 1163, Récupéré de : <https://www.science-et-vie.com/archives/medicaments-ils-soignent-mieux-les-hommes-que-les-femmes-les-biologistes-revelen-13131>
- Bakhtine, Mikhaïl. (2010 [1970]). *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*. Traduit du russe par Andrée Robel, Paris, Gallimard.
- Bauer, Dale. M. (dir.). (1992). *Bakhtin and Feminism : The Dialogic*. New York, SUNY Press.
- Beauchemin, Mélanie. (2016). *Le désir monstrueux dans les récits d'Anne Hébert*. Montréal, Triptyque.
- Beauvoir, Simone. (1973 [1949]). *Le deuxième sexe, tome 2*. Paris, Gallimard.
- Bérard, Sylvie et Andréa Zanin. (2014). « Femmes extrêmes : paroxysmes et expériences limites du féminin... et du féminisme. », dans *Recherches féministes*, vol. 27, no 1, p. 1-12.
- Bilge, Sirma. (2009). « Théorisations féministes de l'intersectionnalité », dans *Diogène*, no 225, p. 70-88.
- Cencin, Alessandra. (2018). « Les différentes versions de la “découverte” du clitoris par Helen O’Connell (1998-2005) », dans *Genre, sexualité & société*, hors-série, no 3, Récupéré de : <https://journals.openedition.org/gss/4403> (20 mars 2020).
- Céline, Louis-Ferdinand. (1932). *Voyage au bout de la nuit*. Paris, Éditions Denoël.
- Cezard, Delphine. (2012). « La clown : idéal impossible? », dans *Recherches féministes*, vol. 25, no 2, p. 157-172.
- Chollet, Mona. (2018). *Sorcières : la puissance invaincue des femmes*. Paris, La Découverte.
- Citton, Yves. (2013). « Œuvres de lecture et économies de l'attention », dans Michel Jeanneret, Frédéric Kaplan et Radu Suciú (dir.), *Le lecteur à l'œuvre*, Lausanne, Infolio.

- Cixous, Hélène. (1977). « La venue à l'écriture », dans Hélène Cixous (dir.), *La venue à l'écriture*, Paris, Union générale d'éditions, p. 9-62.
- . (2010). *Le rire de la Méduse et autres ironies*. Paris, Galilée.
- Clark, Katerina et Michael Holquist. (1984). *Mikhail Bakhtin*. Cambridge, Harvard University Press.
- Combahee River Collective. (1977). The Combahee River Collective Statement, Récupéré de : <https://combaheerivercollective.weebly.com/the-combahee-river-collective-statement.html> (2 décembre 2018).
- Crenshaw, Kimberlé. (1989). « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex : a Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », dans *University of Chicago Legal Forum*, University of Chicago Law School, p. 139-168.
- Dardigna, Anne-Marie. (1980). *Les châteaux d'Éros ou les infortunes du sexe des femmes*. Paris, La Découverte.
- Delvaux, Martine. (2013). *Les filles en série*. Montréal, Remue-ménage.
- Dumont, Fabienne. (2014). *Des sorcières comme les autres : Artistes et féministes dans la France des années 1970*. Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Despentes, Virginie. (2018 [2007]). *King Kong théorie*. Le livre de poche, Paris.
- Dilawar, Arvind. (2019, 26 février). « Hilton's New Human Trafficking Policy May Hurt Victims More Than Help », dans *Pacific Standard*, Récupéré de : <https://psmag.com/social-justice/hilton-new-human-trafficking-policy-may-hurt-victims-more-than-help>
- Douglas, Mary. (1971). *De la souillure*. Traduit de l'anglais par Marie Guérin, Paris, La Découverte.
- Dumont, Fabienne. (2014). *Des sorcières comme les autres. Artistes et féministes dans la France des années 1970*. Rennes, Presses universitaires de Rennes.

- Dussault Frenette, Catherine. (2019). « La constellation des filles : du script romantique à la communauté solidaire dans *Le goudron et les plumes* d'Hélène Monette », dans *Tangence*, no 119, p. 113-134.
- Etxebarria, Lucia. (2009). *Ce que les hommes ne savent pas. Le sexe vu par les femmes*. Traduit de l'espagnol par Delphine Tallaron, Paris, Héloïse d'Ormesson.
- Faludi, Susan. (1991). *Backlash*. New York. Crown Publishing Group.
- Filles Missiles. (2018). Filles Missiles. Récupéré de : <http://fillesmissiles.com/> (2 décembre 2018).
- Gay, Roxane. (2014). *Bad Feminist: Essays*. New York. Harper Perennial.
- Greengross, Gil. (2019). « How humour can change your relationship », dans *The Conversation*, Récupéré de : <https://theconversation.com/how-humour-can-change-your-relationship-06402> (13 février 2020).
- Hayes, Molly. (2019, 23 janvier). « Hotel chains training staff to spot victims of human trafficking in their midst », dans *The Globe and Mail*, Récupéré de : <https://www.theglobeandmail.com/canada/article-hotel-chains-training-staff-to-spot-victims-of-human-trafficking-in/> (18 novembre, 2019).
- Hohne, Karen et Helen Wussow. (dir.). (1994). *A Dialogue of Voices : Feminist Literary Theory and Bakhtin*. Minneapolis et Londres, University of Minnesota Press.
- Hooks, Bell. (1986). « Sisterhood: Political Solidarity Between Women », dans *Feminist Review*, no 23, p. 125-138.
- Huston, Nancy. (2004 [1982]). *Mosaïque de la pornographie*, Paris, Payot.
- . (2001 [1990]). *Journal de la création*. Arles, Babel.
- Hutcheon, Linda. (1981). « Ironie, satire, parodie : une approche pragmatique de l'ironie », dans *Poétique*, no 46, p. 140-155.
- Irigaray, Luce. (1977). *Ce sexe qui n'en est pas un*. Paris, Minuit.
- Joseph, Sandrina. (2009). *Objets de mépris, sujets de langage*. Montréal, XYZ.

- Joubert, Lucie. (2010). « Rire : le propre de l'homme, le sale de la femme », dans Normand Baillargeon et Christian Boissinot (dir.), *Je pense donc je ris : humour et philosophie*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 85-101.
- . (2002). *L'humour du sexe : le rire des filles*. Montréal, Triptyque.
- . (1998a). « Les gâcheuses de party ou les femmes et le carnaval : question théorique, applications pratiques », dans Denis Bourque et Anne Brown (dir.), *Les Littératures d'expression française d'Amérique du Nord et le carnavalesque*, Moncton, Éditions d'Acadie, p. 295-316.
- . (1998b). *Le carquois de velours. L'ironie au féminin dans la littérature québécoise 1960-1980*. Montréal, Hexagone.
- Joy, Morny. (1990). « Et la chair s'est faite verbe. », dans *Recherches féministes*, vol. 3, no 2, p. 113-125.
- Kristeva, Julia. (2007 [1980]). *Pouvoirs de l'horreur*. Paris, Seuil.
- Levy, Barbabra. (1997). *Ladies Laughing: Wit as Control in Contemporary American Women Writers*. Amsterdam, Gordon and Breach.
- Lafleur, Maude. (2019). « La prophétie paternelle » dans Marie Demers (dir.), *Folles, frues, fortes*, Montréal, Tête première, p. 120-136.
- Liladrie, Sirena. (2010). « Do not disturb/please clean room: hotel housekeepers in Greater Toronto. », *Institute of Race Relations*, vol. 52, no 1, p. 57-69.
- Michelet, Jules. (1966 [1862]). *La sorcière*. Paris, Garnier-Flammarion.
- Mulvey, Laura. (1992 [1975]). « Visual Pleasure and Narrative Cinema », dans John Caughie et Annette Kuhn (dir.), *The Sexual Subject: A Screen Reader in Sexuality*, Londres et New York, Routledge, p. 22-34.
- Ngozi Adichie, Chimamanda. (2015). *We Should All Be Feminists*. New York, Random House.
- Pagé, Geneviève. (2014). « L'art de conquérir le contrepublic : les zines féministes, voie/x subalterne et politique? », dans *Recherches féministes*, vol. 27, no 2, p. 191-215.

- Paperman, Patricia. (2015). « L'éthique du care et les voix différentes de l'enquête », dans *Recherches féministes*, vol. 28, no 1, p. 29-44.
- Pimentel Biscaia, Maria Sofia. (2011). *Postcolonial and Feminist Grotesque : Texts of Contemporary Excess*. Berne, Peter Lang.
- Plath, Sylvia. (1988 [1963]). *The Bell Jar*. Londres, Faber and Faber.
- Rich, Adrienne. (1981) « La Contrainte à l'hétérosexualité », dans *Nouvelles questions féministes*. Traduit de l'anglais par Christine Delphy et Emmanuèle de Lessepsdans, no 1, p. 15-43.
- Riendeau, Emmanuelle. (2018). *Désinhibée*. Montréal, L'Écrou.
- . (2018). « Même la fée des étoiles boit de la Molson. », dans *Spirale*, Récupéré de : <http://magazine-spirale.com/article-dune-publication/meme-la-fee-des-etoiles-boit-de-la-molson> (2 décembre 2018).
- Saint-Martin, Lori. (2011). « “L'amitié c'est mieux que la famille” : Rappports amicaux entre femmes dans le roman québécois », dans *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 30, no 2, p. 76-91.
- . (1991). « Écriture et combat féministe : figures de la sorcière dans l'écriture des femmes au Québec », dans *Québec Studies*, no 12, p. 67-82.
- . (1990). « L'ironie féministe prise au piège : l'exemple de l'*Euguélionne* », dans *Voix et images*, vol. 16, no 1, p. 110-121.
- Spender, Dale. (1985 [1980]). *Man Made Language*. Londres, Routledge & Kegan.
- Spivak, Gayatri Chakravorty. (1979), « Marginalia », dans *The Spivak Reader*, Récupéré de : <https://toleratedindividuality.files.wordpress.com/2015/10/spivak.pdf> (8 juillet 2019).
- Toffoli, Camille. (2019). « Les amitiés radicales », dans *Liberté*, no 324, été, p. 4-5.
- Van Gennep, Arnold. (1981 [1909]). *Les rites de passage. Étude systématique des rites*, Paris, Éditions Nourry.

- Vincent, Simon. (décembre, 2017). Hilton slavery and human trafficking statement: financial year 2017. *Hilton*. Récupéré de : <https://ir.hilton.com/~-/media/Files/H/Hilton-Worldwide-IR-V3/committee-composition/slavery-and-trafficking-statement-2018.pdf>
- Voldeng, Evelyne. (1998). « La carnavalisation littéraire et les écrits féminins québécois d'inspiration féministe », dans Denis Bourque et Anne Brown (dir.), *Les Littératures d'expression française d'Amérique du Nord et le carnavalesque*, Moncton, Éditions d'Acadie, p. 287-296.
- . (1982). « L'intertextualité dans les écrits féminins d'inspiration féministe », dans *Voix et Images*, vol. 7, no 3, p. 523-530.
- Yaguello, Marina. (1982 [1978]). *Les mots et les femmes*. Paris, Payot.
- Woolf, Virginia. (1965 [1929]). *Une chambre à soi*. Traduit de l'anglais par Clara Malraux, Paris, Gonthier.
- Yvon, Josée. (2017 [1986]). « Filles-missiles », dans *Pages intimes de ma peau*, Trois-Rivières, Écrits des Forges.
- Yvon, Josée. (2013 [1975]). « La poche des autres », dans *Liberté*, no 299 (printemps 2013), p. 13.